LE YARD

NUMÉRO : 20

Magazine policier mensuel PRIX 60 FRS

Dans ce Numéro :

A. DERLETH

Il vous reste 4 jours à vivre...

roman policier

suivi
un Récit historique, de Chroniques
et d'une nouvelle de
Dorothy SAYERS

5, r. de l'Échaudé, PARIS

** Peut être lu par tous. ** Pour adultes.*
**** Pour lecteurs avertis.*

LES MORTS NE PARLENT PLUS, par Martha Albrand. *Les Presses de la Cité.*

En couronnant le livre de Mme Martha Albrand, le jury du Prix de Littérature Policière, qui groupe critiques, auteurs et amateurs éclairés, a sans doute désiré rendre hommage aux qualités littéraires d'un roman écrit dans un style aimable et dont l'action se développe avec aisance dans un décor agréablement choisi. Ce faisant, n'a-t-il pas signalé à l'attention des amateurs de romans policiers un livre qui l'est fort peu?

Au début du récit, le jeune héros, l'Américain Webb, se retrouve en Italie dans le cadre où il a vécu pendant la guerre des heures tragiques, et ébauché un roman d'amour au milieu du drame. Cette fois, c'est une enquête toute simple à propos d'un tableau volé qui le ramène dans ce décor plein pour lui de tendres et douloureux souvenirs. Et voici que le roman d'amour recommence et que les événements tragiques qu'il n'a pas oubliés reçoivent une dramatique et surprenante conclusion.

De bout en bout, ce livre se lit avec agrément. Ses qualités certaines, quoique discrètes, lui assurent un ton soutenu qui n'est pas sans charme. Il faut cependant reconnaître qu'il n'apporte pas grand chose de nouveau dans le domaine purement policier. alors qu'il semble que l'ambition de l'auteur ait été justement de sortir un peu des sentiers battus et d'élargir la formule habituelle. On le louerait plus volontiers de son intention s'il avait su, comme on dit au théâtre, « rester dans le sentiment ». Il est certainement possible de renouveler très heureusement la formule policière classique. Martha Albrand l'a tenté. Elle a fait confiance au mélange de deux genres. C'est ce qui fait le charme indéniable et la faiblesse de son livre.

SAMMY.

** LE MYSTERE FRENCH, roman policier, par Ellery Queen. *Le Limier.* — Editions Albin-Michel. Prix : 165 francs.

La collection « Le Limier » a la main heureuse : elle nous donne, ce mois-ci, « Le Mystère French », qui est un policier tout à fait remarquable. Ce n'est, certes, pas un roman noir où l'on trouve des descriptions sanglantes, ni de l'argot à la mode. Non, il s'agit d'une énigme posée à la sagacité du lecteur, énigme qu'il est d'ailleurs difficile au commun des mortels de résoudre.

C'est du beau travail! On suit, pas à pas, avec le plus grand intérêt les déductions du parfait détective qu'est Ellery Queen, dont son père, l'Inspecteur Queen, est fier à juste titre.

Il s'agit de savoir pourquoi et comment Mrs. Winifred French, femme de Cyrus French, propriétaire des grands magasins French, a été assassinée et pourquoi et comment sa fille Bernice a disparu? Notre Ellery a vite fait de trouver la solution du problème,

LE YARD

Magazine policier mensuel

SOMMAIRE

CRITIQUE

Les livres policiers ..... pages 2 et 3 couverture

ROMAN

Il vous reste quatre jours à vivre, par A. Derleth, traduit de l'anglais par F. de Mecquenem..... page 3

NOUVELLE

L'homme qui savait comment s'y prendre, par Dorothy L. Sayers, traduit par M.-B. Endrèbe..... page 115

LES AFFAIRES CRIMINELLES DU TEMPS PASSE

Une criminelle sans mobile, par R. de St-Junin..... page 126

N° **20** — Magazine policier mensuel présenté par les ***ÉDITIONS DES LOISIRS***, 25, rue de l'Échaudé, PARIS

ABONNEMENTS : *six mois* : **325 fr.**
un an : **650 fr.**

LE N° **60 frs**

LISTE DES PRINCIPAUX PERSONNAGES

Josiah SLOAN, pharmacien en retraite.
Esther CLOHR, domestique du précédent.
Alexandre CARSWELL, jardinier.
Phinéas CANLER, cousin de Sloan.
Mrs. Evelyn ALBEN, cousine de Sloan.
Herbert ALBEN, fils de Mrs. Evelyn Alben.
Peterkin HESSELGRAVE, cousin de Sloan.
John BRADEN, fils du beau-frère de Sloan.
Irène BRADEN, sœur du précédent.
Carson KERBY, fils de la sœur de Sloan.
} héritiers de Josiah Sloan.

CROTHERS et MAGILL, notaires à Baraboo.
Le Juge Ephraïm PEABODY PECK.
LORIN, son secrétaire.
MEYER, District Attorney.

La scène se passe dans la demeure de Josiah Sloan, située aux environs de Baraboo, aux Etats-Unis.

Il vous reste 4 jours à vivre

par A. DERLETH

I

« UN PETIT SOURIRE, S'IL VOUS PLAIT! »

C'est un matin de Mai qu'a commencé l'affaire Sloan. Phinéas Canler, s'était levé avec le soleil. Sa pesante personne avait fait grand bruit dans le large escalier qui l'avait conduit à la cuisine, où il s'était installé en attendant le petit déjeuner. Sa figure poupine revêtait son expression morose habituelle et, de toute évidence, ses yeux cherchaient la bataille avec Esther Clohr, qui se penchait impassible sur le fourneau où elle préparait le premier repas de la journée.

Comme toujours elle feignit de l'ignorer, tournant, autant que possible, son vaste dos dans sa direction, mais ses lèvres étaient crispées à la pensée de l'intrusion de cet odieux individu dans son domaine. Elle pensait, comme elle le faisait si souvent depuis les semaines précédentes, combien il aurait été préférable que Josiah Sloan mourût, sur le coup, de l'attaque qui le bloquait au lit, au lieu de durer depuis trois mois.

Phinéas grommela :

— Aucune organisation, dans cette vieille bicoque! Le petit déjeuner n'est même pas prêt. Avec ça, j'ai été dévoré toute la nuit par des moustiques. Et je suis sûr qu'il n'y a pas une seule moustiquaire dans la maison. Le vieux Sloan est trop radin pour en acheter. Comme il l'a toujours été, du reste!

Esther ne fut pas longue à lui répondre, de cette voix aiguë qui couvrait aisément le ronron de la théière.

— Et il est dans son lit, sans pouvoir remuer, en train de mourir! Vous feriez mieux de vous taire!

Il ricana en détournant les yeux, puis répliqua :

— Vous fatiguez pas! Vous vous imaginez être la propriétaire de cette baraque, mais vous n'êtes jamais que la cuisinière!

La maison Sloan, encore dans l'ombre, se détachait sur une aube rose-cerise, qui émergeait lentement à l'est. Cette maison était vraiment une curiosité. Un monstre mal défini de trois étages de pierre jaune, qui s'élevait en bordure de la route, à mi-chemin

entre Baraboo, et le lac du Diable, la villégiature d'été la plus courue du Wisconsin. Avec ses balustrades et ses balcons bizarrement placés, ses fenêtres alternativement trop étroites ou trop larges, cette maison affichait l'air chagrin d'une vieille dame qui serait venue à l'Opéra sans sa jupe, et se serait, pourtant, décidée à y rester. A en juger par son style, on aurait juré que de nombreux architectes, tous de deuxième ordre, s'étaient partagé le travail. En fait, il n'y en avait eu qu'un. Tout était l'œuvre de Josiah Sloan, quand il s'était retiré de sa pharmacie tenue pendant trente ans à Baraboo.

Mais, si Josiah Sloan était demeuré aveugle à la beauté architecrurale, il s'était montré singulièrement sensible aux charmes de l'horticulture. A l'aube de cette matinée, surgissaient, dans le vaste parc, d'énormes bouquets de lilas blancs et mauves, merveilleusement fleuris. Çà et là, sur la pelouse, des lauriers-roses et des aubépines, et, contre la maison, des acacias et des catalpas en boutons. Derrière elle, des arbres fruitiers poussaient dans tous les sens. Vraiment, on avait l'impression que les deux gigantesques ormes placés en sentinelle de chaque côté de l'allée qui menait à la route, et les deux chênes qui flanquaient la porte d'entrée, étaient les seuls arbres de la propriété à ne pas porter de fleurs.

Malgré l'heure matinale, les bruits ne manquaient pas autour de la maison. Couvrant les roucoulements des alouettes, des chardonnerets et des rouge-gorges, on pouvait entendre le sifflement des premières autos, et du lac, arrivaient déjà les cris joyeux des baigneurs. Le ciel même grondait du ronflement de l'avion emmenant le premier courrier vers le sud, tandis qu'un épervier lançait des cris aigus tout en tournoyant dans le ciel bleu, au-dessus de la maison et des arbres qui se pressaient autour d'elle.

Il était sept heures ce matin-là lorsque, Phinéas Canler avait eu son petit déjeuner. Esther s'était vengée de Canler en nourrissant d'abord Peter, un magnifique chat angora que Josiah avait ajouté à sa maisonnée cinq ans auparavant. Par dessus ses œufs au bacon, Phinéas fixait d'un œil vindicatif le chat traversant la salle à manger d'un air majestueux, la queue droite, dédaignant visiblement la montagne humaine attablée. Esther échangea à ce moment quelques banalités avec Phinéas, des choses sans importance.

— Les femmes et les chats! Les femmes et les chats! grommelait-il en direction d'Esther, tout en engloutissant ses œufs au bacon.

— Ne me parlez pas la bouche pleine! lui répondit-elle. Et toute souriante, elle se retourna et s'en fut dans sa cuisine.

Vraiment, Canler était un échantillon humain peu attirant. Non seulement à cause de son volume — il pesait plus de cent vingt kilogs — mais surtout par sa physionomie. Ses traits étaient empâtés, et répugnants. Il avait des lèvres épaisses, une mâchoire saillante, un nez bulbeux, et des yeux que l'on qualifie d'habitude de porcins, presque entièrement cachés sous les plis de la peau et ombragés de sourcils en broussaille. Ses cheveux étaient mal peignés, laissant admirer une calvitie qui partait du milieu du front pour aboutir loin en arrière. La rougeur violacée de ses joues n'arrivait pas à masquer

deux grains de beauté poilus qui lui poussaient sur la peau, l'un juste au-dessous de l'œil gauche, l'autre un peu au-dessus du coin droit de la bouche.

Tandis qu'il mangeait, la maison peu à peu reprenait vie. Alexandre Carswell, le jardinier, entra dans la maison par la porte de derrière. Au-dessus de la salle à manger, les parents de Canler, qui étaient aussi ceux de Josiah, malheureusement, se levaient. Et le premier d'entre eux se présenta dans la pièce.

Mrs. Evelyn Alben, cousine de Josiah, était une femme grande et efflanquée, vaguement enveloppée d'une robe de chambre trois fois trop large pour elle. C'était son vêtement traditionnel pour le petit déjeuner. Ce matin-là, comme d'habitude, elle avait simplement relevé ses cheveux mal peignés, et fixé un lorgnon sur son nez mince, en bec de faucon. Ses mains étroites étaient soigneusement manucurées. Cinq minutes de conversation avec elle permettaient tout de suite de la classer dans cette catégorie de femmes qui désirent ne s'entendre souhaiter leur anniversaire que tous les deux ou trois ans, et qui parlent constamment de vieillir « de façon gracieuse ». En fait, elle n'était pas déplaisante. Malgré ses yeux noirs, aigus, inquisiteurs, sa bouche aux lèvres minces, son long nez, ses traits restaient assez séduisants pour une personne entrée dans la cinquantaine. Elle avait la manie de se vanter de son franc-parler.

Elle fit son apparition dans la pièce et accueillit Phinéas avec un :

— Bonjour, vilain vautour!

Les traits adipeux de Phinéas marquèrent une franche animosité, mais il ne répondit rien.

Elle le fixa alors comme s'il était devenu subitement transparent, et s'installa.

— Comment va le cher oncle Josiah ce matin? demanda-t-elle alors.

— Comment voulez-vous que je le sache? grommela Phinéas. C'est déjà suffisamment fatiguant pour moi de descendre, sans avoir à courir de tous les côtés pour savoir comment il se porte!

— Je pensais qu'il irait peut-être plus mal. Voilà trois mois que nous sommes ici, et on annonce sa mort tous les jours. Je ne le vois pas encore agonisant!

— Il est aussi résistant qu'un serpent à sonnettes!

— Quoiqu'il en soit, dit-elle le regard lointain, il faudra bien qu'il se décide à mourir. C'est ce qu'a affirmé le docteur. Il ne peut plus vivre.

— Hum! C'est ce qu'il fait, en tout cas.

— Oui, et, de la façon dont il s'égosillait hier, on pourrait penser qu'il va vivre éternellement.

— Ce qu'il fera probablement.

— Vous n'êtes guère encourageant!

— Je n'ai jamais eu l'intention de l'être.

A ce moment, Esther entra, apportant une orange en quartiers qu'elle plaça devant Mrs Alben. Sortant de nouveau, elle revint, quelques instants plus tard, avec du café, de la crème et une petite assiette garnie de pain grillé.

La conversation cessa et, dans l'intervalle, Herbert, le fils de Mrs Alben, un ancien étudiant en médecine, entra dans la pièce en baillant. Comme sa mère, il était vêtu d'une robe de chambre, et encore dépeigné. C'était un jeune homme au teint jaune, les yeux cernés de larges anneaux bistres, et, sur ses traits aigus, une expression que Phinéas, malignement, mais, non sans raison, décrivait comme à la fois lâche et fouineuse. Il avait les yeux noirs de sa mère mais, à son encontre, une bouche pleine, presque sensuelle, et de longues oreilles pointues à la façon d'un gnôme. Sa bouche, plus étroite que celle de la mère, contribuait à lui donner cette expression de fouine que son cousin avait observée.

Il s'assit à table, sans un mot pour sa mère ni pour Phinéas, et s'empressa d'engloutir le vin placé dans un verre devant son assiette. Il annexa ensuite celui de sa mère et lui fit subir le même sort. Ce n'est qu'après qu'il parla :

— Vous n'en vouliez pas, n'est-ce pas, mère?

— Non, Herbert, mais vous auriez pu, cependant, me le demander.

A cet instant, Phinéas Canler se permit ce que Esther appelait délicatement ses « exercices abdominaux ». Ayant terminé son vin, il se renversa en arrière et émit deux renvois, coup sur coup. Ceci fait, il se frotta le ventre avec complaisance, tout en explorant chaîne qui lui barrait le gilet.

— Mon Dieu! Faut-il supporter tout cela? gémit Herbert.

— Le pourrez-vous? demanda Phinéas, impassible.

Mrs. Alben leva les yeux :

— Je pense, Phinéas, que vous pourriez attendre d'avoir quitté la table pour vous permettre ces vulgarités.

— Ce mot de vulgarité, venant de vous, me fait rigoler!

— Ma remarque n'a rien de personnellement blessant, expliqua-t-elle d'un ton glacial.

— Voulez vous me dire que la mienne l'était? demanda-t-il, l'œil fixe. Vous soulevez là une subtile discussion. Après tout, qu'est-ce qui est blessant et qu'est-ce qui ne l'est pas? En tous cas, je suis décidé à rester assis à ma place et à roter autant qu'il me plaira. Si on ne peut pas le supporter, qu'on s'en aille! On peut le faire plus facilement que moi.

— Vous êtes un rustre, Phinéas. Vous n'avez jamais su ce qu'est la politesse.

Phinéas fit claquer sa langue et répéta avec complaisance :

— Qu'il s'en aille, si je le dérange...

Mais Herbert se gardait bien de bouger, se contentant de lui jeter à plusieurs reprises des regards furibonds. Au bout d'un moment, son attention, occupée par le petit déjeuner, lui permit d'ignorer les éructations occasionnelles émises par l'énorme masse de chair en face de lui.

Esther, pendant ce temps, bouillait d'impatience devant la lenteur des autres à descendre. Au-dessus d'eux, les bruits se prolongeaient, et enfin les régions supérieures de la maison se déchargèrent d'un autre de ses habitants : Peterkin Hesselgrave arriva en sautillant

dans la pièce impeccable comme toujours et entouré d'un nuage de parfum. Peterkin, cousin éloigné de Josiah Sloan, était presque du même âge que lui — la soixantaine largement dépassée — et conservait des prétentions, illusoires depuis de nombreuses années. Il n'avait jamais cessé de se croire doué d'un extraordinaire pouvoir d'attraction envers « le beau sexe ». Il proclamait que personne ne savait, aussi adroitement que lui, lancer des œillades aux dames, et cette déclaration était difficile à avaler, car Peterkin avait un œil de verre des plus visibles qui donnait l'impression, comme le disait, méchamment mais assez judicieusement Phinéas, qu'il « louchait d'un œil ».

Il fut un temps où, évidemment, Peterkin Hesselgrave avait pu exercer sur les femmes une certaine attraction. Oui, à regarder Peterkin sautiller à travers la pièce (car il sautillait toujours), on pouvait encore se rendre compte qu'il avait dû être un assez beau jeune homme. Mais l'âge n'avait pas été tendre pour lui, et la combinaison de son œil de verre et de son toupet de cheveux teints n'ajoutait rien à sa séduction. Non plus que le rouge qui, bien qu'adroitement frotté de poudre, ne pouvait masquer les rides de sa figure. Il avait des poches sous les yeux. Ses cheveux étaient jaune-paille, et la raison pour laquelle il avait teint ce toupet en auburn, appartient à cette catégorie d'actes étranges qu'on ne pourra jamais correctement élucider.

L'œil qui lui restait était terne, et s'affaiblissait de jour en jour du fait qu'il refusait impitoyablement de porter des lunettes, parce que cela l'aurait vieilli.

Il s'avança jusqu'à la table et prit sa place en chuchotant :

— Bonjour, tout le monde!

Personne ne fit attention à lui.

Esther parut et disparut avec ses plats, observant tout sans être remarquée. Il prit un pamplemousse, du lait et des œufs. Il se servait adroitement. Tout en pelant son pamplemousse, il jeta un regard détaché autour de lui.

Au bout d'un instant, il s'éclaicit la gorge et remarqua :

— Quelqu'un a-t-il vu Josiah ce matin?

— Certainement pas! aboya Mrs. Alben.

— Après tout, dit-il sur la défensive, le docteur n'a-t-il pas dit qu'il pouvait fort bien mourir pendant son sommeil? Peut-être nous a-t-il fait cette gentillesse cette nuit?

— Nous n'aurions pas une veine pareille! dit Herbert.

Un silence tomba. Peu de temps après, John Braden, le fils du beau-frère de Josiah Sloan, entra, son pas vif et rapide le révélant avant même qu'il eût ouvert la porte. C'était un homme massif, approchant de la cinquantaine, correctement habillé et d'apparence assez banale, sauf le crâne, parfaitement chauve, qui luisait comme une coquille polie. Il avait des yeux bruns clairs, enchassés dans une peau vigoureusement hâlée. Une petite moustache grisonnante poussait sur sa lèvre. Avec un peu plus de tenue, il aurait été imposant.

Il prit place à table, et son mauvais caractère monta immédiatement à la surface.

— Où est mon petit déjeuner? demanda-t-il en fixant ses parents de ses yeux froids, comme si le fait que les plats n'eussent pas été immédiatement devant lui était dû à leurs mauvais desseins.

Esther apparut comme par magie, et, connaissant ses habitudes, lui apporta du porridge à la crème. Elle plaça le plat devant lui et se pencha pour approcher le verre de vin de son assiette.

— Toujours en retard! grommela-t-il.

Elle le regarda, le nez plissé d'indignation, et dit d'une voix aigre :

— Avez-vous une montre? Ne savez-vous pas que le petit déjeuner est servi à sept heures?

Il la regarda ouvrant la bouche pour lui répondre, mais elle, d'un sourire moqueur, l'arrêta.

— Gardez ça pour quelqu'un d'autre!

Elle s'élança hors de la pièce, le laissant exprimer son indignation à ses parents, qui se joignirent solennellement à lui pour la condamner. On patienterait jusqu'à la mort de Josiah, mais, après, elle quitterait la maison au triple galop. Les domestiques doivent avant tout garder leurs distances.

Irène Braden, la sœur de John, entra. C'était une femme dans la quarantaine, séduisante, avec ses yeux bleus très écartés, et sa bouche, belle, frappante comme une balafre rouge en travers de la figure. Son nez était finement ciselé, droit et blanc, et les cheveux dorés qui couronnaient sa tête faisaient valoir la longue robe verte qui la moulait. En entrant dans la pièce, consciente de l'effet qu'elle pouvait produire sur ses parents, ses lèvres s'entrouvrirent en un petit ricanement, découvrant ainsi des dents blanches soigneusement entretenues.

Son apparition souleva une douce émotion, dans le cœur de Peterkin Hesselgrave, à l'œil terne duquel elle faisait l'effet d'une divinité. Il l'accueillit d'une voix qu'il imaginait pleine d'entrain, mais qui n'était, hélas! qu'une basse grasseyante rappelant le cri de la grenouille-taureau sur son nénuphar :

— Bonjour, Quel temps admirable, ce matin!

— Bonjour! répondit-elle en plaçant élégamment son mouchoir contre ses narines délicates.

Peterkin devina que Miss Braden avait parfumé son mouchoir, et, quoique ses nerfs olfactifs eussent perdu depuis longtemps toute acuité, il dit aimablement :

— Quelle agréable odeur! Toujours le même bon goût, ma chère! Puis-je savoir ce que c'est?

— Chanel N° 9! répliqua-t-elle du ton d'un employé d'agence de voyage suggérant à un client exaspérant d'aller prendre ses vacances dans une région torride bien connue.

Phinéas se dressa, éructa, et dit :

— Vieux fou! vous n'avez pas bientôt fini votre caquetage imbécile? C'est déjà assez pénible d'avoir à vous regarder,

Il se tourna lentement vers Irène Braden et ajouta :

— Et, quant à vous,... bah!

Il renifla, puis, se retournant, il se carra dans son siège et se prépara à faire un somme.

A ce moment, le dernier hôte de Josiah Sloan, d'une allure dégagée, entra dans la pièce. Carson Kerby, le fils de la sœur de Sloan, était un homme d'âge moyen dont l'apparence extérieure indiquait immédiatement la profession : c'était un joueur. Sa figure expressive constituait son capital. Il jouait et s'en vantait. Il avait des yeux aigus, observateurs, d'une couleur verdâtre. Sa bouche était petite, animée. Il portait une moustache noire fort bien entretenue également. Il avait des façons de dandy, mais naturelles, en comparaison des manières désuètes et forcées de Peterkin Hessel-grave. Il portait quelques bijoux aux doigts et à sa cravate, peu apparents.

Son air de supériorité était inimitable. Il s'assit, jeta un coup d'œil à la ronde d'un air à peine intéressé et lança un : « Bonjour! » condescendant. Il ne s'attendait pas à une réponse, et n'en obtint pas. D'un regard absent, il dégusta son vin, s'essuya les lèvres avec son mouchoir, puis frappa son assiette avec son couteau d'un coup sec, pour faire venir Esther.

— Mesdames! dit-il tout à coup, pourrais-je vous demander une seconde d'attention?

Mrs. Alben et Irène Braden levèrent les yeux en plissant le front d'un air interrogateur.

— J'aimerais savoir si l'une de vous a eu l'occasion de sortir de la maison hier soir et y est revenue vers minuit, onze à douze minutes avant, pour être plus exact.

— Certainement pas moi! déclara Mrs. Alben.

Irène Braden se contenta de secouer la tête de façon à peine perceptible.

— C'est ce que je pensais, reprit Carson Kerby en s'adressant alors à tout le monde. Une femme est donc venue rendre visite à l'oncle Josiah la nuit dernière, à cette heure-là. Elle est venue seule et quelqu'un l'a fait entrer dans la maison. Aucun de vous, je pense?

Il jeta un coup d'œil circulaire. Personne ne dit mot et il continua :

— Elle est restée avec l'oncle Josiah pendant près d'une heure.

— Pensez-vous qu'il puisse avoir modifié son testament? demanda vivement Peterkin.

— Peu probable, répondit Kerby. Ses notaires sont Crothers et Magill de Baraboo, et ils n'emploient pas de femme dans leurs bureaux.

Phinéas émergea tout à coup de son sommeil :

— Ce que j'aimerais connaître, moi aussi, grasseya-t-il, c'est le nom de la personne qui se livre à certaines facéties dans cette maison!

Il enfouit une main flasque dans la poche de son veston et l'en ressortit tenant un carré de papier blanc ordinaire, qu'il déplia laborieusement et montra à la ronde.

— J'ai trouvé ceci épinglé sur ma porte ce matin. Mais, en dehors du fait que son contenu imbécile correspond au niveau de la plupart des habitants de cette maison, il y a, là-dedans, une menace absolument intolérable. Quelqu'un en revendique-t-il la paternité?

Ce fut ce discours qui attira Esther, palpitante de curiosité. Tout le monde était trop intéressé pour prêter attention à sa présence. Les six personnes autour de la table tendaient le cou pour regarder la feuille de papier que Phinéas brandissait. Esther fit le geste de ramasser quelques plats sur la table, ce qui lui permit de la lire. Elle ne portait que deux lignes :

« Ceci est un avertissement : préparez-vous! Il vous reste quatre jours à vivre. »

— Personne n'a rien à dire? demanda Phinéas.

Tous se turent.

— Parfait! déclara-t-il. Il ne me reste qu'à chercher celui qui s'est permis d'épingler cela à ma porte. Ce ne sera pas difficile.

Pendant un moment, le silence fut plutôt tendu. Puis, Mrs. Alben s'éclaircit la gorge et dit :

— Est-ce à nous que vous faites allusion, Phinéas?

— Prenez-le comme vous le voudrez! répondit-il d'un air lointain.

Esther s'échappa avec quelques plats, mais resta à l'écoute derrière la porte. Cependant, il demeurait encore, chez les parents de Josiah, une légère retenue lorsqu'ils parlaient du vieillard devant elle. Aussi, ne fut-ce que lorsqu'elle fut sortie que Kerby murmura en souriant :

— Et comment va le cher oncle Josiah ce matin? Bien, j'espère!

— Menteur! hypocrite; explosa Phinéas. Vous piétinez en attendant la mort de ce vieux grigou, comme nous tous, d'ailleurs.

Puis, Esther n'entendit plus rien. Peu de temps après, elle apporta le déjeuner de Kerby sur un plateau. Il lui fallut, à ce moment-là, prendre fortement sur elle pour cacher son contentement.

— Mr. Sloan vous souhaite à tous le bonjour, dit-elle. Il est assis dans son lit, en train de manger ses œufs au jambon.

Elle déposa le plateau sur la table et s'en fut, les laissant abasourdis.

— Il vivra jusqu'au Jugement Dernier! gémit Phinéas.

Esther était retournée dans sa cuisine, l'âme en paix. Le dernier des horribles invités de son patron avait été nourri. Elle songeait à la vie intolérable qu'elle menait depuis trois mois, depuis que l'attaque de Josiah Sloan avait amené, dans la maison, les sept héritiers qui attendaient sa mort.

Ce fut à ce moment que survint un événement assez inattendu dans la routine quotidienne de la maison Sloan. Les autos, depuis l'aube, passaient de plus en plus nombreuses sur la grand-route qui bordait la propriété. Parmi les voyageurs les moins fortunés, il y avait un membre, plutôt rapé, d'une profession autrefois prospère, à qui, hélas, les progrès du siècle avaient porté un coup fatal : le photographe ambulant. Cet individu, un petit homme

effacé, déjà hâlé par le soleil de printemps, s'arrêta devant l'impressionnante, sinon grotesque, habitation.

Il lui vint à l'esprit qu'il pourrait peut-être persuader les habitants de cette maison de poser pour un groupe familial. Cependant pour plus de certitude, il pensa qu'il ferait mieux de dénicher une compréhensive servante, qui pourrait lui faire savoir si sa requête avait quelque chance d'aboutir.

C'est ainsi que son apparition vint interrompre les méditations d'Esther à sa fenêtre. Elle eut d'abord l'impression qu'il s'agissait d'un vagabond, mais l'appareil de photo attira son attention et elle écarta cette idée de son esprit. Il l'aperçut presque immédiatement et vint directement sous sa fenêtre, admirant au passage un massif de tulipes qui fleurissait non loin de la maison. Il lui exposa son affaire.

Esther ne put s'empêcher de lui rire au nez, tellement l'idée lui paraissait baroque. Mais elle se mordit la langue. Une pensée amusante lui traversait l'esprit comme un éclair.

— Ils ne consentiraient jamais à poser, lui dit-elle. Mais pourquoi ne prendriez-vous pas un instantané-surprise?

— On ne me les achète jamais! objecta le photographe. Ce que les gens veulent, c'est une pose, et ils s'attendent à ce que l'appareil fasse un miracle.

— Je vous en prendrai dix, lui offrit-elle.

— Dans ce cas, c'est entendu. Je vais prendre la photo.

— Parfait! Mettez-vous devant le perron avec votre appareil et je vais les amener sous le porche. Ils sont sept. Dès qu'ils seront tous là, prenez la photo. Et surtout ne leur laissez pas le temps de s'en aller!

Sans discuter plus longtemps, le photographe fit le tour de la maison et Esther se rendit, encore une fois, dans la salle à manger où ils étaient encore assis.

— Il y a quelqu'un devant le perron qui voudrait tous vous voir, immédiatement, annonça-t-elle froidement, en ajoutant avec une intuition remarquable : « Je crois que c'est un notaire. »

Personne d'autre n'aurait pu les faire bouger. Mais la mention du notaire eut l'effet d'une formule magique. Tous ensemble, ils repoussèrent leurs chaises et, avec une hâte mal déguisée, se portèrent dans le vestibule qui conduisait à la porte d'entrée. Ils arrivèrent, dans le soleil brillant, avec sur leurs physionomies des expressions interrogatrices pleines de dignité.

Ils virent, au milieu de la pelouse, un petit homme pauvrement vêtu, qui leur cria : « Un petit sourire, s'il vous plaît! » tout en pressant un bouton ou une poire quelconque. Après quoi, pliant son appareil, il s'en fut. Outragés, ils battirent en retraite dans la maison, criant vengeance sur Esther.

Mais Esther, à ce moment-là, était dans la longue pièce basse qu'occupait Josiah Sloan, en face du lit de son maître. Elle était vite accourue et venait de finir son histoire. Le vieillard en gloussait de joie.

— Je veux ces photos, dit-il, je veux les avoir. Quelle précieuse collection de charognes!

Josiah Sloan avait soixante-dix ans environ. Avant l'attaque qui l'avait couché, c'était un petit vieillard mince et robuste. Ce matin-là, il était assis dans son lit, le plateau du petit déjeuner encore sur ses genoux. Sa figure brune, rusée, était surmontée d'une chevelure d'une blancheur étonnante. Sa bouche mince, exprimant le plus souvent une moue réprobatrice, tendait les muscles de sa gorge, et les faisait saillir comme des cordes sous la peau fripée. Son nez était long, crochu, un vrai bec suivant Phinéas. Et il avait des yeux gris, perçants. En dépit de leur dureté, il y avait, en eux, une expression de joie et d'amusement qui indiquait que lui seul, dans la maison, avec le jardinier et Esther, était capable de rire franchement.

— Alors, ils ont cru que c'était un notaire, hein? Mon notaire, je parie!

Il se mit à rire, d'un rire aigu, et, au moment où Esther s'approcha pour enlever le plateau, il ajouta :

— Esther, apportez-moi le téléphone!

Pendant qu'elle était hors de la pièce, il resta assis, réfléchissant, et, à son retour, tandis qu'elle branchait la prise à côté du lit, il ajouta :

— Je crois qu'ils aimeraient connaître les dispositions de mon testament. Ah, ah! Ils vont se sauter à la gorge les uns des autres.

— Et probablement à la vôtre, par la même occasion! protesta Esther.

— Oh! Ce ne serait qu'une bien petite perte! rétorqua-t-il tout en décrochant l'appareil.

Une voix chuchota, dans le récepteur.

— Passez-moi Crothers et Magill, à Baraboo, dit-il.

II

SEPT PERSONNES ATTENDENT DANS LE SALON.

Ce matin-là s'écoula donc, et trois autres encore, avant que nous fussions mis en présence de l'horreur qui germait sournoisement dans la vieille bâtisse de pierre de Sloan, sur la route du Lac du Diable.

Au quatrième matin, le Juge Peck frappa à la porte de ma chambre :

— Debout, Lorin! Nous allons à Baraboo.

La tension de sa voix me fit pressentir qu'il venait de rencontrer

l'événement qui allait mettre à l'épreuve ses dons de déduction : un nouveau problème. Il était encore tôt, sept heures n'avaient pas encore sonné. Je m'habillai, en un temps record, et je descendis prendre mon petit déjeuner.

Le Juge Peck avait déjà fini le sien. Adossé confortablement dans sa chaise, il fixait de ses yeux glauques, un coin du plafond, tout en se caressant machinalement le menton de l'index. Malgré ses lèvres entr'ouvertes, sa bouche ne perdait rien de sa fermeté, et ses dents, soigneusement entretenues, contrastaient avec son âge apparent. Il ne portait pas du reste ses soixante ans, en dépit de ses rides et de ses cheveux argentés. Il donnait l'impression de la cinquantaine. Le visage était imposant. Non seulement par la chaleureuse fierté du regard et du sourire, mais surtout par le rayonnement d'une force d'âme surhumaine. En réalité, s'il était possible de deviner son âge, c'était grâce à sa longue redingote, à la mode en 1890, à son chapeau melon, au parapluie verdâtre dont il ne se séparait jamais, quelque temps qu'il fît. Pour certains, c'était ces singularités qui définissaient le Juge Ephraïm Peabody Peck. Pour moi, j'avais appris à apprécier l'homme derrière ces apparences.

Il avait déjà son manteau, ce qui me fit bondir sur mon petit déjeuner. J'eus, en conséquence, à subir les conseils de Dorothée, sa nièce, qui tenait la maison.

— Prenez votre temps, Lorin. Sinon vous devrez soigner votre estomac plus tard!

Je me mis à rire, puis je me tournai vers le Juge :

— Alors, qui a téléphoné? Etait-ce le District Attorney?

— Non, ce n'était pas Meyer, répondit-il sans détourner son regard. C'était Josiah Sloan, un pharmacien en retraite. Il a tenu une pharmacie pendant des années à Baraboo, près de Trimpley's Place, à côté du square. Il m'a demandé de venir aussi rapidement que possible.

J'étais désappointé et n'eus pas honte de le montrer :

— Une consultation juridique, probablement.

— Je ne crois pas. J'ai le pressentiment d'un assassinat. Il désire expressément que nous prenions avec nous Meyer et le Docteur Enderby. Je ne vois pas pourquoi il en aurait besoin, si quelqu'un n'avait été tué.

— Dans ce cas, pourquoi ne les aurait-il pas appelés lui-même?

— Il préfère que nous soyons ensemble sur les lieux. Ainsi, rien ne sera dérangé avant notre arrivée. Ce n'est donc probablement pas un simple meurtre.

Un simple meurtre! Combien de fois, depuis, ai-je pensé à l'ironie involontaire de ces mots! Mais, à ce moment-là, j'étais bien trop occupé par mon petit déjeuner, que j'engloutissais de manière à être prêt dans les cinq minutes requises. Ce que je fus, et nous étions au Palais de Justice de Baraboo une demi-heure après dans le bureau de Meyer. Il eut, comme d'habitude, un sourire à la vue de ce nom gravé sur une plaque qui ornait la porte : S. C. MEYER : c'est à dire Stanislas, Casimir, Meyer, ainsi affectueusement pré-

nommé par des parents partis depuis longtemps dans un monde meilleur.

Meyer était en train de faire une pause dans son travail. Son bureau était jonché de papiers et sa figure joufflue et massive revêtait une expression féroce, quoique, au moment précis de notre entrée, il eut enlevé ses lunettes pour se couvrir les yeux de sa main. Le Juge, refusant de le déranger, s'assit. Je suivis son exemple, attendant que Meyer daigne s'apercevoir de notre présence. Ce qu'il fit de façon inopinée, pivotant sur sa chaise tout en remettant ses lunettes. Il sourit en direction du Juge :

— Bonjour, Ephraïm! Bonjour, Lorin!

— Comment allez-vous, Meyer?

— Empoisonné par des litiges de domaines. Je n'ai rien à vous offrir, Juge. Il n'y a pas eu de meurtre depuis un temps infini. Mais, qu'est-ce qui vous amène de si bonne heure à Baraboo? Je ne suis moi-même ici que depuis quelques minutes!

— Connaîssez-vous Josiah Sloan?

— Il habite à côté du Lac du Diable. Autrefois, il avait une pharmacie ici. Bien sûr que je le connais!

— Il m'a téléphoné ce matin.

— C'est qu'il doit aller mieux. Il a eu une attaque, il y a deux ou trois mois, et le bruit courait qu'il était en train de mourir.

D'une porte entr'ouverte donnant dans le bureau du District Attorney, jaillit brusquement une voix, qui prit part à la conversation :

— Si vous parlez de Josiah Sloan, il traverse peut-être une bonne période, mais il est tout de même mourant.

Et le propriétaire de cette voix entra dans la pièce. Le médecin-légiste de Sac County, le Dr Enderby, était un homme mince, d'âge moyen. Son aspect extérieur était frappant, à cause surtout de ses cheveux curieusement clairs, jaune paille, de sa moustache soyeuse, tombante, et de la tristesse évidente de ses yeux et de sa bouche. Il n'était ni petit, ni grand, et l'impression de minceur qu'il donnait ne tenait pas tant à une maigreur réelle qu'à une constitution grèle et quelque peu étriquée. Ses yeux étaient bleu-pâle, son nez petit, d'un modelé aristocratique, sa bouche, large. Ses manches de chemise étaient relevées, et il tenait entre ses doigts longs et minces un tube à essais.

— Bonjour, Juge! Bonjour, Lorin! dit-il. Alors, Sloan vous demande de venir le voir? Cela ne signifie pas qu'il aille mieux. Il a fait une hémiplégie, il y a trois mois. Il était si mal, à ce moment, que ses parents ont été alertés et ils sont là, tous les sept; attendant la mort du vieux bandit. Je n'ai jamais vu un lot pareil. Depuis, il semble s'être un peu amélioré, mais ce n'est qu'une fausse rémission, j'en ai peur. La paralysie le guette et, quand elle atteindra le cœur, eh bien! ce sera l'enterrement. Mais il peut durer encore longtemps. A propos, le connaissez-vous?

Le Juge Peck fit un signe de tête affirmatif :

— Oui. Je le connaissais fort bien quand il exerçait, mais je ne l'ai pas revu depuis.

— Que veut-il, ce matin, si je puis me permettre cette question? demanda Meyer.

— Certainement, puisque son coup de téléphone vous concerne également. Il m'a simplement demandé de venir aussi rapidement que possible et de vous prendre tous les deux en passant. Je ne sais rien de plus, mais j'ai l'impression qu'il se passe, ou va se passer, un événement grave dans la maison Sloan.

Meyer et Enderby échangèrent un coup d'œil.

— Vous ne semblez guère surpris, remarqua le Juge.

— Pas particulièrement, répliqua le District Attorney. En fait, c'est la situation idéale pour que quelque chose arrive. Voilà sept personnes qui attendent la mort de ce vieillard, sept personnes aussi dénuées de scrupules qu'on puisse jamais réunir sous un seul toit, comme j'ai pu le comprendre du Dr Enderby et de Crothers et Magill.

— Qui sont ses notaires, je crois?

— Oui. Crothers est venu me voir, l'autre jour, et m'a raconté ce qu'à fait Josiah. Il y a quatre jours, Josiah lui a demandé de venir et de lire à toute la famille le testament qu'il venait récemment d'établir. Sa teneur en est maintenant publique, et je puis donc vous en faire part : il y a dix bénéficiaires, les sept parents, les deux domestiques et une personne inconnue désignée comme X, dont le nom est consigné dans une enveloppe scellée déposée dans les bureaux de Crothers et Magill. Les biens sont divisés entre eux en parties égales, et il est stipulé que si l'un d'entre eux meurt, sa part sera partagée entre les survivants.

— Vous réaliseriez sans peine, interrompit le Dr Enderby, la dynamite que cela représente, si vous connaissiez la bande de forbans qu'ils constituent.

— Cela semble, en effet, malsain, murmura le Juge Peck.

— Pis que cela. C'est menaçant! dit Enderby. Je ne puis imaginer ce qui a poussé le vieux Josiah à faire une chose pareille.

— Peut-être nous le dira-t-il quand nous le verrons? suggéra le Juge. Partons-nous? La voiture est en bas et pourra tous nous emmener chez Josiah.

— D'accord! dit Meyer en se dressant sur ses pieds. Allons-y!

Josiah Sloan, prévenu par Esther Clohr, nous attendait. Toute la clarté de Mai venait illuminer sa chambre, une longue pièce qui occupait au premier étage, la largeur de la maison. Les meubles peu nombreux, étaient beaux, et des bouquets de fleurs garnissaient tous les coins, jusqu'au pied du lit : rien que du lilas blanc. Le chat Peter était assis dans une pose peu confortable, sur l'estomac de son maître. A notre arrivée, il sauta agilement du lit, arqua son dos en s'étirant paresseusement, et se dirigea vers la porte d'un air majestueux et détaché.

Josiah leva un bras, tandis que, de l'autre, il faisait signe à Esther d'arranger ses oreillers pour le redresser, et nous souhaita le bonjour d'une voix un peu rauque.

— Maintenant, laissez-nous, Esther, et que personne ne nous dérange! dit-il.

Esther inclina la tête sans mot dire et quitta la pièce, non sans un coup d'œil méfiant au Juge Peck.

— En dépit de vos soins, Docteur, vous voyez que je ne suis pas encore mort! dit Josiah avec un faible sourire. Mais je ne vous ai pas demandé de venir pour vous entretenir de mes misères.

— J'espère bien! dit le Dr Enderby en riant.

— Vous voudrez bien m'excuser si, pour le moment, je m'adresse spécialement au Juge Peck et à Meyer, dont je pense avoir besoin. Plus tard nous reviendrons à vous, Docteur, et, si nous avons de la chance, nous échapperons peut-être à vos services officiels.

La mâchoire de Meyer se contracta :

— Il n'est rien arrivé de fâcheux, j'espère?

— Si! répliqua Josiah, imperturbable. Sinon, je ne vous aurais pas demandé de venir. Pour commencer sans plus de délais, je crains que ma vie ne soit menacée.

— Cela ne me surprend pas, dit le District Attorney. Vous l'avez cherché.

— En faisant lire mon testament, n'est-ce pas? C'est Crothers qui vous l'a raconté! Je suppose que ce procédé n'est pas absolument régulier, mais cela m'a tellement amusé que je ne me suis pas inquiété des conséquences.

— Qu'est-ce qui vous fait croire que votre vie est en danger? demanda le Juge Peck.

Josiah ouvrit sa main et montra un morceau de papier chiffonné dont le Juge s'empara et qu'il déplia.

Il le fit, ensuite, passer au District Attorney et au Dr Enderby. Ecrit en lettres capitales, on y lisait ceci :

« Sept petits hommes, assis dans le salon, attendent.
Il ne vous reste que dix jours à vivre. »

— La première ligne fait, sans doute, allusion à vos parents qui sont, je crois au nombre de sept, et qui logent actuellement chez vous? demanda le Juge Peck.

— Exactement.

— On peut donc supposer que l'un d'entre eux vous menace. Lequel, à votre avis?

— Pour mon compte, je pourrais tous les suspecter d'assassinat. Chacun en remplit les conditions requises. Permettez-moi de vous montrer une photo que ma cuisinière s'est arrangée à faire prendre. Il s'agit de Miss Clohr, la personne qui a quitté la pièce à votre arrivée. Un groupe charmant : on dirait qu'il a été pris en vue d'un vaudeville. Vous la trouverez sur ma table à médicaments.

Tandis que le Dr Enderby se dirigeait vers la petite table, près du lit, il nous raconta l'amusant complot d'Esther. Les photos étaient en évidence sur la table. Il y en avait cinq exemplaires et chacun de nous en prit un. Josiah avait raison : on aurait juré une scène de revue. Ce photographe ambulant avait saisi à merveille les expressions variées de colère, d'émoi, d'étonnement, et ces physionomies, combinées avec les costumes portés par ces sept personnages, produisaient un effet grotesque et risible.

— Observez-les soigneusement, s'il vous plaît, continua Josiah.

Au centre, cet homme obèse, d'âge moyen, c'est Phinéas Canler, le fils de mon demi-frère. Il est, évidemment, tout près de la porte, qu'il a franchie bon dernier. Il a peut-être plus de jugement que les autres, mais c'est incontestablement le personnage le plus grossier de la famille.

Immédiatement, à sa gauche, se trouve Peterkin Hesselgrave, un cousin si éloigné que je ne sais plus son degré de parenté et presque aussi âgé que moi. C'est un imbécile, du reste assez inoffensif.

Cette femme grande et maigre qui se tient à côté de lui est la fille de ma demi-sœur, Mrs. Evelyn Alben. Son mari est mort, il y a quelques années. Elle s'intitule elle-même une femme moderne et franche, ce qui veut dire, bien sûr, qu'elle ne cesse de colporter, sous prétexte de modernisme et de franchise, tous les ragots venimeux ou scandaleux qu'elle peut dénicher.

A côté d'elle, son fils Herbert, un misérable enfant gâté, égoïste et avide.

A droite de Phinéas Canler, vous pouvez voir le fils de mon beau-frère, John Braden, un garçon aussi irritable qu'irritant, ancien homme d'affaire. Qu'il ait échappé aux tribunaux, constitue un vrai miracle. Cependant, je le crois, au fond, assez inoffensif également.

Je n'en dirais pas autant de sa sœur, Irène, qui est à côté de lui. Elle a dix ou douze ans de moins, à peine la quarantaine, sauf erreur, et s'amuse à aguicher les messieurs. C'est une tricheuse, dans tous les sens du mot, et de peu de valeur, sauf dans son parfum qui est l'essence de lilas, ma fleur favorite.

Enfin, vous apercevez Carson Kerby, un neveu du côté de ma femme, un vaurien sans envergure, mais un joueur de premier ordre. Je suis persuadé qu'il n'hésiterait pas une seconde devant un meurtre pour atteindre ce qu'il désire.

Cette exquise collection de parents passe son temps à attendre ma mort. Quand ces chers parents ne sont pas dans la maison ou dans le parc, ils sont à Baraboo ou, plus fréquemment, du côté du lac. Ils ne peuvent s'éloigner davantage du fait que le savant docteur, ici présent, leur a formellement assuré l'imminence de mon décès, et ils ne veulent évidemment pas manquer l'heure de mon trépas, qu'ils espèrent depuis si longtemps déjà.

Cependant, à l'exception de la personne désignée par X dans mon testament, ce sont mes seuls parents, et ils auront mon héritage. Je n'ai nullement l'intention d'en modifier les termes. En dehors de mes biens immobiliers, ils auront trois cent mille dollars à se partager.

— C'est à dire, coupa le District Attorney, qu'ils auront trente mille dollars chacun, et que, si l'un d'entre eux meurt avant vous, sa part s'ajoutera à celle des autres, et ainsi de suite?

— Parfaitement!

— C'est une tentation vengeresse, murmura le Dr Enderby.

— C'est ce que j'ai pensé également, agréa Josiah avec complaisance.

— Sur la liste de vos suspects, observa le Juge, vous n'avez mentionné ni Miss Clohr, ni votre jardinier.

**

— C'est volontairement! répliqua le vieillard. On peut leur faire une confiance absolue. Je me fie entièrement à eux en toutes choses.

— Vous avez, sans doute, une raison précise qui vous porte à craindre la réalisation de cette menace, je présume? demanda le Juge Peck.

— Je puis vous en assurer, Juge.

Et de sa poche de son pyjama, Josiah Sloan extirpa une deuxième feuille, toute froissée, qu'il tendit au Juge Peck.

— Esther m'a remis ce papier. J'ai compris qu'il avait été épinglé sur la porte de Phinéas Canler le matin où la photographie avait été prise, il y a quatre jours.

A force de le plier, l'écriture en était un peu effacée mais demeurait lisible :

« Ceci est un avertissement : préparez-vous!
Il vous reste quatre jours à vivre. »

Le Juge Peck releva la tête :

— Alors?

— C'était il y a quatre jours. Le temps accordé se terminait donc aujourd'hui et Phinéas est mort!

Pendant un instant, le silence dans la chambre fut écrasant. Chacun de ces mots, que Josiah avait calmement laissé tomber d'un ton froid, se répercutait, en nous, comme un cri de terreur. Le silence dura jusqu'à ce que le vieillard reprenne de sa voix précise :

— Ce qui requiert vos services, je pense, Dr Enderby. Vous trouverez l'escalier qui mène au deuxième étage immédiatement à votre droite en sortant de cette chambre.

III

L'UN FUT EMPOISONNÉ.

La chambre de Phinéas Canler, était une pièce mansardée, au plafond bas. Cependant, elle n'était pas déplaisante. Le plafond aux poutres apparentes. le mobilier très simple mais choisi, les rideaux légers qui jouaient à la brise du matin, tout cela donnait une impression de confort.

Pourtant, ce n'était pas l'aspect de cette chambre qui devait, à cette minute, retenir tant soit peu notre attention, mais bien le corps exposé sur le lit. Il gisait, disloqué, les bras en croix, les jambes largement écartées. Les couvertures légères avaient été

violemment rejetées au pied du lit, l'oreiller était à terre, et le drap de dessous, froissé et, en maints endroits, déchiré.

Meyer et Enderby se dirigèrent immédiatement vers le corps, mais le Juge Peck l'ignora. Avec un léger sourire, les yeux étincelants, la pupille retrécie par l'intensité de la reflexion, il s'approcha pour toucher du bout des doigts la literie. Depuis la première fois que je l'accompagnai je n'avais cessé d'être fasciné par le don extraordinaire qu'il avait d'observer certains détails d'une mise en scène et de se les assimiler plus vite que n'importe qui.

— Le corps peut attendre un instant, dit-il d'un ton paisible. Je voudrais attirer votre attention sur ce lit, Messieurs!

— Le lit! s'exclama le Docteur.

Il se pencha vivement pour l'observer de plus près, le palpant comme l'avait fait le Juge. Il était tellement humide qu'on eut pu croire qu'il avait été trempé dans l'eau durant la nuit.

— Eh bien! dit Enderby, embarrassé. Et il réfléchit un instant avant d'ajouter : Canler était malade depuis trois jours. Infection intestinale. Il s'était alité. Il a, sans doute, abondamment transpiré, quoique...

— Mon cher Enderby! interrompit le Juge, la nuit était froide, c'est un fait indéniable. En conséquence, s'il a transpiré à ce point, c'est qu'il était plus gravement malade que vous ne le pensiez. Une infection intestinale, dites-vous? Pourriez-vous soutenir qu'elle suffise à expliquer une transpiration assez importante pour inonder ce lit jusqu'au matelas?

— Non, évidemment.

— Bon! Alors, est-ce de la sueur, ou pas?

Le Dr Enderby mâchonnait sa moustache soyeuse d'un air irrité.

— Je ne l'affirme pas de façon positive, mais je suis persuadé que c'est de la sueur. En tout cas, je ne m'explique pas sa cause.

Il étendit la main et palpa le pyjama.

— Trempé également! C'est de la sueur, aucun doute, là-dessus. La peau aussi est humide. Il est mort depuis un certain temps.

Le Juge Peck ne disait rien. Il avait aperçu quelques flacons, alignés sur le bureau, en-dessous de la fenêtre, et il s'approcha pour les examiner.

— Ce sont les médicaments que vous avez prescrits, Enderby?

Le docteur vint rapidement à lui :

— Oui. Je lui avais fait une ordonnance. Les cholagogues habituels. Cette petite boîte contient des cachets de sous-nitrate de bismuth. Ou, du moins, les contenait!

Il s'empara de la boîte et l'ouvrit. Elle était vide.

— Parbleu! s'exclama-t-il, s'il les a tous pris, il ne faut pas s'étonner qu'il ait transpiré!

— Et s'il ne les a pas pris?

Durant une seconde, l'attention du docteur fut retenue par l'expression des yeux du Juge Peck. Puis, il haussa les épaules en disant :

— Il les a jetés, probablement! Il avait un caractère exécrable.

— S'il les a jetés, on devrait les retrouver, répliqua le Juge Peck. Sous la fenêtre, sans doute.

Il se retourna.

— Enderby! demanda le District Attorney, pourriez-vous me préciser l'heure du décès?

— Aux environs de minuit, certainement, répondit le médecin-légiste après un rapide examen. Plutôt après, une heure ou deux plus tard, peut-être. La nuit a été froide, ce qui facilite la rigidité cadavérique.

— Quelle est la cause de la mort? demanda Meyer avec brusquerie.

Enderby secoua les épaules et je vis le Juge pincer le coin de ses lèvres, comme il fait toujours lorsque le District Attorney se lance impétueusement à la recherche de la solution immédiate d'un problème.

— Les cachets absents, peut-être? demanda le Juge de son ton tranquille.

— Impossible! répliqua Enderby.

— Mais vous avez vous-même suggéré qu'ils pouvaient être la cause de la transpiration? continua le Juge, implacable. Si nous supposons que la transpiration n'a aucune relation avec la mort, nous pouvons accepter l'hypothèse que ce sont les cachets de sous-nitrate de bismuth qui sont à l'origine de cette transpiration. Mais, j'ai idée que nous nous avançons beaucoup en admettant que la transpiration n'ait rien à voir avec le décès. De nombreux indices montrent, au contraire, qu'elle accompagnait l'agonie. Observez la façon avec laquelle il a rejeté son oreiller encombrant et ses couvertures, et déchiré le drap sur lequel il était couché. Ce qui met, pour le moment, vos cachets hors de cause.

— Un poison quelconque, murmura Enderby.

— Mais lequel? demanda le District Attorney.

Enderby eût un geste d'agacement :

— Je ne suis pas un dictionnaire pharmaceutique! L'autopsie nous fixera.

Le Juge Peck acquiesca d'un air absent, tout en se balançant sur ses pieds. Puis, il fronça les sourcils :

— S'il ne s'agit pas d'un suicide, ce que je crois, nous avons certainement affaire à un meurtrier subtil. Le poison peut avoir été administré dans sa nourriture ou dans un médicament, ce qui impliquerait chez le criminel quelques connaissances de toxicologie.

— Oh! les livres de pharmacie ne manquent pas dans la bibliothèque. Chaque habitant de cette maison peut facilement y avoir eu recours, déclara Enderby. Dans ces conditions, tout le monde est suspect.

Le District Attorney renifla :

— Je vais téléphoner à Carr et à Olvie. Il va falloir faire des enquêtes sur tous ces parents, et réunir le plus de renseignements possibles à leur sujet.

Tout à coup, le plancher de la chambre retentit sous des coups

secs et brusques. Nous regardâmes à nos pieds. Le Dr Enderby eût un léger sourire.

— C'est Josiah! dit-il. Il veut savoir ce que nous avons trouvé. Descendez-vous, Juge?

— D'accord. Venez, Lorin! et vous aussi, Meyer. J'ai remarqué dans sa chambre une prise de téléphone que vous pourrez utiliser.

Enderby avait deviné juste. Josiah était impatient de connaître le résultat de nos recherches. Il était toujours assis sur son lit, ses yeux aigus braqués sur nous.

— Ce n'est pas un suicide, je le parie! dit-il en nous voyant entrer.

— Cela n'en a pas l'air, répliqua le Juge. Vous êtes également de cet avis?

Le vieillard ne répondit pas sur le champ. Remarquant le regard du District Attorney qui cherchait la prise de téléphone dans tous les coins de la pièce, il devina d'emblée, ce qu'il voulait et lui indiqua l'endroit où se trouvait l'appareil : sur le palier, à côté de la porte. Meyer bafouilla un remerciement et quitta la chambre.

— Je sais que Phinéas ne s'est pas tué, dit-il alors. Il n'était pas homme à le faire. En dehors de son héritage à ma mort — toute proche, comme de juste! — il était le plus riche de tous mes parents. Il s'en réjouissait énormément. Racontez-moi ce que vous avez trouvé.

Le Juge Peck le lui rapporta brièvement, y ajoutant quelques commentaires personnels sur l'état du corps et du lit.

Une expression proche de la consternation passa comme un nuage sur les traits de Josiah Sloan.

— D'une déplaisante complexité, je trouve, dit-il. Qui suggère une intelligence. Cela m'embarrasse.

— Pourquoi?

— Parce que personne ici, à part Phinéas, ne présente l'intelligence que cela implique.

Il médita un moment et le Juge Peck se garda d'interrompre de si profondes réflexions.

Tout à coup, Josiah demanda :

— Voudriez-vous me passer une branche de lilas, Juge?

Le Juge Peck choisit une branche dans un vase placé sur la table à médicaments et la tendit au vieillard. Josiah la prit et la respira profondément. Le Juge Peck le considérait, le visage vide de toute expression.

— Ma fleur favorite! C'est pour cette raison que Mai est mon mois favori, murmura Josiah d'un air rêveur. Puis, avec une surprenante soudaineté, il ajouta :

— Vous avez mentionné l'absence des cachets. Phinéas est capable de les avoir jeté, et, dans ce cas, ils devraient être dans le verger, sous sa fenêtre.

— Je ne crois pas qu'il les ait jetés, dit le Juge.

— Vraiment! Que seraient-ils devenus?

— Je ne serais pas surpris si on les retrouvait dans une pièce quelconque. Particulièrement, dans la chambre d'un de vos désa-

gréables invités. Cachés délibérément, pour provoquer des soupçons.

A ce moment, Meyer reparut. Il ferma soigneusement la porte derrière lui et s'approcha du lit.

— Deux de mes officiers de police vont arriver, dit-il au vieillard, Il sera peut-être nécessaire de fouiller la maison et, en tout cas, nous devons interroger vos parents et vos domestiques.

— C'est normal, répondit Josiah. Il faudra bien fouiller la maison, ne serait-ce que pour retrouver ces cachets. A mon avis, du reste, il vaudrait mieux commencer tout de suite. Mes précieux parents sont encore dans la salle à manger, parfaitement ignorants de ce qui est arrivé à Phinéas.

Il se tourna vers le Juge avec un sourire grimaçant :

— C'est le moment idéal pour les interroger, et je vous conjure de ne pas perdre de temps. Mais, sans doute, faudra-t-il que j'y passe, moi aussi?

— Simplement pour la forme, répondit le Juge Peck.

— Le Dr Enderby a-t-il pu fixer l'heure à laquelle s'est commis le meurtre? Ou plutôt, l'heure du décès?

— Aux environs de minuit, pense-t-il.

Le vieillard hocha la tête, la grappe de lilas toujours pressée contre ses lèvres et ses narines.

— Je me trouve incapable de vous donner le moindre renseignement. A cette heure-là, je dormais profondément, sous l'influence d'une bonne dose d'opiacés. J'ai pris ma poudre à neuf heures et quart la nuit dernière.

Le Juge Peck dit d'un ton négligent :

— Quelque anomalie ne vous aurait-elle pas frappé, ces temps derniers?

— Oh, anomalies! répéta le vieillard en le regardant fixement. Il se passe ici plus de choses que je n'en puis connaître. Mes parents ne restent guère tranquilles. En tous cas, si vous entendez par là me demander si j'ai eu quelque pressentiment de ce qui allait survenir, je puis vous répondre par la négative. Je n'ai rien vu ni rien entendu. Esther m'a apporté le papier de Phinéas, la nuit dernière seulement. Elle l'a trouvé en faisant sa chambre.

— Ah! Elle était dans sa chambre hier soir?

— Evidemment! Il fallait bien que quelqu'un s'occupe de lui et nous n'avons pas d'infirmière. C'est Esther qui s'en chargeait, et c'est elle qui a trouvé son cadavre ce matin. Elle m'en a informé sur le champ. Elle et moi sommes seuls au courant.

— Bien. Nous aurons à l'interroger.

— A tout hasard, je l'ai envoyé chercher. Elle est probablement sur le palier.

Il l'appela et elle répondit aussitôt de l'autre côté de la porte.

— Etes-vous prêts à l'interroger maintenant, Messieurs?

Meyer secoua la tête, mais le Juge Peck dit vivement :

— Faites-la donc entrer, s'il vous plait.

— Arrivez, Esther! appela Josiah.

Esther apparut, avec son air batailleur habituel. Elle lança un coup d'œil à la ronde et fixa le vieillard impatiemment.

— Ces Messieurs désirent vous poser quelques questions.

Esther marqua une légère hésitation entre le Juge Peck et Meyer, mais finalement revint au Juge et attendit.

— Vous avez trouvé un avertissement menaçant Phinéas Canler, miss Clohr, la nuit dernière, en faisant sa chambre. Pourtant, vous avez déclaré à Mr. Sloan que ce papier avait été épinglé à sa porte il y a quatre jours. Etiez-vous donc déjà au courant?

— Bien sûr. Et pourquoi pas? Est-ce que je ne suis pas toujours la première levée? Et il le faut bien! Mais je n'avais pas remarqué ce truc sur sa porte. Je ne l'ai vu que plus tard, en bas, sur la table de la salle à manger.

— Vous connaissiez donc cela depuis quatre jours. Pourquoi n'avez-vous rien dit?

— Et pourquoi que j'aurais dit quelque chose? Je ne savais pas ce qui allait arriver, moi! Ça semblait plutôt une plaisanterie. En tout cas, les autres, ça ne les a pas beaucoup frappés. Ils étaient surtout curieux.

— Racontez-nous de quelle manière vous avez pris connaissance de ce papier, Miss Clohr.

Elle mit dix minutes à raconter son histoire, mais, pendant ces dix minutes, elle réussit à donner, à ce matin de mai, une couleur et une vie extraordinaire. Elle nous présenta chacun des parents de la maison. Elle nous les fit voir, nous les fit entendre, nous les fit connaître, comme elle les connaissait elle-même, et, pour la première fois, nous sentîmes passer l' « aura » sinistre qui planait sur cette demeure. Elle nous raconta tout ce qui s'était passé, simplement, sans grossir ni amoindrir son rôle personnel et celui des autres. Et quand elle eut terminé, il nous fallut quelques secondes pour revenir, de ce matin-là, à la chambre à coucher où nous nous trouvions. Seul, le Juge Peck demeurait imperturbable, l'air réfléchi, ses doigts tiraillant le lobe de son oreille gauche.

— Est-il survenu quelque événement entre ce matin dont vous parlez et aujourd'hui, qui vous eut rappelé cette lettre, Miss Clohr? demanda-t-il.

— Rien. A part ce matin, bien sûr!

— Phinéas est pourtant tombé malade.

— Oh! cela lui était déjà arrivé. Il mangeait trop. Aucun estomac raisonnable n'aurait pu supporter un pareil régime.

— Etait-ce plus grave que d'habitude, cette fois-ci?

— Pas que je sache. Il grognait, se plaignait, et mangeait peu.

— Est-ce vous qui prépariez ses repas?

Elle regarda le Juge avec une stupéfaction indignée :

— Et qui d'autre voulez-vous que ce soit? Je les faisais et je les lui portais. Cuisinière, infirmière, femme de ménage, laveuse. Je n'ai pas le temps d'en faire davantage.

— Je comprends. Et, jusqu'à la nuit dernière, n'avez-vous rien remarqué de particulier chez lui?

— Non, et la nuit dernière non plus.

— Vous étiez dans sa chambre, hier au soir, avez-vous dit. Dormait-il, à ce moment-là?

— Non. Il se préparait à prendre ses cachets.
— Etait-il levé?
— Non.
— Au lit, alors? Donc, il a pris ses cachets. Ils étaient dans une boîte, n'est-ce pas?
— Oui, je crois.
Le Juge sortit la boîte d'une de ses vastes poches avec un mouvement de prestidigitateur.
— Cette boîte?
— Oui, celle-là. Il n'y en a pas d'autre pareille.
— Il était donc au lit, en train d'avaler ses cachets. Les a-t-il pris devant vous?
Elle acquiesça.
— Combien?
— Deux, il me semble.
— Et la boîte? Qu'en a-t-il fait?
— Il l'a replacée. Il y a une tablette, près de son lit.
— Ne s'est-il pas levé pour la remettre avec les autres médicaments?
— Non.
— Et vous?
— Non plus. J'ai aperçu le papier et je l'ai emporté pour le montrer à Mr. Sloan.
— Où se trouvait-il?
— Dans un livre que Mr. Phinéas lisait avant de tomber malade. Il servait à marquer la page. Je l'ai remplacé par un autre bout de papier.
— N'y avait-il rien de particulier, dans la chambre, la nuit dernière?
— Non. Qu'est-ce qu'il aurait bien pu y avoir? rétorqua-t-elle, les yeux rétrécis de colère. Je fais la chambre tous les jours. Chaque chose était à sa place.
Le Juge Peck parut ruminer tout cela et Meyer se pencha en avant pour poser une question :
— Faisait-il chaud dans cette chambre, Miss Clohr?
— Non. Plutôt frais. Une bonne température pour dormir.
— Et, ce matin, vous avez trouvé Canler mort?
— Quand j'ai monté son petit déjeuner, un peu après six heures. Je l'ai trouvé comme ça et je suis partie. J'ai été prévenir Mr. Sloan, personne d'autre.
— Quelle heure était-il quand vous étiez dans sa chambre, la nuit dernière?
— Huit heures, environ.
— Vous n'y êtes pas revenue plus tard?
— Moi? Et pourquoi faire, je vous le demande? Non, je n'y suis pas retournée.
— Très bien, Miss Clohr. Si Meyer est satisfait, pour mon compte, je ne vois rien d'autre à vous demander. Je vous remercie.
Elle sortit, en reniflant très distinctement. Je ne pus m'empêcher de sourire et les yeux du Juge brillaient. Elle fit outrageusement

claquer la porte derrière elle. Quelques secondes passèrent avant que Meyer puisse reprendre la parole.

— Quelqu'un est donc revenu dans la chambre et a déplacé la boîte de cachets. Ou vidée.

— Mais certainement, vidée! dit le Juge. Tout l'indique. Je crois que nous sommes maintenant prêts à affronter les autres. Qu'en dites-vous, Meyer?

— Le plus tôt sera le mieux.

Josiah secoua paisiblement sa branche de lilas dans leur direction avec un air de reproche :

— Vous ne lui avez pas demandé à quelle heure les autres s'étaient couchés.

— Cela viendra plus tard, dit le Juge.

— Mais moi, je lui ai posé la question. Avant votre arrivée, ce matin. Elle m'a affirmé que tout le monde était au lit à onze heures. Ce qui est assez inhabituel, mais je tiens à vous faire remarquer que cela ne veut pas dire qu'ils étaient endormis. Peterkin, par exemple, souffre d'insomnies et Mrs Alben veille fort tard, lisant des magazines, qu'elle va chercher régulièrement à Baraboo avec ma voiture.

Meyer se leva, inclinant la tête :

— Mes officiers de police peuvent arriver à tout instant pour fouiller les chambres. Je pense que nous ferions bien d'aller dans la salle à manger.

— Comme vous le voudrez, dit Josiah. Esther s'occupera de vos hommes, quoique, sans doute, il faudra que vous leur expliquiez vous-même ce qu'ils doivent rechercher.

— Le Dr Enderby s'en chargera. Il est dans la chambre de Canler.

Josiah était à ce moment assis dans son lit. D'une main fragile, il caressait complaisamment Peter, et de l'autre, agitait lentement devant ses narines sa branche de lilas. Un léger sourire demeurait sur ses lèvres. Nous allions nous retirer, lorsqu'il toussota et dit, sur un ton de politesse ironique :

— Vous seriez bien aimable de leur transmettre le bonjour de ma part!

IV

IL EN RESTE SIX

Les officiers de police arrivaient au moment où nous parvenions au rez-de-chaussée, et Meyer s'attarda à leur donner ses instructions.

Je connaissais fort bien Carr depuis ses fiançailles avec Dorothy

Peck. J'appréciais sa figure ouverte, agréable, sa chevelure noire en broussaille, sa bouche toujours prête à sourire. Il y avait, en lui, une expression alerte. De prime abord, on lui donnait de vingt-cinq à trente-cinq ans. En fait, il en avait trente et un. Olvie, son collègue, était blond et n'avait rien de ce dynamisme extérieur qui frappait chez Carr, quoique personne ne sut, aussi adroitement que lui, s'occuper des détails matériels des affaires confiées aux services du District Attorney. Une bouche large, délicate, un peu faible, venait encore renforcer l'expression perpétuellement endormie de ses yeux gris. Il cumulait, avec son poste d'officier de police du Palais de Justice de Baraboo, celui de photographe officiel du District Attorney, et n'ayant reçu aucune instruction contraire, il avait emmené avec lui son appareil.

Meyer mit rapidement les deux hommes au courant et leur demanda de chercher soigneusement tout ce qui pouvait ressembler à un médicament, des cachets notamment.

Nous entrâmes dans la salle à manger, qu'un murmure de voix permettait aisément de localiser. Le Juge Peck ouvrit la porte et nous y pénétrâmes.

Ainsi que Josiah nous l'avait dit, les six parents étaient groupés autour de la table. Ils nous accueillirent avec un étonnement mêlé, chez certains, d'indignation. Le Juge remarqua d'emblée la place inoccupée de Phinéas, marquée par l'assiette. Il devina instantanément que c'était Herbert Alben, à sa droite, qui avait bu le verre de vin de son voisin.

— Bonjour! dit Meyer d'un ton rude, en s'appropriant la chaise de Phinéas Canler.

Les six personnes se regardèrent d'un air étonné et sursautèrent devant ce qu'ils considéraient comme une intolérable intrusion.

— Vraiment, cher Monsieur, dit Mrs. Alben d'un ton acide, vous n'êtes pas ici dans un hôtel!

— Qui vous a permis d'entrer, tous les trois? ajouta Hasselgrave, cette façon de s'introduire dans une propriété privée...

Le sec « Ça suffit! » du District Attorney dégonfla Peterkin avec une rapidité foudroyante.

Le Juge Peck intervint :

— Nous ferions mieux de nous expliquer, murmura-t-il. Je vous présente Mr. Meyer, District Attorney de Sac County. Je suis son assistant.

— Le Juge Peck, jeta le District Attorney.

Il était visible que ce nom ne leur apprenait rien, ainsi que s'y attendait le Juge, à l'encontre de Meyer.

— Le District Attorney? demanda Carson Kerby, une légère rougeur sur ses traits. Et il ajouta vivement : « Le propriétaire de cette maison est en haut. »

— Nous venons de le voir, dit le Juge.

— Que nous voulez-vous? interrogea John Braden de son air agressif.

— C'est moi qui poserai les questions, si vous le permettez, dit le District Attorney. Vous vous contenterez d'y répondre. Et un

oui ou un non me suffira. Compris? Ce que nous voulons, avant tout, connaître, c'est l'heure à laquelle vous vous êtes endormis la nuit dernière. Tout au moins, l'heure approximative.

— Je n'en ferai rien! cria Mrs. Alben.

A ce moment, on ne pouvait guère s'attendre à trouver autre chose que de la révolte chez les parents de Josiah Sloan. La peur n'apparaîtrait que plus tard. Mais il était intéressant de les voir ainsi réunis, de retrouver si facilement ce que Josiah nous avait expliqué d'eux, de les aborder avec l'avantage du récit d'Esther, peu indulgent peut-être, mais précis. Cette photo les avait admirablement saisis. Ils présentaient, maintenant, ce même air d'indignation, quoique, chez certains, Kerby, Irène Braden et Herbert Alben, la prudence commençait déjà à l'emporter sur la colère.

Par ailleurs, il était visible que les méthodes habituelles du District Attorney ne mèneraient à rien. Le demi-sourire qui se jouait sur les lèvres du Juge Peck m'aurait vite renseigné et, un moment plus tard, il intervenait, d'un ton négligent et détaché, mais rempli d'autorité :

— Peut-être serait-il préférable, de notre part, de vous avertir qu'aucun de vous ne peut être contraint, à l'heure actuelle, à répondre à n'importe laquelle de nos questions. Cependant, cela faciliterait beaucoup notre tâche et serait susceptible de vous rendre également service par la suite. A votre place, je crois que je préférerais répondre ici et tout de suite, plutôt que, contraint et forcé, devant les jurés d'une Cour d'Assises.

— Une Cour d'Assises! bégaya John Braden, pâle et les yeux inquiets.

Mais la calme intervention du Juge les fit hésiter. Mrs. Alben se redressa, renifla légèrement et dit :

— Bon! Dans ce cas, c'est différent. Du reste, je n'ai rien à cacher. J'ai été me coucher à neuf heures et demie et j'ai lu pendant une heure. A dix heures et demie, je dormais.

— Avez-vous entendu quelque chose pendant la nuit? aboya Meyer.

— Absolument rien. Dieu merci, je dors bien!

Tout en parlant, elle jeta un regard significatif à Irène Braden, et un sourire fugitif passa sur ses lèvres.

— Bien. Mr. Alben?

— J'ai été me coucher peu après onze heures et me suis immédiatement endormi, dit-il de son air bougon.

— Entendu quelque chose pendant la nuit?

— Rien du tout!

Le District Attorney avait sorti son carnet et prenait soigneusement en notes toutes leurs réponses. J'observais le Juge Peck. Il était ravi de se trouver derrière la chaise de Meyer, ses yeux glauques à moitié fermés, surveillant les expressions diverses qui passaient sur les physionomies. A première vue, aucun d'eux ne paraissait rien soupçonner de la mort de Phinéas Canler, quoique le Juge se méfiait en principe, de telles déductions, n'ayant guère l'habitude de sous-estimer l'adresse des gens à dissimuler leurs

sentiments. Tous avaient un air à la fois curieux et gêné. Leurs regards se portaient de Meyer au Juge, et revenaient à Meyer qui inscrivait les réponses avec une réserve impassible. Tous affectaient, ainsi qu'aurait pu le dire lui-même le Juge Peck, le plus grand calme, mais chacun avec son tempérament personnel : Mrs. Alben avec une vivacité visiblement forcée, Irène Braden, froidement sur la défensive, John Braden, la bouche pincée de prudence, Herbert, simplement morose, et Peterkin Hesselgrave, franchement nerveux. Kerby seul donnait l'impression d'être à son aise. En vérité, seuls miss Braden et lui présentaient une certaine compréhension humaine, comme Esther l'avait attesté dans son récit. Mais, je réservais mon jugement. Meyer leva les yeux de son carnet :

— Miss Braden?

— Je me suis couchée un peu avant minuit. Je n'ai pas lu et me suis aussitôt endormie. Je me montre très difficile dans le choix de mes lectures.

Elle sourit, les sourcils arqués, en direction de Mrs. Alben qui sursauta. Mais la flèche avait atteint son but, comme le montra la rougeur qui envahit les traits d'Evelyn.

— Ne vous êtes-vous pas réveillée durant la nuit?

— J'en suis navrée, mais je ne me suis pas levée pour écouter aux portes. Je n'aime pas espionner par les trous de serrure. Je n'ai rien entendu jusqu'à mon réveil ce matin, peu après huit heures.

Meyer grommela :

— Bon. Mr. Hesselgrave?

Peterkin prit un air franchement malheureux :

— J'étais au lit à dix heures, dit-il d'une voix tremblée, comme s'il avait à avouer une faute puérile. Mais je ne me suis pas endormi immédiatement. En fait, je n'ai pu dormir avant d'avoir pris quelques pilules d'un somnifère.

— Quelle heure était-il quand vous les avez prises?

Peterkin capitula :

— Tout de suite, ou presque.

— Est-ce une habitude régulière, Mr. Hesselgrave?

Peterkin l'admit tristement.

Le District Attorney continuait fidèlement à consigner tout cela dans son carnet. Il continua :

— A vous, Mr. Braden?

— Je me couche de très bonne heure, dit Braden d'un ton froid. D'habitude, neuf heures, jamais, après dix heures. J'ai un sommeil extrêmement léger, mais, si vous espérez que j'ai pu entendre quelque chose pendant la nuit, vous serez déçu. Je n'ai rien entendu!

Et, loin d'en paraître ennuyé, il exprima cette dernière phrase d'un air satisfait, presque triomphant.

Peut-être, Meyer songea-t-il à l'interroger plus longuement? En tout cas, il chassa cette idée et se tourna vers la seule personne qui restait :

— Mr. Kerby?

— Je me suis couché entre onze heures et minuit, la nuit dernière, dit-il calmement. Je me suis, sans doute, endormi avant minuit, car je ne me rappelle pas avoir entendu sonner l'horloge qui se trouve sur le palier et qui m'agace souvent.

A ce moment, survint un de ces minimes incidents qui apportent, dans une enquête, de la confusion plutôt qu'une aide réelle. Les yeux du Juge Peck m'avertirent et, suivant leur direction, je vis le sourire à peine marqué qu'Irène Braden dédia à Carson Kerby. C'était un sourire qu'on interprétait aisément, aussi clairement que si elle avait articulé le mot « menteur ». Il n'y avait, cependant, aucune malice dans son regard. Meyer n'avait rien vu et continua comme si de rien n'était. Quant au juge, il ne se montra pas disposé à relever le défi.

— Et vous n'avez rien entendu de particulier?

— Désolé! répliqua laconiquement Kerby.

Il leva les yeux et parcourut du regard ces visages qui l'entouraient et l'interrogeaient. Ses lèvres ébauchèrent un sourire :

— Et maintenant, une dernière question : à quel moment chacun de vous a-t-il vu, pour la dernière fois, Phinéas Canler vivant?

Un silence tomba, si profond que le glissement léger de Peter, traversant majestueusement la pièce en direction de la cuisine, devint un bruit impossible à rendre. A ce moment, le regard du Juge Peck les embrassait tous, sans en excepter aucun, et j'essayais d'en faire autant. Pendant un moment, les parents de Josiah demeurèrent pétrifiés, retenant leurs respirations d'étonnement et d'incrédulité : la bouche bée, les yeux élargis, l'air tendu et effrayé. On les aurait dit calqués l'un sur l'autre.

— Vivant? s'exclama faiblement Mrs Alben. Vous ne voulez pas dire.... qu'il soit mort?

Meyer fit claquer ses lèvres, presque heureux d'avoir enfin réussi à les émouvoir et à les faire sortir de leurs rôles de composition.

— Mr. Canler a été trouvé mort dans son lit ce matin. Il est décédé depuis minuit.

Il leur laissa à peine le temps de digérer cette déclaration et reprit, d'un ton posé mais ferme :

— Revenons à ma question, s'il vous plaît. Quand avez-vous vu Phinéas Canler pour la dernière fois?

— C'était il y a trois jours, dit Peterkin d'une voix tremblotante. Nous... je pense qu'aucun de nous n'est monté le voir dans sa chambre depuis qu'il était malade.

— Est-ce exact? demanda Meyer, en les fixant les uns après les autres.

Aucun ne parla. Ils acquiesçaient simplement, d'un mouvement ou deux de la tête, que Meyer interpréta comme un assentiment. Il ne reprit donc pas un interrogatoire individuel. Le Juge Peck, qui n'avait pas une seule fois détourné les yeux du groupe, se mit à concentrer son attention sur Mrs. Alben. Je remarquai, moi aussi, que le premier étonnement passé laissait place chez elle à un sentiment très particulier, qui n'était pas du chagrin et qui se rapprochait beaucoup de l'effroi. Ses mains crispées trahissaient une

nervosité que l'on pouvait certainement attribuer à la peur. De quoi était-elle effrayée? Et, tandis que j'étais en train d'y réfléchir, elle se pencha en avant pour parler :

— Mais, qu'est-ce qui a pu conduire Phinéas à se suicider? demanda-t-elle d'une voix hésitante. Elle ne s'adressait à personne en particulier, mais ses yeux s'attardèrent sur Meyer, qui se levait et se disposait à quitter la pièce.

Je vis tout de suite que le Juge Peck ne se méprenait pas sur le sens de cette question. C'était un appel direct à une réponse qu'elle prévoyait ou qu'elle craignait, et, peut-être, les deux. Je le pressentis, le Juge aussi, et, sans doute, Meyer, car il la considéra d'un œil curieux.

— Je crains fort, Mrs. Alben, dit le Juge, que Mr. Canler ne se soit pas suicidé. Il a été assassiné.

Des exclamations excitées fusèrent. Seule, Mrs. Alben ne dit rien. Sa figure était devenue blafarde. Les légères touches de rouge de son maquillage ressortaient comme des plaques écarlates sur un linge blanc. Elle eut une sorte de hoquet de la gorge, et ses mains tremblantes fouillèrent nerveusement les poches de sa robe de chambre. Je crus un instant qu'elle allait s'évanouir. Elle sortit sa main, l'ouvrit et exhiba, entre ses doigts moites, une feuille de papier chiffonnée.

— Phinéas... dit-elle d'une voix épaisse, comme engluée de frayeur. Cette note... sur sa porte... il y a quatre jours...

Le District Attorney, avec un juron, se pencha et lui arracha des mains le carré de papier. Il le déplia et le tint de manière que le Juge Peck et lui puissent lire la grossière écriture, en lettres capitales :

« Sept petits hommes sont assis dans le salon.
L'un fut drogué, ce qui en laisse six.
Il vous reste vingt-quatre heures à vivre. »

Meyer prit un air féroce :

— Où avez-vous pris cela?

— C'était sur ma porte, ce matin, répondit Mrs. Alben d'une voix blanche.

Brusquement, il se mit à lire à voix haute le message aux cinq personnes encore attablées puis, ajouta :

— L'un de vous a-t-il une déclaration à faire?

Personne ne bougea. Irène Braden avait pâli, les autres demeuraient figés. Le District Attorney leur jeta un coup d'œil à la fois rageur et déconcerté, puis se détourna.

— Personne ne doit quitter cette maison jusqu'à nouvel ordre! leur cria-t-il en se dirigeant vers la cuisine, suivi à distance par le Juge Peck et moi-même.

Esther Clohr fermait la porte du four au moment où nous entrions. En nous apercevant, elle se redressa et dit :

— Pas de bruit, s'il vous plaît! Ma pâtisserie est au four!

Le Juge Peck adressa un sourire au District Attorney qui parut

décontenancé par cet accueil. Ce dernier, renonçant aux protestations qui lui montaient aux lèvres, dit simplement :

— Nous venons vous poser quelques questions.

— J'ai déjà raconté tout ce que je savais. Pour le moment, je suis occupée.

Meyer ne tint pas compte de cette déclaration et consulta gravement son carnet.

— D'abord, il y a un jardinier : Alexandre Carswell. Comment se fait-il que nous n'ayons pas encore entendu parler de lui?

— Oh, lui! répondit-elle avec irritation, il n'est pas là. Il a été rendre visite à des parents à Baraboo. Mais il a certainement passé la nuit à boire, et il n'est pas encore rentré. D'ailleurs, il ne sait rien, et s'il connaissait quelque chose, il aurait bien trop peur de le dire! Pourtant, si vous tenez absolument à le voir...

— Non! coupa le District Attorney avec dignité.

Esther lui jeta un bref coup d'œil et regarda ensuite le Juge :

— Vous, Mr. Sloan voudrait vous voir.

Le Juge Peck lui sourit et demanda à Meyer :

— Avez-vous terminé?

— Pour le moment.

Nous revînmes dans le hall d'entrée et reprîmes les escaliers.

Meyer fronçait les sourcils d'un air sombre tandis que nous grimpions les marches.

— Cette femme nous cache quelque chose!

— Allons donc! dit le Juge en souriant.

— Comme vous voudrez! grommela le District Attorney qui, maussade, ne dit plus rien.

Nous entrâmes dans la chambre de Josiah.

Le vieillard était alors complètement étendu dans son lit, sa tête étroite perdue au milieu de larges oreillers moelleux. A notre entrée, il redressa un peu le buste et retomba en arrière, légèrement assis. Il agita une branche de fleurs roses.

— Il n'existe pas de fleurs sauvages plus belles que celles-ci en cette saison de l'année, dit-il. Connaissez-vous ce que c'est?

Le Juge Peck se pencha et inhala profondément. Le parfum qui s'en dégageait était plus exquis encore que l'aubépine sauvage qui croît sur nos collines de Sac Prairie.

— Je ne connais pas cela, dit le Juge.

— C'est la fleur d'une certaine espèce de pommier sauvage. J'ai envoyé Esther m'en chercher un bouquet. L'arbre se trouve contre le vieux mur de pierre du verger. Quel admirable parfum! C'est vous que je tenais particulièrement à voir, Juge... Verriez-vous quelque empêchement à demeurer quelques jours ici avec votre secrétaire?

— Ici? répondit le Juge en hésitant. Mais combien de temps? Pensez-vous...

— Dix jours, précisa Josiah, et il ajouta : Rappelez-vous! « dix jours vous restent à vivre. »

— J'y pensais, murmura le Juge. J'y pensais beaucoup!

En disant cela, il ouvrit la main et montra au vieillard le carré

de papier trouvé sur la porte de Mrs. Alben. Il l'avait apparemment subtilisé de la poche de Meyer en montant les escaliers, mais je n'avais rien remarqué. Le District Attorney haussa les sourcils en signe de muette désapprobation. Le Juge Peck lui adressa un sourire. Etonné, Josiah saisit le papier, le lissa sur le drap et lut.

— Oh! un nouvel avertissement!

Après un silence, il ajouta :

— Aurait-il l'intention de les tuer tous dans la période qui me reste à vivre? Parviendrez-vous à l'en empêcher?

— Nous l'arrêterons! dit le District Attorney d'un air féroce.

— Je l'espère! reprit Josiah. Parce qu'enfin, si un meurtre est assez courant, deux... cela devient un peu fort! et plus encore, j'aime mieux ne pas y penser! Et voilà une nouvelle note! Qu'en dit Evelyne?

— Elle a peur, dit le Juge Peck.

— Normal. Je vous parie que, cette nuit, elle ne lira pas.

Il examina de nouveau la grossière écriture :

— Vingt-quatre heures! Elle devrait donc être morte demain matin n'est-ce pas? Vous, dans la maison, croyez-vous qu'elle courre un grand risque, Juge? Je ne le pense pas. Vous vous installerez dans la chambre de Canler, si vous le voulez bien. Non, nous ne la laisserons pas assassiner!

Il tenait pour certain que le Juge Peck accepterait son invitation, et celui-ci ne la refusa pas. Il me demanda seulement de prévenir sa nièce Dorothy qui, comme toutes les femmes, s'inquiétait facilement.

On frappa discrètement à la porte, et Carr apparut dans l'entrebâillement, suivi d'Olvie.

— Qu'avez-vous trouvé?

— D'abord, dit Carr, le lit de Kerby. Les couvertures ont été débordées, les draps et le traversin chiffonnés, mais on n'a pas dormi dedans. Les plis caractéristiques ne s'y trouvent pas.

— Kerby nous aurait donc menti! s'exclama le District Attorney.

— Cela vous surprendrait-il, par hasard? demanda Josiah impassible. Vous aurez de la chance s'il n'y a que lui. Qu'avez-vous trouvé d'autre, jeune homme?

Carr ouvrit sa main et montra une demi-douzaine de cachets :

— Je suppose que ce sont les cachets qui avaient disparu, dit-il.

— Très probablement, répondit le District Attorney. Enderby s'en assurera. Il est en haut. Vous les lui porterez tout à l'heure. Où les avez-vous trouvés?

— Dans la chambre à côté de la salle de bain, de l'autre côté du hall, à gauche.

— La chambre de John Braden, murmura Josiah.

— Un homme bien autoritaire! remarqua le Juge.

— En effet! admit Josiah. Mais il n'a pas fini son histoire. Continuez, mon ami!

— En voici d'autres, dit Carr.

Il ouvrit l'autre main. Huit cachets reposaient dans la paume.

— Dans la chambre de Braden? questionna Meyer.

— Non. Dans celle qui se trouve en face. Une chambre de femme, Mrs. Alben, je pense.

Josiah acquiesça.

— Très intéressant! marmonna-t-il en considérant d'un œil critique les cachets blancs. Puis, avec un gloussement de rire, il écarta Carr d'un geste de la main.

— Très plausible qu'ils se soient trouvés là. Bien cachés, probablement.

— Très adroitement dissimulés dans un sac à main, dans une poche de côté.

— Pourtant, Mrs. Alben n'est pas coupable, répéta Josiah. Je ne le crois pas.

— Moi non plus! dit le Juge Peck doucement.

V

UN AUTRE FUT TUÉ

Esther nous servit le déjeuner dans la bibliothèque, qui donnait dans le hall d'entrée, juste en face de la salle à manger. Nous n'étions plus que quatre : Meyer, le Juge Peck, Carr et moi. Le Dr Enderby avait accompagné à Baraboo le corps de Phinéas Canler et Olvie avait pris congé pour développer les photos qu'il avait prises.

Esther fit son service puis, nous laissa, en déclarant sur un ton triomphant :

— On dirait que les autres ont moins d'appétit!

Ce n'était pas étonnant après ce qui s'était passé. Sur cette maison, planait une ombre d'assassinat, que l'éclatant soleil de midi ne parvenait pas à dissiper.

Meyer, l'air soucieux, mangea à toute allure, suivant son habitude, puis s'adossa contre sa chaise, les yeux mi-clos, les sourcils froncés.

— Pensez-vous que le coupable soit quelqu'un de la maison? demanda-t-il bientôt au Juge.

Celui-ci ne s'engagea pas :

— Peut-être! Tout semble l'indiquer. Cependant, il ne convient pas d'éliminer définitivement la possibilité d'une main étrangère. Quoiqu'il en soit, une enquête serrée sur l'activité des habitants actuels de cette maison me semble absolument nécessaire.

— En tout cas, le motif paraît évident!

Le Juge Peck sourit.

— Oui, paraît! mais je reste très prudent. Certains détails ne me

semblent pas s'accorder parfaitement avec ce mobile. Je veux parler du côté théâtral, flamboyant, de la mise en scène avec ces avertissements.

— Que diriez-vous d'un fou homicide?

— Vous êtes simpliste, Meyer!

— Moi, dit Carr d'une voix hésitante, j'ai l'impression que tout se tient assez bien. D'abord, la lecture du testament, ensuite, l'amélioration dans l'état de Josiah, en écartant le diagnostic sévère du Dr Enderby. Puis, l'avertissement adressé à Canler...

— Une seconde! l'interrompit le Juge Peck, un sourire léger sur ses lèvres. Canler a reçu son avertissement avant la lecture du testament.

— N'importe! cela ne change rien. Le motif reste le même. La lecture du testament ne fait que lui donner plus de poids. Quelqu'un était-il au courant de ses clauses, avant qu'il n'ait été divulgué?

— Esther Clohr, certainement, grogna Meyer. Cette femme est à surveiller, je vous l'ai déjà dit.

— Et nous vous avions entendu, mon cher! coupa le Juge d'un ton sec. Mais il ne s'agit pas, à l'heure actuelle, de bondir sur les conclusions. Nous avons un fait : Esther connaissait probablement le contenu du testament avant sa lecture officielle. Il faut prendre le temps d'éclaircir cette question, sans oublier Carswell, dont nous ne savons encore rien. Il y a aussi cette personne désignée par X dans le testament, apparemment la seule parmi les héritiers qui ait une place dans le cœur du vieillard. Ce qui nous autorise à présumer que cet X était également au courant. Avant donc de faire intervenir de façon directe la lecture du testament dans le mobile du meurtre, il faut découvrir ceux qui en avaient antérieurement connaissance.

Carr fit une grimace :

— Mon point de vue est le suivant : à mon avis, la présence de tous les parents de Josiah implique logiquement que l'héritage sera partagé entre eux. Il ne les aurait pas fait venir sans cela. L'un d'entre eux se décide alors à éliminer ses concurrents, et son motif est formé bien avant la lecture.

— Très juste, agréa le Juge Peck. Quoiqu'il ne faille pas oublier le fait que le présent meurtre a été commis après la lecture, quatre jours après environ, et quatre jours et demi au moins après la découverte du premier avertissement.

— Moi, dit Meyer, je n'arrive pas à comprendre ceci : pourquoi, si Josiah déteste tant ses parents, leur lègue-t-il sa fortune?

Le Juge Peck se mit à rire :

— Mais, il ne les déteste pas, bien au contraire! Ils lui plaisent parce qu'ils l'amusent. Il est ravi de les voir prêts à se jeter à la gorge les uns des autres. Avez-vous remarqué cet air lointain qu'il prend lorsqu'il parle d'eux? Il ne veut pas les voir et, pourtant, il se tient informé de leurs moindres actes. Le détachement de son attitude est normal. On le retrouve chez tout homme qui se sent condamné. Cela me paraît évident.

— Il n'en conviendrait pas, je le parierais!

— N'en soyez pas tellement sûr, Meyer! Il se montre le premier surpris lorsque ces événements, qu'il a cherché et voulu, se réalisent. Parce qu'il sent confusément qu'aucun de ses parents ne présente de valeur, et je crois qu'il les sous-estime. Il insiste sur leurs défauts, qu'il a fort bien su découvrir, malgré qu'ils fussent soigneusement cachés. Il n'a jamais fait mention de leurs qualités qui existent pourtant. D'emblée, il les a tous trahis.

Meyer acquiesça de mauvaise grâce, gêné par le ton supérieur du Juge, et ne sachant plus trop ce qu'il fallait penser.

— Quoiqu'il en soit, nous avons tout au moins le motif, dit-il pensif en haussant un sourcil.

— Qui peut s'appliquer à neuf personnes, répliqua le Juge. Mais, admettons le motif. Où cela nous conduit-il?

— Nous pouvons éliminer quelques personnes. Vous avez fait vous-même la remarque qu'une certaine connaissance des poisons était nécessaire. Combien d'entre eux la possèdent? Très peu, je pense.

Le Juge Peck désigna de la main les rayons chargés de livres.

— Je vous ai dit également que n'importe qui pouvait se renseigner ici. Regardez cette bibliothèque! Avec de pareilles sources d'information, un enfant serait capable d'empoisonner n'importe qui. Jetez un coup d'œil à ces livres. Voilà le « Précis de Chimie du Médecin-Légiste » de Lucas, « Les derniers Progrès de la Médecine Légale » de Glaister, le « Manuel de Toxicologie » par Witthaus, « Poisons et Toxiques » de Blith, et bien d'autres, que Josiah utilisait dans sa profession. Dans ces conditions, que nous reste-t-il? Une apparence de motif, d'abord. Ensuite, le fait que Canler a été empoisonné. De quelle façon? Nous l'ignorons, mais nous le saurons bientôt. Enfin, nous avons la preuve que Canler a été averti. Les deux avertissements reçus à la suite du sien nous autorisent à l'admettre.

Meyer plissa brusquement ses paupières :

— Il me vient une idée. Canler et Mrs. Alben n'ont eu droit qu'à peu de jours, tandis que le vieux en a dix. Que faites-vous de cela?

Le Juge lui sourit avec indulgence :

— Il faut bien que Josiah vive jusqu'à ce que les héritiers choisis par notre meurtrier soient écartés. A la mort de Josiah, les parents de celui-ci héritent. Mais, Josiah décédé, le meurtrier n'a plus aucune raison de commettre d'autres crimes, parce que c'est aux héritiers de la victime que retourne l'argent. Josiah doit donc vivre jusqu'à ce que quelques-uns des parents soient éliminés.

— Je n'aime pas votre façon d'employer ce mot « quelques-uns ».

Le Juge Peck leva les sourcils :

— Vraiment? Alors, préparez-vous à une émotion. Croyez-vous un seul instant qu'un criminel aussi audacieux se contente du début de son plan? Il y aura, pour le moins, une tentative de meurtre sur Mrs Alben, je l'affirme catégoriquement. C'est pourquoi j'ai accepté de rester ici et d'attendre.

Carr haussa les épaules :

— Nous ne savons pas grand chose. N'importe qui peut s'être introduit dans la chambre de Canler et avoir changé les fameux cachets, puis les avoir ensuite dissimulés. A moins que nous ne sous-estimions Mrs. Alben ou Braden, qui auraient fort bien pu les cacher délibérément dans leurs propres chambres.

— C'est possible, dit le Juge avec une hésitation.

— Vous n'en semblez pas convaincu.

— Je suis convaincu qu'on a cherché à semer des soupçons, par de multiples moyens.

A ce moment, le Juge avait fini son repas. Il s'écarta de la table. Les pouces dans l'entournure de son gilet, un gros cigare planté entre ses mâchoires, ses yeux devinrent rêveurs.

— Remarquez-le, tout ne cadre pas parfaitement avec les faits que nous possédons. Josiah, par exemple, s'attend évidemment au pire et considère que le meurtre de Canler n'est que l'ouverture du jeu, et il le montre bien en m'appelant ici avec le District Attorney. Ce n'est pas le crime lui-même qui l'a fait agir ainsi. Ce qu'il a voulu, c'est prévenir les crimes à venir.

Meyer eut un mouvement de déglutition :

— A vous entendre, on croirait qu'il va y avoir un massacre! grommela-t-il.

— J'espère que non, mais j'avoue douter de pouvoir stopper ce ou ces meurtriers. Car, il ne faut pas perdre de vue la possibilité d'une complicité extérieure, celle de X, par exemple. Nous avons à explorer d'innombrables chemins, et, plus tôt nous commencerons, mieux ce sera!

Meyer se dressa :

— Je retourne à Baraboo! Téléphonez-moi s'il arrive quelque chose. Espérons que ce ne sera pas à propos d'un nouveau cadavre!

— Avez-vous peur? demanda le Juge à Josiah.

— Nullement, répondit vivement celui-ci, et il cita : « Je suis dans l'ombre de la mort, et je ne crains pas le méchant. » Non, je n'ai pas peur.

— Quel vent, ce soir! Il soufflera ainsi toute la nuit, je pense. Quelle heure est-il?

— Neuf heures et quart.

— Alors, il faut que je dorme. Quoique ce soit devenu difficile avec les orchestres de danse des environs, et les autos qui circulent très tard dans la nuit. Pas étonnant qu'il me faille des somnifères! Voudriez-vous me passer la boîte? demanda-t-il au Juge.

Celui-ci lui tendit une petite boîte de pilules. Il en prit une, qu'il fit rouler entre ses doigts d'un air pensif, avant de la mettre dans sa bouche.

— Croyez-vous qu'il y aura une tentative de meurtre, cette nuit?

— Très probablement, répondit le Juge. Nous veillerons.

— Peut-être auriez-vous préféré dormir sur le palier, vous ou votre secrétaire?

— Non. Ma présence suffirait peut-être à l'arrêter, mais je ne veux pas courir de risque, voyez-vous. Cependant, passé deux

heures, je crois que nous pourrons être tranquilles. Je partagerai ma chambre avec Lorin, elle est assez grande.

— Je vais y faire dresser un lit de camp. Mais, souvenez-vous que les vingt-quatre heures ne seront écoulées qu'à l'aube!

Le Juge Peck secoua les épaules :

— Je suis un piètre gardien, j'en ai peur. Je m'endors trop facilement, et, par contre, il m'est impossible de récupérer pendant la journée. En tout cas, je veillerai jusqu'à deux heures, plus tard si je le puis. Mais Lorin y parviendra peut-être.

Je lui assurai que je ferais tout mon possible, sans avouer cependant à quel point je me sentais déjà fatigué.

Il se leva de sa chaise et s'approcha du lit d'un air pensif. Le vieillard leva les yeux dans sa direction.

— La fenêtre de Mrs. Alben est-elle accessible? lui demanda-t-il.

Josiah inclina affirmativement la tête.

— C'est possible. Le toit du porche se trouve au-dessous d'elle et toutes les fenêtres du premier, sauf les miennes, ont un balcon. Oui, c'est fort possible. Mais qui donc, parmi eux...?

— Il reste neuf bénéficiaires! Et, en dehors de vos six parents, il y a les autres.

— Oh! Esther et Alexandre? Jamais!

Il se garda de mentionner le dernier. Le Juge Peck fonça :

— Et X.

Le vieillard secoua les épaules, les yeux étincelants.

— X? répéta-t-il. Je suis sûr que non. Vous voudriez savoir son nom, vieux renard? Je ne vous le dirai pas, ajouta-t-il en souriant.

— Votre attitude ne nous aide guère.

— Je vous affirme que X n'intervient pas dans cette affaire, et je m'oppose à toute question à son sujet.

— Objection non valable! murmura le Juge. Dans ce cas, comment X héritera-t-il? Comment Crothers et Magill vont-ils le connaître?

— Son nom est dans une enveloppe scellée, déposée dans leurs bureaux. Mais ils n'ont pas le droit d'en révéler le contenu. Vous connaissez la loi, Juge. Cette enveloppe ne sera ouverte qu'au moment de l'exécution de mon testament.

Il réfléchit quelques secondes et ajouta :

— L'enveloppe est scellée, et je puis en vérifier le sceau quand il me convient. Votre tâche est ici, et consiste principalement à veiller sur nous.

— Bon! nous reparlerons de X plus tard!

— Non! dit le vieillard d'un ton ferme, et il ajouta plus doucement : J'ai sommeil, maintenant. Qu'Evelyn ne vous inquiète pas trop! Soyez certain que sa fenêtre et sa porte sont soigneusement fermées. Vous deux sur le palier, elle ne court pas grand risque. Et maintenant, bonsoir!

— Une chose encore! dit le Juge. Votre jardinier, parti hier soir à Baraboo rendre visite à des parents, n'est pas encore rentré.

— Alexandre? N'ayez crainte, il va revenir!

Tout en parlant, il approchait sa main décharnée de l'interrup-

teur, prêt à éteindre l'électricité dès que nous aurions franchi le seuil de sa porte, « rejetés dans les ténèbres extérieures » du vaste palier du premier étage.

Le Juge Peck s'attarda un moment sur le palier, moi juste derrière lui, écoutant les bruits de la vieille maison : le grincement des sommiers sous le poids des dormeurs agités, le murmure assourdi d'une conversation, à l'étage en-dessous.

Les chambres à coucher occupaient entièrement le premier étage de la maison. Celle de Josiah, dont la porte s'ouvrait sur le palier à côté du départ de l'escalier, s'étendait en arrière sur toute la longueur de la façade. A gauche, on trouvait d'abord un corridor étroit terminé par un escalier qui menait au deuxième étage, puis la salle de bain, la chambre de Braden, celle d'Irène et enfin celle de Kerby. Un rais de lumière filtrait sous la porte de John Braden.

Sur la droite, trois chambres attenaient à celle de Josiah. La dernière, qui donnait sur le devant de la maison, était celle de Mrs. Alben. Venaient ensuite celles d'Herbert et de Peterkin Hesselgrave. Les chambres de Mrs. Alben et Peterkin étaient encore éclairées. Je n'ai pas osé penser à Mrs. Alben. Malgré ses appréhensions, elle avait témoigné, durant toute cette journée, d'un réel courage.

Le Juge pivota brusquement sur ses talons et se dirigea vers l'escalier qui conduisait à l'étage supérieur. L'ancienne chambre de Canler était située au-dessus de celle de Josiah.

Ce deuxième étage était mansardé et beaucoup moins vaste que le premier du fait de la pente du toit. Arrivé devant la porte de cette chambre, je ne pouvais m'empêcher de revoir le corps monstrueux de Phinéas Canler, gisant sur son lit trempé de sueur. Je savais que le Juge y songeait aussi.

— Pourvu qu'Enderby n'oublie pas de nous téléphoner! dit-il. A l'heure actuelle, l'autopsie doit être terminée.

— Le poison est peut-être plus difficile à déterminer qu'il ne le croyait, répondis-je.

Le Juge haussa les épaules et traversa la chambre. Il ouvrit les fenêtres remarquant, près de l'une d'elles, un vase garni de fleurs de pommier sauvage.

— Une attention de Josiah! murmura-t-il.

Il revint vers moi. Je me tenais près de la porte, goûtant le courant d'air léger venant des fenêtres, qui se chargeait au passage de l'odeur sauvage et douce de ces fleurs. Je songeais au plaisir qu'il y aurait à dormir au milieu de ce parfum.

— Quel est le programme? demandai-je. Il est encore trop tôt pour se coucher.

— Vous en auriez pourtant bien envie, hein?

Pas une fois il ne m'avait regardé, et je ne compris pas comment il avait pu deviner ma lassitude.

— Vous vous êtes couché trop tard la nuit dernière, Lorin! Enfin... j'ai été jeune, moi aussi! Quant à ce que nous allons faire : descendre et prêter l'oreille...

— Allons écouter aux portes!

Nous redescendîmes. Un bourdonnement indistinct de voix nous guida jusqu'au salon. Le Juge s'immobilisa devant la porte. Je profitai de cet arrêt pour jeter un coup d'œil circulaire et me fixer dans l'esprit la topographie du rez-de-chaussée.

Comme au premier étage, le vestibule s'arrêtait avant d'aboutir à la façade arrière de la maison. Un office était ménagé sous l'escalier, entre la cuisine à gauche et la chambre d'Esther Clohr à droite. Ces deux pièces donnaient dans le vestibule, de part et d'autre de l'escalier. L'office se prolongeait en un corridor étroit qui débouchait directement dans l'allée garnie de dalles conduisant au jardin à travers le verger.

A gauche, contre la cuisine, se trouvait la salle à manger de tous les jours, relativement petite et donnant également dans le vestibule. Venait ensuite la salle à manger de réception, spacieuse, avec des portes-fenêtres qui ouvraient sur le vaste porche, le long de la maison. La bibliothèque, contre la chambre d'Esther, communiquait avec le vestibule et, par des portes-fenêtres également, avec le porche. Le salon enfin, auquel on pouvait accéder, soit par le vestibule, soit directement par la façade latérale de la maison.

Somme toute, une disposition intérieure agréable, bien comprise, avec de multiples dégagements, gâtée par un aspect extérieur hideux, avec ses balustrades, ses tourelles d'angle, ses balcons rapportés, d'un mauvais goût achevé.

Le Juge me fit signe de ne pas bouger et entra. Je le suivis des yeux par l'entrebâillement de la porte.

Irène Braden et Herbert étaient là, tous deux assis. Surpris, ils levèrent la tête et s'interrompirent net.

— Bonsoir! dit le Juge. Mr. Kerby n'est-il pas là?

— Il vient de sortir, répondit Irène Braden. Elle hésita, puis ajouta : Si vous avez besoin de lui parler, prenez le sentier qui conduit au lac. Vous le rejoindrez facilement.

— Merci! dit le Juge.

Nous passâmes devant la cuisine, et sortîmes par la porte de derrière.

Les dalles de l'allée étaient grises à la clarté de la lune. Nous traversâmes le verger jusqu'au mur où nous accueillit, comme un nuage, l'arôme puissant du pommier sauvage de Josiah. Le sentier passait le long du mur, sous les arbres. Nous le trouvâmes facilement.

Le Juge Peck me précédait de quelques pas. Il plongea hardiment dans le bois, sans se soucier en apparence de laisser la maison seule derrière lui. Il savait fort bien que rien ne pouvait se produire tant que tout le monde ne serait pas couché. A peine étions-nous hors de vue de la maison, que nous tombâmes sur Carson Kerby. Il marchait lentement parmi les grands arbres de la forêt. En direction du lac, par delà les collines, nous parvenait une musique d'orchestre.

Kerby, entendant marcher, s'éclipsa prestement derrière un arbre.

Le Juge Peck renifla et chuchota :

— Aurait-il peur?

Kerby réapparut et se planta devant nous :

— Vous? s'exclama-t-il. Me cherchiez-vous, par hasard?

— Oui, répondit le Juge. J'ai à vous poser une question.

Kerby sortit un paquet de cigarettes et en alluma une. Je surpris, à la lueur de la flamme de son briquet, ses yeux méfiants, perpétuellement aux aguets, et l'expression de prudence qui caractérisait ce visage bronzé et assez beau. Il nous tendit son paquet. Le Juge eut un geste de refus. Pour mon compte, je pris deux cigarettes.

— Alors? dit Kerby d'un ton impatient.

— Je voulais vous parler de la nuit dernière et de votre lit défait. Vous nous avez menti!

Kerby prit cette accusation très sérieusement.

— Oh! dit-il enfin. Vous avez examiné mon lit... ma chambre aussi, peut-être?

— Votre lit ne pouvait tromper personne, à part Esther.

— C'est vrai, je suis sorti durant la nuit.

— Où cela?

— Dans une villa, sur le bord du lac.

Il regarda les traits fermes du Juge et ajouta :

— Je puis vous donner des noms, si vous le voulez. Inutile de vous dire ce que nous faisions, n'est-ce pas?

— Vous jouiez?

— Exactement. La maison appartient à Jack Slite, qui est bien connu. Il était là, et bien d'autres personnes avec lui.

Le Juge Peck le considérait d'un œil fixe. Il n'avait pas l'air de mentir.

— Dans ces conditions, pourquoi avez-vous défait votre lit?

Kerby sourit et ses dents étincelèrent :

— Vous additionnez deux et deux, et vous trouvez cinq! Si j'ai défait mon lit, ce n'est pas dans le but de vous faire croire quoi que ce soit, mais surtout pour tromper Esther. Elle parle trop et rapporte tout au vieux.

— Quelle différence cela peut-il faire pour vous?

— Aucune, peut-être, mais cela pourrait en faire une. Et je ne cours jamais ces sortes de risques sans nécessité. Car, savez-vous la grande chose qui passionne les femmes seules? Les cancans!

— C'est à côté de la question, interrompit le Juge.

— Ecoutez! reprit Kerby d'une voix plus assurée. Vous ne me suspectez pas d'avoir trempé dans le meurtre de Canler, n'est-ce pas? Ce serait ridicule.

— Vraiment? répliqua le Juge. Trois mille dollars sont-ils quelquefois ridicules?

— C'est un motif bien mince.

— Pour un seul crime, peut-être.

Kerby, sur le moment, ne trouva rien à répondre. Il considéra le Juge avec un respect croissant à vue d'œil. Il dit enfin d'un ton calme :

— Je vois où vous voulez en venir. Non, je n'ai rien à faire avec tout cela. Car, pour mon compte, je puis démontrer que je suis innocent.

— Parce que vous avez joué toute la nuit et que quatre ou cinq

personnes peuvent en témoigner? Est-ce votre pensée? demanda le Juge.

— Cela ne suffit-il pas? Les Jurés en demanderaient-ils maintenant davantage?

— Vous auriez raison s'il s'agissait d'un cas ordinaire. Mais Phinéas Canler a été empoisonné, ce qui a pu être fait avant la nuit.

Kerby eut un mouvement de surprise qu'il ne parvint pas à réprimer :

— Empoisonné? Mais comment le savez-vous?

— Je n'ai pas de preuves, mais je le parierais.

— Oh, nous sommes donc encore dans le domaine des conjectures! dit-il en riant. Alors, je me sauve! Pas d'objections?

— Quand serez-vous de retour?

— Dans une heure ou deux. Aux environs de minuit, je pense.

— Allez-vous jouer?

Kerby inclina affirmativement la tête :

— Mais pas avec de l'argent, cette fois! Nous aurons de la compagnie, ce soir!

C'était net. Il nous considéra un instant, puis se retourna, nous lançant par-dessus son épaule :

— Bonne nuit, vous deux!

C'est à partir de ce moment qu'il me plût. Ecartant son cynisme, j'aimais cette franchise, qui ne trompe pas, pensai-je.

— Ce n'est pas un assassin! ai-je affirmé.

Le Juge Peck le regardait disparaître le long du sentier illuminé par la lune. Il secoua tranquillement la tête et murmura :

— Oh, oh! mon petit! Vous ne le connaissez pas assez bien pour vous permettre de dire cela.

— J'en jurerais! dis-je d'un ton têtu.

Le Juge sourit d'un air absent et nous repartîmes vers la maison. Sa remarque, quoique bien amicale, m'avait vexé, sans pour cela amoindrir le moins du monde le respect et l'affection que je pouvais lui porter. A Sac Prairie, il connaissait chaque habitant, ce qui le rendait capable de porter un jugement immédiat. Le cas actuel était très différent. A part Josiah Sloan, il ne savait rien des personnages en face desquels il se trouvait.

Irène Braden et Herbert Alben étaient montés dans leurs chambres, mais nous arrivions au bon moment. Le téléphone sonnait.

— Enderby, sans doute, dit le Juge en se précipitant dans la bibliothèque et en prenant l'appareil.

Je me tenais assez près pour pouvoir comprendre la voix dure et métallique d'Enderby nasiller dans l'écouteur :

— Voici, Juge, nous avons découvert la cause de la mort, mais cela n'a pas été tout seul! Il a été empoisonné. Je m'en suis douté par la façon dont il avait transpiré. On lui a donné une énorme dose de dinitrophénol.

— Ah! Comment l'a-t-on administré?

— J'y ai réfléchi. On a pu le lui donner sous forme de cachets, contenus dans la boîte vide, par exemple. Personnellement, je suis persuadé que des cachets de dinitrophénol ont été substitués à ceux

de sous-nitrate de bismuth, ce dont Canler n'a pu se douter. Et cela explique le lit trempé! Cette drogue vous brûle littéralement l'intérieur, d'où la transpiration.

— Bravo! Et les cachets trouvés dans la chambre de Braden et de Mrs. Alben contenaient du sous-nitrate de bismuth, d'accord! Mais quelques-uns auraient pu contenir aussi du dinitrophénol! Peut-on s'en procurer facilement?

— Mais oui! N'importe qui peut en acheter. Pourtant, l'acheteur doit être assez facile à retrouver, car il s'agit d'un médicament d'introduction récente sur le marché. Nous avons ici une des photos que la cuisinière avait fait prendre. Si l'un des parents de Josiah a acheté le produit dans la région, nous le saurons demain soir.

— Il a probablement été acheté assez loin de Baraboo. Cherchez donc à Sac Prairie, et aussi à Breedsburg et Portage. Oui, et même à Madison.

— Bien, mais nous avons découvert encore quelque chose d'intéressant concernant Braden. Sloan avait tout à fait raison quand il parlait de ses qualités très spéciales en affaires. Il vient de Waunakee, et il a là-bas une réputation...

Le Juge hésita :

— Ce ne sont pas des ragots?

— Peut-être. Pourtant, il y a certains faits précis.

Enderby fit une pause et ajouta :

— Avez-vous découvert quelque chose, de votre côté?

— Rien.

— Bon. Je vais me coucher. Bonne nuit!

Le Juge reposa l'appareil et me regarda :

— Canler a été empoisonné avec du dinitrophénol, dit-il, pensif.

— J'étais assez près de l'appareil pour suivre la conversation, répondis-je. Qu'en déduisez-vous? Je n'ai jamais entendu parler de ce poison.

— C'est un médicament nouveau, utilisé pour maigrir. Considine l'a prescrit une ou deux fois, mais n'en est guère enthousiaste. En tout cas, cela nous fournit une piste supplémentaire, du fait qu'aucun de ces livres ne parle de dinitrophénol.

— Et les revues pharmaceutiques? Il y en a des quantités, et je crois que Josiah est encore abonné à certaines.

— C'est une idée. Les journaux de grande information ont pu également parler de ce produit.

— Ce qui permet toutes les suppositions.

Il soupira.

— Quelle heure est-il, Lorin?

— Bientôt onze heures.

— Montons!

Nous nous arrêtâmes sur le palier du premier étage. Je jetai un coup d'œil autour de moi. Il y avait encore de la lumière dans la chambre d'Herbert. Elle s'éteignit sous mes yeux. Le Juge s'avança et essaya avec précaution d'ouvrir la porte de Josiah. Elle n'était pas fermée à clé. Il l'entrebâilla et s'introduisit sans bruit. Je le suivis, sur la pointe des pieds, surpris mais ne cherchant point trop à

comprendre. Il gratta une allumette et se pencha. Le vieillard dormait paisiblement. Dans son sommeil, il avait l'air plus vieux et plus fatigué. L'air passait en sifflant à travers sa bouche entr'ouverte. L'allumette s'éteignit entre les doigts du Juge et nous sortîmes.

— Il paraît rudement touché! chuchotai-je.

Le Juge Peck se contenta de hocher la tête.

— Alors, allons-nous rester là à attendre que quelque chose arrive? Pensez-vous qu'on va essayer..., un truc quelconque?

— C'est probable. Mais il est inutile de demeurer sur ce palier. Nous pourrons parfaitement entendre de notre chambre.

Il me précéda jusqu'au deuxième étage et se glissa dans la chambre, laissant la porte ouverte. Il m'installa près d'elle, tandis que lui-même s'emparait d'un fauteuil, à côté de la fenêtre où était le vase de fleurs, pour mieux jouir de leur parfum. Il demeura silencieux, et je me gardai de parler, m'exerçant à écouter. Rien ne venait troubler la tranquillité de la nuit. Je n'entendais que les craquements sourds de la maison sous la poussée du vent, et les appels incessants d'un engoulevent, dans le verger.

Le Juge semblait somnoler. Sa tête, de temps à autre, dodelinait sur sa poitrine. Il va s'endormir, pensai-je, à tout instant! Je ressentais moins ma fatigue. La première vague de sommeil surmontée, je pensais bien pouvoir tenir pendant une heure ou deux. Il est endormi, me dis-je en voyant sa tête s'incliner lentement. C'était une erreur.

— Quelqu'un traverse le verger!

Son chuchotement était si inopiné que, l'espace d'une seconde, je me demandai si je ne l'avais pas imaginé.

Je glissai de ma chaise et vins à côté de lui pour regarder par la fenêtre, et voir l'heure, par la même occasion. Il était onze heures et demie et la silhouette que j'aperçus dans le verger n'avait rien de mystérieux : c'était Kerby.

Il s'approcha avec assurance, ouvrit la porte de derrière et entra. J'entendis ses pas monter l'escalier, traverser le palier jusqu'à sa porte.

— J'ai bien cru que nous l'avions! murmurai-je.

Le Juge sourit.

Je revins m'asseoir, mécontent. Je parvenais maintenant à distinguer de l'odeur puissante des fleurs de pommier qui se trouvaient dans la chambre, celles des lilas et des cerisiers sauvages qui poussaient le long des murs du jardin. L'engoulevent, interrompu par le passage de Kerby, reprit ses appels.

A ce moment, on frappa violemment contre une porte, à coups redoublés. J'avais l'impression qu'on l'enfonçait à coups de bélier. Quelqu'un avait d'abord cogné, avec ses poings, et maintenant, frappait en une sorte de roulement continu. Le bruit cessa aussi brusquement qu'il avait commencé, remplacé par une série d'étranges grognements, que coupa la voix aiguë quoique assourdie d'Esther Clohr.

— Imbécile! Vous voilà rentré! Quel malheur, mon Dieu! que vous ne soyez pas parti une fois pour toutes!

Un bredouillement indistinct lui répondit.

— Non, vous n'entrerez pas! reprit la voix d'Esther.

Il y eut une pause durant laquelle le Juge s'étira et murmura :

— Voilà enfin Carswell!

La voix d'Esther se fit de nouveau entendre, nettement en colère cette fois :

— Idiot! Allez-vous en! Vous n'entrerez pas par cette fenêtre non plus!

Le Juge se mit debout :

— J'y vais. Restez ici.

Je suivis ses pas dans l'escalier. Il frappa à la porte d'Esther. Il y eut un silence.

Esther étouffait sa voix le plus possible. Je l'entendis cependant très distinctement à travers les deux étages qui nous séparaient. Elle demanda :

— Qui est-ce?

— Le Juge Peck.

— Dieu merci! enfin quelqu'un! Faites donc le tour et allez persuader cet imbécile de s'en aller de ma fenêtre.

— Qui est-ce?

— Alexandre, avec du vent plein les voiles!

Elle ouvrit sa porte et montra le jardinier au Juge :

— Regardez-le! complètement saoûl, ce fainéant! Il couche dans le pavillon, au fond du verger. Conduisez-le et mettez-le au lit.

— Moi?

A son tour, il était facile d'inférer que le Juge était passablement surpris.

— Bien sûr, vous! Croyez-vous que ce soit à moi de le faire? Bonne nuit!

Je descendis les escaliers et arrivai derrière le Juge au moment où il ouvrait la porte du jardin.

— J'ai pensé que vous auriez peut-être besoin d'un coup de main, lui dis-je.

Ainsi que je le supposais, il ne fit aucune objection. Nous sortîmes. Alexandre se cramponnait comme un singe à la fenêtre. Se croyant sans doute à cinq mètres du sol, il n'osait plus remettre les pieds par terre. Son corps mince était surmonté d'une figure longue et triste. Comme Esther l'avait dit, il était saoûl comme une grive. A ce moment précis, d'ailleurs, une auto pétaradait lentement le long de la route, avec un bruit suffisant pour reveiller un mort.

Alexandre nous examina tous deux d'un air grave. Il était pitoyable, avec ses habits de travers, sa chemise déchirée au col, sa cravate en bataille, tellement serrée autour du cou qu'on pouvait se demander comment il pouvait respirer. Ses cheveux étaient dépeignés et flottaient au vent, et sa figure, déjà triste au naturel, maintenant positivement désespérée et portant encore la trace de larmes. En fait, nous apprîmes plus tard qu'Alexandre avait pleuré pendant la moitié du chemin, en revenant à la maison, sentant particulièrement le besoin, sur cette longue route, d'un compagnon compréhensif.

Alexandre nous considérait et visiblement doutait de la sympathie de son auditoire. Il se résolut néanmoins à essayer :

— Je vais vous réciter un poème! annonça-t-il, et il attendit l'effet que nous ferait cette déclaration.

Le Juge trouva l'autorité suffisante pour le persuader de regagner sa petite chambre. Il nous permit de l'accompagner, répétant pour la dixième fois :

— Je vais vous réciter un poème!

A ma surprise il articulait bien. Il commença donc, s'adressant surtout à lui-même, un bras fermement maintenu par le Juge, de l'autre, gesticulant en direction des arbres bruissants.

Le soleil étincelait sur la mer,
Etincelait de toute sa puissance.
Il faisait de son mieux pour rendre
Les vagues lisses et brillantes...
Et tout cela avait un aspect étrange, parce que
C'était au milieu de la nuit!

Il dit le dernier vers d'un ton triomphant et regarda le Juge, quêtant son approbation. Ce dernier montra un sincère étonnement.

— Dites donc! dit-il en s'adressant plus à moi qu'à Alexandre, c'est dans « Alice à travers son miroir » !

Alexandre, qui n'avait pas très bien compris, répondit gravement :

— J'aime beaucoup ces vers. C'est moi qui les ai composés, d'ailleurs.

— En connaissez-vous d'autres?

— Des tas! dit Alexandre avec orgueil, et il commença un autre poème de Caroll :

Le ciel était clair et les tendres pigeons
Tournoyaient et virevoltaient dans l'espace.
Les filles faisaient des bouquets sur les places,
Et à même la terre, se vautraient les stupides garçons.

Il s'arrêta brusquement et se mit à rire :

— Mon Dieu, que c'est amusant! dit-il.

— Avez-vous été au collège ou à l'université, Alexandre? demanda le Juge avec curiosité.

— Mais oui! répondit Alexandre avec emphase. Mais si! et il ajouta en reniflant : J'en pleurerais, quand j'y pense.

Et de fait, il se mit à sangloter comme un enfant.

Nous étions arrivés devant le pavillon. Il était presque invisible, submergé par les arbres en fleurs. La porte était grande ouverte, comme l'avait laissée Alexandre, sans doute. Le Juge poussa le jardinier à l'intérieur et le suivit. Je refermai la porte.

Il installa Alexandre sur son lit et le laissa sangloter à son aise, en profitant pour inspecter la chambre. Elle était bien éclairée. Le pavillon ne contenait que cette pièce, qui était propre et donnait une impression de bon goût. Sur des rayons, on apercevait quelques livres : Alice au Pays des Merveilles, un ouvrage récent d'Eddington

et deux volumes de Sherlock Holmes, qui, chose assez surprenante, étaient des éditions anglaises.

Le Juge vint s'asseoir auprès de lui :

— Voulez-vous vous coucher, Alexandre?

— Oui, je me couche. Mais d'abord, je voudrais bien qu'ils s'arrêtent de tirer des coups de fusil comme ça. Ils pourraient me blesser et je ne veux pas mourir ce mois-ci. Cela me ferait moins de peine de mourir le mois prochain, mais je ne veux pas mourir en Mai!

C'était à cause de l'auto que nous entendions depuis quelque temps déjà. Elle était arrivée à ce moment à la hauteur de la maison, et les explosions, déjà bruyantes par elles-mêmes, se renforçaient encore à travers le silence de cette nuit paisible.

— Des coups de feu! murmura Alexandre d'une voix endormie.

Mes yeux rencontrèrent ceux du Juge Peck. Il pâlit légèrement et s'immobilisa, la tête penchée, comme s'il cherchait à percevoir un son au-delà de cette pétarade.

— A la maison, Lorin! dit-il de son ton calme.

Son accent pressant était irrésistible. Je sortis du pavillon sans un regard en arrière et je courus jusqu'à la maison parmi les arbres et leurs parfums. La lune clignotait à travers les branches agitées par le vent et les pétales tombaient comme les flocons d'une neige embaumée.

Un coup d'œil à ma montre, au clair de lune, m'apprit que dix minutes à peine s'étaient écoulées depuis notre départ. Je me glissai à l'intérieur du vestibule, fermai sans bruit la porte derrière moi. J'écoutai, pendant quelques secondes. Rien. Et tout à coup, je me sentis envahir par l'atmosphère sinistre de cette vieille maison : un nuage épais de crainte et de haine m'enveloppa, et sous mes yeux épouvantés, cette nuit lourde, maléfique, se peupla soudain d'un monde de fantômes. Je dus faire un effort violent pour me libérer de cette vision. Dehors, le vent soufflait en rafale à travers les arbres. Un volet claqua.

Je parvins au premier étage et m'assis sur la première marche de l'escalier qui conduisait à notre chambre. D'où je me trouvais, je commandais le palier dans son entier, depuis la porte, toute proche, de Josiah, jusqu'au fond. J'étais en proie à un pressentiment dont je n'arrivais pas à me débarrasser. Il se passait quelque chose d'anormal, que j'étais incapable de déterminer. Mal à l'aise, je regardais autour de moi. Le Juge Peck m'avait, bien des fois, déclaré que je n'avais pas l'étoffe d'un détective, qu'il m'en manquait les principales qualités. Il n'avait sans doute pas tort. En tout cas, ce ne fut que lorsque je l'entendis entrer dans la maison, par la porte de la cuisine, que je me rendis compte de ce qui clochait. Je l'avais eu sous le nez depuis le début.

La porte de Mrs. Alben était entr'ouverte. La lumière brûlait dans la chambre, inondant le palier. Et je savais pertinemment qu'un quart d'heure auparavant, Mrs. Alben était couchée, sa lumière éteinte. Peut-être avait-elle rallumé sa lampe pour lire? Mais il était impossible qu'elle eut laissé sa porte ouverte.

Mon premier mouvement fut de me précipiter pour vérifier si tout était en ordre. Je me retins et attendis le Juge.

Il remarqua immédiatement la lumière, s'arrêta l'espace d'une seconde, puis me regarda.

— Je viens de l'apercevoir, lui chuchotai-je.

Il traversa le palier et ouvrit toute grande la porte de Mrs. Alben. J'étais sur ses talons.

Avec soulagement, j'aperçus Mrs. Alben assise dans son lit, souriante. Ma tension d'esprit s'évapora. Nous l'avions échappé belle! Je me tournai vers le Juge pour lui en faire la réflexion, mais son expression bizarre m'en empêcha. Je regardai encore une fois Mrs. Alben. Elle semblait ne pas nous avoir aperçu. C'est alors que je vis la tache, au centre de son front. Cela me pétrifia, et je vis qu'il en était de même pour le Juge. Il agrippait la porte à pleine main, comme pour se retenir de tomber. Cela dura quelques instants à peine, et nous entrâmes dans la chambre.

La marque sur le front de Mrs. Alben, était l'orifice d'entrée, brûlé par la poudre, d'une balle de revolver. Un filet de sang s'en échappait, arrêté par un sourcil. Son horrible sourire était maintenu sur ses lèvres grâce à deux éclats de bois qui écartaient les coins de sa bouche. Un magazine illustré était ouvert entre les mains de la morte.

VI

IL EN RESTE CINQ.

Le soleil apparaissait à l'horizon lorsque Meyer, l'air dégoûté, pénétra dans la cuisine de la maison Sloan. Le Juge tenait à deux mains un bol de café.

— Où est Enderby? dit-il en regardant Meyer.

— Il est reparti à Baraboo. Ce meurtre ne présente aucun mystère. Elle a été tuée pendant que vous étiez dehors et tout était préparé d'avance.

Il frissonna et ajouta :

— Seul un fou peut avoir fait une chose pareille!

Le Juge leva les sourcils :

— Il a tout au moins le sens de l'humour, observa-t-il. Un peu de café, Meyer?

— Merci, pas pour le moment. Carr va nous amener Kerby. Il était le seul à ne pas dormir, j'en jurerais. Je les ai tous pris, les uns après les autres, et je les ai tous réveillés, sauf lui. Quant au vieux, j'ai eu beau le secouer, il dormait quand même. Encore sous l'effet de son somnifère, m'a dit Esther. Kerby, lui, était à moitié habillé.

Carr apparut à la porte, le chapeau de travers. Il fit un sourire dans ma direction et annonça :

— Voici Kerby!

Kerby entra serrant son nœud de cravate. Ses yeux étaient froids. Il vint au centre de la pièce, écartant son col d'un doigt, et nous passa en revue d'un coup d'œil circulaire.

— Mr. Kerby, dit Meyer, vous étiez levé, en fait presque habillé, lorsque je suis venu vous trouver tout à l'heure. Pourriez-vous nous en dire la raison?

— J'ai cru entendre quelque chose.

— Un coup de revolver?

— Peut-être. Il pouvait évidemment s'agir de cette auto, sur la route. Mais ce n'était pas cela.

— Comment le savez-vous?

— Par votre présence même, et c'est pour cette raison, Messieurs, que je me suis levé. Ensuite?

Meyer aboya :

— A quelle heure êtes-vous rentré, hier soir?

Kerby secoua les épaules, un sourire courtois aux lèvres :

— Avant minuit.

Sapristi! Kerby savait se défendre, pensai-je. Décidément, il me plaisait.

— Précisez. Quelle heure, exactement?

— Vous ne regardez pas l'heure à chacun de vos gestes. Moi non plus! Je sais qu'il n'était pas encore minuit, et probablement onze heures passées, c'est tout.

Le Juge Peck me lança un coup d'œil :

— Quelle heure était-il, Lorin? Vous avez regardé votre montre.

— Onze heures et demie précises, dis-je.

Kerby inclina la tête dans ma direction :

— Merci! dit-il.

— Il n'y avait pas de lumière dans votre chambre quand le Juge est descendu s'occuper d'Alexandre, continua Meyer. Pas de lumière non plus quand il est remonté. Vous étiez cependant assis sur votre lit, à moitié habillé, lorsque nous sommes entrés dans votre chambre.

— Parfaitement. Tout comme le Juge lui-même! lui répliqua Kerby. Je m'étais couché, ainsi que vous pourrez le constater en examinant mon lit et j'ai un peu dormi, jusque vers minuit, je pense. Puis, j'ai été reveillé par cette auto et par le coup de révolver, si toutefois c'en était un.

— Quelle heure était-il?

— Plus de minuit, certainement.

— Vous n'avez pas cherché à savoir ce qui se passait? Pourquoi?

— Parce que je me suis dit que si quelqu'un se trouvait sur le palier avec un révolver, ce serait idiot de ma part de sortir de ma chambre. Je n'ai pas de révolver et je ne suis pas assez fou pour courir un risque pareil.

— Toujours vos raisonnements de joueur! l'accusa Meyer.

— Un joueur ne joue jamais sa vie!

Meyer grommela quelques mots de façon indistincte et se tourna vers moi :

— Apportez-moi un peu de café, Lorin! C'est tout pour le moment. Kerby. Mais ne vous éloignez pas. Continuez vos recherches, Carr!

Kerby et Carr sortirent. J'apportai à Meyer une tasse de café bouillant.

— Où en sommes-nous? dit-il.

— Juste où je le pensais! observa placidement le Juge. Tout cela est de ma faute, mais ne se reproduira pas.

— Bonjour, Messieurs!

Nous nous retournâmes. Josiah Sloan était sur le seuil, s'appuyant d'une main au cadre de la porte, étreignant fermement de l'autre le pommeau d'une canne.

Il pénétra, dans la pièce, d'un pas quelque peu vacillant et s'assit. Esther s'affaira pour lui préparer une tasse de café, qu'elle sucra maternellement tandis qu'il la tenait entre ses doigts. Personne ne disait rien. Tous, nous attendions qu'il parlât.

Le vieillard tournait sa cuiller dans le café d'un air absent, regardant, sans le voir, le soleil se lever parmi les arbres, l'aspect lugubre et échevelé du Juge, et enfin Meyer, visiblement préoccupé.

— A présent, la part de chacun de mes héritiers se trouve augmentée de près de sept mille dollars, observa-t-il de son ton tranquille. Ce qui commence à compter, je trouve.

— Moi aussi! riposta le District Attorney.

— Crier n'avance à rien! dit Josiah. Evelyn est morte. C'est un fait qu'il nous faut accepter. Il a tout au moins l'avantage de nous permettre d'éliminer un de nos huit suspects. Je veux parler d'Alexandre.

Il regarda le Juge Peck bien en face et lui demanda :

— Comment cela s'est-il passé?

Le Juge secoua les épaules avec quelque lassitude :

— Tant de choses peuvent se produire en un quart d'heure! Mrs Alben est morte d'un coup de révolver, a dit le Dr Enderby. Je présume que la détonation a été assourdie par un moyen quelconque, car la blessure ne présente que peu de poudre. L'hémorragie a été très faible, ce qui est parait-il normal en pareil cas, suivant le docteur. D'autre part, l'examen de la blessure a apporté quelques indications. On y a trouvé quelques lambeaux d'étoffe, qui suggèrent que l'arme a été enveloppée dans un tissu pour amortir le bruit, ou du moins qu'il puisse être confondu avec les explosions de l'auto qui passait sur la route à ce moment-là.

— Et l'arme?

— Calibre 25, estime Enderby. Le coup a été tiré à très faible distance. La balle n'a pas traversé le crâne de part en part, cependant. Nous la retrouverons à l'autopsie.

— Continuez!

— Le meurtrier semble avoir attendu une occasion, qui lui a été fournie par l'arrivée d'Alexandre. L'auto était une coïncidence. Il ne pouvait compter dessus, mais elle l'a puissament aidée.

Le District Attorney intervint :

****

— Et s'ils s'étaient mis à plusieurs pour faire le coup? L'auto était peut-être prévue?

— Oh! oh! ricana Josiah. Il en passe à toute heure du jour et de la nuit. Elles appartiennent pour la plupart à des étudiants, de Madison notamment. Ils semblent prendre plaisir à rouler dans des bagnoles qui seraient refusées à la ferraille!

— Mais s'il s'agissait, continua Meyer poursuivant son idée avec obstination, d'un plan machiné entre le jardinier et la cuisinière? Ne pourraient-ils s'être arrangés ensemble?

— Eux? dit Josiah furieux. — Il présentait cette susceptibilité de l'homme âgé, habitué à voir son autorité indiscutée. — Servez-vous un peu de votre cervelle, mon cher! Ils s'étaient encore disputés une heure avant, à peine, et ce n'était sans doute pas la première fois. Jamais de la vie! Il s'agit de quelqu'un d'autre. Quelqu'un qui était posté là et qui épiait.

— Il nous était impossible de surveiller Esther, fit remarquer le Juge.

Josiah grimaça :

— Mettez-la sur votre liste de suspect, si vous y tenez. Pour mon compte, je sais à quoi m'en tenir.

— Revenons au meurtrier, dit le Juge Peck. A mon avis, il a attendu notre départ avec Alexandre. Peut-être était-il déjà dans la chambre quand Lorin descendit l'escalier. Il avait certainement une fausse clé, car celle de Mrs. Alben a été trouvée sur le tapis, évidemment poussée de l'extérieur. Enfin, le Dr Enderby affirme que la victime est morte instantanément.

Josiah, la bouche grande ouverte, se grattait le menton, l'air réfléchi.

— Qui se trouvait dans la maison au moment du crime? demanda-t-il enfin avec détachement.

— Tous.

— La porte de derrière était sans doute restée ouverte?

J'eus un choc. C'était le Juge maintenant qu'il mettait sur la sellette, et moi avec, par la même occasion. C'était exact. Nous étions sortis tous deux par cette porte et l'avions laissée ouverte, ce qui permettait à n'importe qui d'entrer. Je jetai un regard rapide au Juge. Personne n'eut pu deviner s'il était gêné ou non.

— La porte de derrière était ouverte, répondit-il.

— Dans ce cas, on a fort bien pu s'introduire dans la maison.

— Oui... j'en ai peur, concéda le Juge avec une trace d'hésitation. Il est impossible, du pavillon, de surveiller cette porte.

— Exact! dit Josiah, laconique. Et vous vous y trouviez tous deux. Et son ton laissait clairement entendre qu'il estimait que nous avions fait de notre mieux pour y coopérer. C'était embarrassant.

Meyer réalisa brusquement les déductions de Josiah. Sur son visage passa un mélange de consternation et d'indignation :

— Dans ces conditions, tout le monde se trouve suspect jusqu'au Jugement Dernier! explosa-t-il avec rage.

Les colères de Meyer duraient peu. Il reprit calmement :

— Etant donné les circonstances, il apparaît de plus en plus

nécessaire de connaître l'identité de votre fameux X. Nous avons déjà trop attendu.

Les yeux du vieillard se durcirent et ses pupilles se rétrécirent à la taille d'une pointe d'aiguille.

— Encore une fois, il n'entre pas dans mes intentions de dévoiler son nom. Inutile de gaspiller votre salive à ce sujet.

— Comment pouvez-vous nier qu'il ne puisse intervenir dans cette affaire? Reconnaissez qu'il en a le motif, tout au moins, et de premier ordre! D'autre part, il lui était fort possible d'attendre dans le bois, de l'autre côté du mur du verger.

— C'eut été plus agréable pour lui d'attendre au milieu de mes pommiers! ironisa Josiah avec un sourire. Mais, qu'aurait-il attendu, je vous le demande? Le retour d'Alexandre? Il aurait risqué de poser longtemps! Comment aurait-il pu prévoir que le Juge Peck et son secrétaire, avec tant de prévenances pour le sommeil d'Esther, descendraient pour mettre Alexandre au lit? Les supposeriez-vous également complices? Allez-y doucement, Meyer!

Meyer, en colère, ne répondit rien.

— L'humour macabre du meurtrier, dit pensivement le Juge, est exaspérant. D'abord ces avertissements, et maintenant la mise en scène réalisée sur Mrs. Alben. Il courait dangereusement, à ce moment-là, le risque d'être découvert.

— Un fou! dit Meyer en reniflant.

— Je ne trouve pas! dit vivement Josiah. On retrouve, en tout cas, dans ce crime trop d'intentions pour envisager une telle hypothèse.

Carr apparut sur le seuil, brandissant une serviette noircie. Meyer traversa la pièce et la lui arracha presque des mains.

— Elle était dans la chambre de Kerby, expliqua Carr. C'est lui-même qui l'a trouvée et il affirme ne l'avoir jamais vu dans ses affaires

Meyer la déplia et l'exposa de manière à la rendre visible à tous. C'était une serviette-éponge ordinaire, trouée en deux endroits et brûlée par la poudre. Apparemment, elle était propre quand on s'en était servi pour envelopper le révolver.

— Je la garde en tant que pièce à conviction, dit le District Attorney. Tout le monde est-il levé?

— Non. Braden dort toujours.

Carr quitta la pièce et Meyer examina de plus près la serviette. Il était évident qu'elle avait servi à assourdir le bruit du coup de feu dans la nuit.

— Alors? dit Meyer.

— Une manœuvre, à mon avis, déclara Josiah.

— Plus que probable, agréa le Juge. A moins que Kerby ne soit extraordinairement intelligent.

— Il est certainement intelligent. Mais qu'est-ce qui vous fait dire que cela serait extraordinairement intelligent? Je ne vois pas!

— Il aurait fallu qu'il eut tout prévu et combiné d'avance, y compris de nous faire croire qu'il n'était pas si intelligent que cela. Vous saisissez? J'admets que c'est improbable.

— Cela présente trop de contradictions, objecta Josiah.

— Je me demande qui, en dehors de Kerby, a pu entendre le coup de révolver dit Meyer.

— Pourquoi pas Esther? N'était-elle pas parfaitement réveillée quinze à vingt minutes auparavant? suggéra Josiah.

— Très juste.

— Pourquoi ne pas vérifier tout de suite? Elle sera là dans une seconde. Par ailleurs, je voudrais bien une autre tasse de café, s'il vous plait, Juge.

Le Juge, sans mot dire, lui remplit sa tasse, ainsi que celle de Meyer, dont ce dernier s'empara immédiatement.

Esther surgit. Elle eut une moue de désapprobation à la vue de tout ce monde autour de son maître.

— Vous devriez être dans votre lit! reprocha-t-elle au vieillard. Personne ne viendra vous remercier quand vous serez mort.

Josiah lui sourit d'un air absent, comme s'il ne l'avait pas entendue.

— Au bout de combien de temps, la nuit dernière, lui demanda Meyer, vous êtes-vous endormie, après que le Juge vous eut débarrassé d'Alexandre?

— Cela n'a pas été tout seul, déclara-t-elle. Par la faute d'une espèce d'auto enragée qui passait sur la route. Comme si Alexandre n'avait pas suffi! Dieu sait que je porte ma croix ces temps-ci!

— Vous ne répondez pas à ma question, remarqua le District Attorney.

— Je ne réponds pas à votre question, moi?

— Je vous demande combien de temps. Combien de minutes, si vous préférez. Avez-vous entendu la pendule sonner une heure?

— Non, je ne crois pas. Mais j'y suis tellement accoutumée qu'il est très possible que je ne l'ai pas remarquée. Je me suis endormie quand je n'ai plus entendu l'auto.

— Donc, avant une heure, observa le Juge.

— Bon! admit Meyer de mauvaise grâce. Et, en dehors de l'auto, n'avez-vous rien entendu de particulier?

Elle le regarda, étonnée et irritée à la fois :

— Mais, est-ce que vous croyez que je tends l'oreille pour écouter, tout en essayant de dormir? Et dites-moi donc ce que j'aurais pu entendre, à cette heure de la nuit?

— Un coup de feu, peut-être?

— Un coup de feu? Et comment aurais-je fait pour le distinguer du bruit de l'auto? A elle toute seule, on aurait dit une mitrailleuse!

Meyer, au grand amusement de Josiah, bouillait d'irritation.

— Et ensuite? Avez-vous quelque chose d'autre à me demander? reprit-elle au bout d'un moment. Parce que sans ça, moi, c'est pas le travail qui me manque. Je reste à côté, d'ailleurs.

L'air profondément outragé, Meyer la laissa partir. Si cela n'eut été du Juge Peck, il l'eut arrêtée sur le champ.

Le Juge se balança un peu sur ses pieds, puis jeta un coup d'œil au vieillard.

— A propos! Alexandre... parlez-nous donc un peu de lui. Où avez-vous trouvé ce numéro?

— Sur une route, il y a trois ans, répondit Josiah sans hésitation. Un garçon instruit, qui boit parce qu'il est seul dans la vie. C'est une excuse.

— Si l'on veut, admit le Juge.

— Avoir le vin triste n'est pas bon signe! commenta Meyer.

— Mais Alexandre est toujours triste, dit Josiah.

— Et il récite des poèmes choisis, entre les verres, et parfaitement bien! dit le Juge.

— Je le sais, murmura Josiah.

— Il me semble, Juge, fit remarquer le District Attorney, que nous perdons notre temps à son sujet, puisqu'il était directement sous vos yeux au moment du crime.

Josiah fit claquer sa langue contre son palais :

— Vous négligez ceci, Meyer : le meurtre a pu être commis que le Juge était dans le bois avec Kerby, la lumière n'ayant été rallumée qu'ensuite. C'est possible.

— Certes dit le Juge. Mais pourquoi aurait-il pris le risque de tuer, alors que tout le monde n'était pas encore couché? Irène Braden et le jeune Alben venaient à peine de monter dans leurs chambres.

— Mais que faites-vous de la porte? s'enquit le District Attorney. Etait-elle fermée, oui ou non?

— Je n'ai pas osé m'en rendre compte, répondit le Juge, de crainte de l'effrayer. Je ne sais donc pas.

— Ce n'était pas quelqu'un à apprécier une telle délicatesse, dit Josiah. Cependant je suis moralement certain que sa porte était fermée.

— Dans ce cas, comment le meurtrier a-t-il pu entrer? demanda Meyer.

— Toutes les clés et serrures de cet étage sont pareilles et Esther possède un passe qui ouvre toutes les portes. J'avais quelques clés en double que j'ai remis à Esther pour qu'elle m'en débarrasse. Je ne sais ce qu'elle en a fait.

— Cela ne nous aide pas! grommela Meyer.

— Exact! agréa Josiah. D'autre part, avez-vous recherché le révolver?

— Bien sûr! et nous ne l'avons pas encore trouvé, dit Meyer. Sans doute, a-t-il été caché quelque part, comme le reste!

— Vous feriez bien de regarder dans ma chambre. Ma porte est restée ouverte toute la nuit, ce qui aurait épargné au meurtrier la peine de forcer une serrure.

— N'ayez crainte! Votre chambre a été fouillée tandis que vous dormiez encore, dit froidement Meyer.

— Précaution fort utile! commenta Josiah d'un ton sec.

— Il ne nous reste à fouiller que la chambre de Braden.

Josiah hôcha la tête puis recommença à se gratter machinalement le menton.

— Et ces morceaux de bois qui la faisaient sourire? D'où viennent-ils?

— D'un pince à linge, dont nous avons trouvé la ferrure par terre.

Pas une seule empreinte. Notre meurtrier est un homme extrêmement soigneux.

— Ces paroles méritent de nouvelles réflexions de ma part, murmura Josiah. Peut-être ai-je laissé passer quelque détail!

Il regarda le Juge et reprit :

— Racontez-moi donc comment Herbert a appris la triste nouvelle?

— Fort bien! déclara le Juge.

Josiah se recueillit une seconde et ajouta :

— A propos de cette serviette... elle nous permettrait en somme d'avancer l'heure du meurtre. D'autre part, croyez-vous possible que Kerby ne l'ait pas vue, ou que, l'ayant vue, il l'ait délibérément écartée, ou même, en définitive, qu'il l'ait disposé contre lui-même? Avez-vous pensé à cela?

— Il n'est pas absolument improbable que le meurtrier ait placé quelque indice contre lui, dit le Juge en choisissant ses mots avec soin. Il s'est déjà révélé extraordinairement adroit.

— Ou veinard! dit le District Attorney.

Carr apparut une fois de plus à la porte et nous annonça que John Braden commençait à s'agiter dans sa chambre et en sortirait sans doute bientôt. Lui et Olvie n'attendaient que cela pour la fouiller, de nouveau, de fond en comble.

— Je me demande ce que vont faire mes héritiers? Vont-ils partir?

— En tout cas, je ne les y autoriserais pas, dit le District Attorney, tant que le coupable n'aura pas été découvert. S'imaginent-ils pouvoir le faire?

— Vous auraient-ils déjà fait des ouvertures à ce sujet? demanda Josiah.

— Oui. Hesselgrave. Mais c'est le seul.

— Voilà qui est bien de lui! répliqua Josiah. Il gonfle la poitrine jusqu'à ce qu'il prenne peur de son ombre.

— Du moins, c'est l'impression qu'il nous donne!

Josiah lança un coup d'œil vif sur le Juge :

— Vous avez raison! dit-il en grattant les oreilles de Peter d'une main légère. Aussi évidente qu'elle soit, ce n'est peut-être qu'une façade, et sa couardise me semble même trop vraie, trop bien jouée. Néanmoins, comme vous le suggérez, elle peut être parfaitement naturelle.

Il s'interrompit puis ajouta, comme en arrière-pensée :

— Comment le savoir?

Un silence tomba, que rompit le District Attorney :

— Si nous faisions revenir Kerby. Il ne nous a peut-être pas dit tout ce qu'il savait?

— Bonne idée! dit Josiah. Faites-le revenir.

Le Juge Peck garda le silence.

Le District Attorney s'avança jusqu'à la porte et jeta un coup d'œil dans le vestibule. Il aperçut Olvie :

— Amenez Kerby! lui cria-t-il de ce ton brusque et autoritaire qu'il prenait lorsqu'il voulait faire croire qu'il était sur une piste brûlante, mais ne trompa guère Olvie, qui savait à quoi s'en tenir.

Kerby entra et nous regarda, l'un après l'autre, les yeux plissés par la fumée d'une cigarette qu'il tenait entre ses doigts, un sourire un peu artificiel sur ses traits par ailleurs vides de toute expression. Il était complètement habillé, et d'une façon impeccable.

— Vous m'avez fait demander?

Le District Attorney lui montra la serviette.

— Où avez-vous trouvé cette serviette?

— Dans ma chambre.

— Comme si quelqu'un avait ouvert la porte et l'y avait jetée, n'est-ce pas?

Kerby inclina affirmativement la tête.

— L'aviez-vous déjà vue auparavant? questionna Meyer.

— Ce n'est pas la mienne, répondit Kerby.

— Nous le savons! répliqua le District Attorney. Répondez donc à ma question.

Kerby fixa Meyer, puis Josiah, et enfin, haussant les épaules, détourna son regard sur les pommiers du jardin.

— Elle appartient à Esther! dit-il.

— Vraiment? dit Meyer avec étonnement. Où se trouve-t-elle d'habitude?

— Dans la salle de bains, je suppose! N'est-ce pas sa place?

Meyer ne répondit pas. Il continua à observer sa serviette, regrettant maintenant visiblement d'avoir fait revenir Kerby.

— Je vous remercie, vous pouvez disposer! dit-il enfin avec quelque hésitation. Et n'oubliez pas qu'il vous est interdit de sortir de cette maison.

Il ajouta, dès qu'il fut parti :

— Ce qui ne nous laisse plus que Braden, et lui seul!

Une porte claqua, à l'étage supérieur.

— Le voilà debout! dit Josiah, et il ajouta en feignant de frissonner : Quel être emporté! Vous allez voir que c'est lui qui va demander à vous parler, en exigeant des explications.

Meyer l'attendit de pied ferme.

Un instant après, la tête de Carr apparut à la porte :

— Braden veut vous voir! dit-il en faisant une grimace destinée à nous faire comprendre que l'individu en question ne se possédait plus.

— Qu'il entre! ordonna Meyer.

Carr s'effaça et Braden jaillit dans la cuisine. Il n'était pas complètement habillé, sans col et sans cravate, son crâne chauve étincelant à la lumière du matin, la moustache hérissée. Du regard, il nous passa en revue, l'un après l'autre, comme s'il voulait choisir son adversaire. Il y eut un bref silence, pendant lequel Braden sembla se détendre légèrement.

— Bonjour! dit-il sèchement à Josiah.

Le vieillard inclina simplement la tête, tout en continuant à l'observer du coin de l'œil.

Braden, les joues pourpres de colère et le regard étincelant, se tourna alors vers Meyer ;

— C'est bien inutile d'essayer vos sales petits trucs sur moi, vous savez! hurla-t-il en brandissant le poing.

Je bondis en avant, m'imaginant que Meyer allait déguster quelque chose d'extra sur le coin de la figure, et le Juge eut le même réflexe que moi. Mais, il ouvrit tout bonnement la main, montrant un carré de papier qu'il déplia et tendit.

Meyer y jeta un coup d'œil et se mit à jurer. C'était le papier habituel, avec la même écriture à grosses lettres :

« Sept petits hommes attendaient dans le salon.
L'un a été drogué. Il en reste six.
Un autre a été tué d'une balle. Il en reste cinq.
Il vous reste trois jours à vivre. »

Le Juge, sans faire de commentaires, passa la feuille à Josiah qui la prit délicatement.

— Et voilà! murmura-t-il. Trois jours de grâce, cette fois. Je ne comprends pas pour quelle raison il m'en laisse dix. A cause du testament, peut-être?

— C'est possible, dit le Juge Peck. Vous savez qu'en cas d'urgence, la Cour peut sur le champ enregistrer et approuver un testament. C'est pourquoi vous êtes le dernier sur la liste. Vous mort, il ne reste aucun motif de meurtre.

— Que c'est désagréable! dit Josiah. Je déteste représenter un motif de meurtre.

Secouant la tête, il remit le papier au Juge et continua :

— Et les empreintes, qu'en faites-vous? Sans parler du crayon utilisé et du papier.

— Je doute fort qu'il y ait des empreintes, dit le Juge. Il n'y en a pas eu jusqu'ici. Notre homme est trop soigneux pour cela, bien trop soigneux. Nous avons cherché le crayon, sans résultat. Il s'agit d'un crayon gras, à mine large, genre crayon de menuisier. Quand au papier, il est courant. Vous en avez, comme celui-là, dans toutes les chambres de la maison.

— C'est exact. Mis à la disposition de mes invités, murmura Josiah, l'air lointain. Mais non pour écrire des menaces de mort. Vous voyez, on abuse constamment de moi et de mes intentions.

Il sourit, mi-figue mi-raisin, mais reprit tout de suite son sérieux :

— Pourquoi ne confisqueriez-vous pas ce papier?

— Je n'en vois guère l'utilité. L'assassin doit en avoir une provision, ou bien sait où s'en procurer. On doit en trouver aisément à Baraboo.

Le District Attorney se tourna vers Braden, dont l'indignation semblait s'apaiser.

— Où avez-vous trouvé ce papier? Il n'était certainement pas sur votre porte.

— En effet. Il était sous le tapis, en face de la porte.

— N'avez-vous rien entendu, lorsqu'on l'y a mis?

— Je n'ai rien entendu de toute la nuit, assura Braden, et ma porte n'a pas été ouverte. Le papier a été glissé dessous et est passé par hasard sous le tapis. Ce matin, en m'habillant, j'ai remarqué ce

coin qui dépassait. J'aurais fort bien pu ne pas y faire attention.

Il jeta un coup d'œil sur le papier et ajouta :

— Pourtant l'assassin ferait mieux de ne pas venir me chercher. Je suis armé et compte bien ne pas me laisser faire!

— Ah, ah! Vous êtes armé! Et qu'avez-vous comme arme? s'empressa de demander Meyer.

— Un revolver! répondit-il d'un ton combatif.

— Et un permis de port d'armes, je suppose?

— Non! dit Braden.

— Dans ce cas, vous allez me remettre votre revolver.

— Non, dit Braden vous ne l'aurez pas!

— Je vous ordonne de le donner! hurla Meyer.

— Non! répéta Braden. — Il ne bougeait pas, mais sa mâchoire inférieure avançait dangereusement. — Je n'ai nullement l'intention d'être descendu faute d'une arme, et si vous me l'enlevez, vous aurez à répondre de moi, en cas d'attentat.

— Donnez-moi votre revolver! continua Meyer.

Braden détourna froidement les yeux. Le visage de Meyer était écarlate de colère.

La porte s'ouvrit brusquement et Carr entra, une serviette dans la main, un revolver posé dessus.

— Sous les chemises, dans son armoire, dit-il en indiquant Braden. Vous feriez bien d'y jeter un coup d'œil.

Meyer sourit et Braden le regarda d'un air féroce. Le District Attorney prit l'arme et l'ouvrit. Une forte odeur de poudre s'en dégagea.

— Parfait! dit-il en montrant le magasin au Juge.

Cinq cartouches restaient. La sixième, à en juger par l'odeur, avait certainement été tirée dans les douze dernières heures.

Braden, bouche bée d'étonnement, considérait la chambre vide.

— Il y a des empreintes, mais elles sont brouillées, dit Carr.

Meyer replia soigneusement la serviette sur le revolver. Il souriait maintenant largement.

— Savez-vous que Mrs. Alben a été tuée avec un revolver de calibre 25. Quelle coïncidence que vous possédiez précisément un revolver de ce calibre, et qu'il ait servi cette nuit même! Voilà une pièce à conviction qui sera produite à l'enquête. Quant à vous, Braden, je vous interdis de sortir de cette maison.

— Une manœuvre! dit doucement Josiah, et il répéta devant le visage perplexe du Juge : « Une manœuvre, je vous dis! »

Peter se mit à miauler bruyamment. Il protestait contre ces multiples intrusions dans sa cuisine.

VII

LE JUGE PECK MARQUE UN POINT.

L'enquête officielle pour le meurtre de Phinéas Canler et de Mrs. Alben n'aboutit à rien. Le verdict rendu dans les deux cas fut : Homicide par personne ou personnes inconnues.

Braden avait fait hésiter le jury. Il échappa à la Cour d'Assises parce que les jurés déclarèrent impossible qu'il ait ainsi disposé le revolver contre lui-même. Ils reconnurent que l'extrême habileté déployée dans l'exécution de ces crimes venait en contradiction flagrante avec une pareille fausse manœuvre. Non! affirmèrent-ils avec entêtement, malgré les propres empreintes de Braden sur l'arme.

Les deux enquêtes, du reste, furent réunies en une seule attraction. Les jurés écartèrent tout ce qui concernait la serviette de toilette, tout en gardant de fortes suspicions sur Kerby, vivement intéressés par l'histoire de son lit défait. Cependant, devant les témoignages apportés par cinq autres joueurs, dont certains très connus à Baraboo, ils furent contraints d'admettre que Kerby n'était pour rien dans la mort de Canler. Ils préférèrent, dans ces conditions, ne pas retenir le fait même de l'empoisonnement. D'autant qu'Enderby se montra assez confus sur la question du dinitrophénol, volontairement peut-être, de façon à ne pas dévoiler le jeu du District Attorney. Quant à la découverte de la serviette dans la chambre de Kerby, le jury refusa d'admettre qu'il l'eut délibérément placé en cet endroit. Kerby, du reste, les embarrassa passablement. Tout au long des débats, il demeura suave, sûr de lui, légèrement ironique, s'amusant ouvertement de certains détails. Il me donnait l'impression de cacher quelque chose. Il ne s'agissait certainement pas de l'identité du meurtrier. Quelque indice, sans doute, dont il avait découvert la signification.

Quant aux autres parents, ils produisirent sur les jurés des impressions variées. Ceux-ci réprouvèrent franchement le comportement d'Herbert Alben, son air bougon et ses manières de bouledogue. Peterkin Hesselgrave les amusa par sa fatuité et ses mines affectées. Ils furent intéressés par Irène Braden, mais demandèrent qu'elle restât sous la surveillance de la police, à cause sans doute de son attitude ouvertement dédaigneuse. Quant à John Braden, il était nerveux, agité, mais sa combativité était en nette régression, quoiqu'il se montrât encore capable de quelques sursauts. On lui posa toutes sortes d'agaçantes questions au sujet de son arme, mais là encore, Enderby ne força pas les conclusions, sachant bien qu'aucun verdict ne pourrait être pris au sérieux tant qu'un dossier

complet et inattaquable ne serait pas réuni. Le jury, accepta intégralement le fameux récit d'Esther Clohr sur les parents réunis dans l'attente de la mort de Josiah. Ainsi, Esther et Alexandre se trouvaient-ils les favoris des jurés. Tous deux dorlotaient sans cesse Josiah qui avait tenu à assister à l'enquête, malgré la réprobation hautement exprimée d'Esther et les protestations d'Enderby.

Sur un point pourtant, le jury, Enderby en tête, attaqua Josiah. L'identité de son X intriguait de plus en plus le public. Jusqu'alors, Josiah s'était grandement réjoui. Cette enquête se réduisait pour lui à une visite chez des amis. Mais, vint cette note discordante. Josiah s'empourpra, refusa de répondre et se mit de plus en plus en colère. Enfin, Crothers, de l'étude : « Crothers et Magill, Notaires, » un homme lourdement charpenté, aux traits fermes, aux yeux vifs, apparut comme par magie dans la salle. Il émit de véhémentes protestations, déclarant que la personne désignée par X dans le testament n'était nullement en cause, que rien d'important ne pourrait être déduit de son nom, dont rien ne venait justifier la révélation, en dehors de ce fait mineur qu'une porte de derrière avait été laissée sans surveillance durant le meurtre de Mrs. Alben, permettant ainsi d'incriminer, sans autre raison, une personnalité étrangère à la maison. Il n'existait à ce moment aucun moyen légal de contrainte vis àvis de Josiah. Enderby laissa donc ce côté de la question. Devant l'état d'énervement du vieillard, il dût même même abandonner un instant son rôle de coroner pour reprendre celui de médecin et lui ordonner de rentrer chez lui au plus vite.

Cette enquête n'eut donc d'autre résultat que de mettre l'affaire entre les mains du public. Elle fut ajournée. L'assistance quitta le Palais de Justice et se répandit, par petits groupes, dans les allées ombragées des promenades, remâchant la vingtaine de théories suggérées. Je fumais une cigarette lorsque le Juge me rejoignit. Il souriait un peu, comme s'il s'était attendu à ce dénouement, et ses yeux glauques ne laissaient rien filtrer de ses pensées profondes.

— Ecoutez-moi, Lorin! Il devient absolument nécessaire de découvrir l'identité de cet X. Malgré les affirmations obstinées de Josiah, il peut se faire qu'il ait joué un certain rôle. Nous devons entreprendre quelque chose.

— Voilà Crothers! lui répondis-je. Pourquoi ne lui en parleriez-vous pas?

— Oh, je connais Crothers! dit le Juge en secouant la tête.

Crothers arrivait. Il se planta devant le Juge, les mains derrière le dos. C'était un notaire de la vieille école, d'une impeccable réputation.

— Comment allez-vous, Ephraïm, vieux renard? et vous, Lorin?

Nous échangeâmes rapidement les rituelles plaisanteries, et le Juge en arriva au point délicat.

— Dites-moi, Crothers. Il va être nécessaire que nous connaissions cet X de Josiah.

— Je le pense, agréa Crothers sans discuter. Mais c'est à lui de vous le dire. Le sacro-saint secret professionnel, n'est-ce pas? Il ne vous reste qu'à le lui demander.

— Croyez-moi! Je ne pensais pas le moins du monde à vous faire trahir un secret professionnel. Ce que j'aurais voulu, c'est que vous utilisiez votre talent bien connu de persuasion sur Josiah.

Crothers regarda le Juge avec une expression amusée :

— Pensez-vous que X soit le meurtrier?

Le Juge secoua la tête :

— Rien de certain mais il faut savoir ou nous en sommes. Vous le comprenez sans peine.

— Entendu! Je ferai mon possible dans ce sens.

Il fit demi-tour. Le Juge, l'air pensif, le regardait s'éloigner. Il haussa tout à coup les épaules :

— Il faudra bien qu'il y vienne, dit-il. Partons!

Sans perdre de temps nous repartîmes vers la maison Sloan. Le Juge voulait y être avant le retour de Meyer et de ses satellites.

A notre arrivée, nous croisâmes Esther qui précisément sortait de la chambre de Josiah.

— Il est fou! nous dit-elle. C'est la faute à tous ces journaux!

Et elle s'éloigna précipitamment, branlant du chef. Nous montâmes, sans trop réaliser ce qui se passait. Nous le sûmes bientôt. La colère de Josiah s'était concentrée sur le fait suivant : La police officielle avait péniblement retrouvé les acheteurs de dinitrophénol et avait relevé en dehors des achats réguliers effectués par le corps médical, qu'une jeune femme inconnue en avait acheté une quantité relativement importante, dans une pharmacie du Square. Le vendeur la décrivait comme une femme jeune, assez jolie, avec des yeux gris autoritaires, et un mignon petit chapeau noir orné d'un bouquet de cerises. Il ne se rappelait pas l'avoir déjà vue. Rien en somme qui la rattachât, directement ou indirectement, à notre affaire. Un simple fait, à noter, à étudier au besoin, mais rien de plus. Mais le vendeur, apprenant les raisons qui motivaient cette enquête, s'était mis à bavarder, ajoutant de multiples fioritures pour l'amusement de ses amis, de telle sorte que deux journaux de Madison, auxquels Josiah était abonné, relataient le fait dans leurs colonnes.

Josiah nous attendait, ces deux journaux devant lui. Dans l'un, on trouvait une petite chronique fantaisiste : « Addie la Guêpe vous raconte : Il ressort des divers témoignages que le meurtrier de Mrs. Alben, à Baraboo, a voulu amortir le bruit du coup de feu en entourant son revolver d'une serviette. N'en croyez rien! J'ai fait moi-même l'expérience dans ma cave. Le bruit a été épouvantable! »

Josiah mit de côté le journal d'un air pincé et désigna l'autre d'un doigt frémissant. Il y avait de l'orage dans l'air. Dans la colonne de l'éditorial quotidien, on pouvait lire ceci : « Savez-vous que la police recherche une jeune femme aux yeux gris, portant un chapeau noir orné d'un bouquet de cerises, qui serait mêlée à l'affaire Canler-Alben, de Baraboo? Quelqu'un l'a-t-il vu? »

— Qui a fait cela? dit-il au Juge en lui tendant le journal pour qu'il puisse en prendre connaissance. Qui est responsable de cela? Dites-le moi!

Le Juge lut l'article sans mot dire, se rappelant les paroles de Meyer à propos de l'achat du dinitrophénol.

— C'est une erreur! dit-il.

— Oh, une erreur! Que viendrait faire cette femme là-dedans, pouvez-vous me le dire?

— Rien, probablement.

— Vraiment! Alors, pourquoi laisser courir des bruits pareils? En quoi nous concerne-t-elle?

Le Juge Peck le regarda l'air intrigué.

— Voilà bien du bruit pour peu de chose, déclara-t-il. Comment vous sentez-vous? Qu'est-ce qui ne va pas?

Josiah détourna son regard.

— Que se passe-t-il dans cette maison? Il n'est guère agréable, vous savez, de sentir sa vie menacée! Surtout depuis que je me sens si proche de la guérison, en dépit du pessimisme d'Enderby.

Cela sonnait faux. Je regardais le Juge. Il avait la même impression que moi. Ses yeux glauques étaient comme voilés, les sourcils froncés et les traits rigoureusement vides de toute expression.

Josiah s'aperçut de cet air absent et ajouta vivement :

— Vous, Juge, vous ne faites pas attention à ce que je dis. Allez-vous en! Revenez quand vous serez disposé à m'écouter!

Impossible d'être plus direct. Ce vieux bonhomme venait de piquer une fameuse colère, bien supérieure à celle de l'enquête. Sans grande raison, à mon avis, à moins que les journaux ne fussent réellement tombés sur quelque chose.

Le Juge ne protesta pas. Il sortit, m'entraînant dans son sillage, et resta planté au milieu de la bibliothèque, perdu dans ses réflexions. Sans tourner la tête, il me lança par dessus son épaule :

— Demandez Meyer au téléphone, Lorin!

Le District Attorney au bout du fil, je le priai de conserver l'écoute jusqu'à ce que le Juge se décide à lui parler.

— Il réfléchit! dis-je. Patientez.

J'eus le temps d'apprécier un certain nombre de jurons de Meyer, avant de passer l'appareil au Juge.

— Ecoutez-moi, Meyer! Mettez-vous immédiatement à la recherche de cette femme qui a acheté du dinitrophénol à Madison.

— Bon Dieu! Pourquoi? S'il fallait que nous retrouvions tous ceux qui...

Le Juge l'interrompit :

— Sa mention dans les journaux semble avoir dérangé Josiah plus que normalement. Je pense que par hasard nous sommes tombés sur l'origine de la drogue.

— Mais... une femme? Croyez-vous qu'elle aurait agi pour le compte de quelqu'un? Personne de cette description n'appartient à la maison. Je ne vois vraiment pas...

— Elle peut certainement avoir agi pour le compte de quelqu'un, oui. Mais je pense à autre chose. A ceci : le X de Josiah peut fort bien être une femme!

Il y eut un silence au bout du fil. Meyer reprit enfin :

— Entendu. Nous allons la rechercher. Du reste, je vais bientôt venir. Je veux voir Josiah moi-même.

Le Juge raccrocha et s'éloigna du téléphone.

—Meyer va venir. J'en avais peur dit-il en souriant.

Le District Attorney était là une demi-heure après. Il alla directement dans la chambre du vieillard. Josiah le regarda entrer, les paupières mi-closes et sur ses lèvres un pli amer.

— Du nouveau? demanda-t-il sans ambages.

Meyer s'approcha du lit et dit brusquement :

— Autant que vous sachiez tout de suite que les choses commencent à prendre une mauvaise tournure pour votre X!

Josiah changea de tactique. Au lieu de bondir, comme je m'y attendais, il ne broncha pas. Ses traits s'adoucirent un peu et il eut même une ébauche de sourire. Puis il dit, secouant la tête :

— Vous ne m'aurez pas comme ça! Je continue à affirmer que X est en dehors de cette affaire. Si vous persistez à mettre en doute ce que je vous dis, au lieu de chercher la vérité où elle se trouve, vous aurez l'échec que vous méritez.

Il se détourna avec impertinence en disant :

— Sur ce, laissez-moi tranquille, s'il vous plaît!

— Allons! insista Meyer, dites-nous qui est X?

— Je vous ai déclaré que je ne vous le dirai pas. Faut-il que je vous le répète? Vous commencez à m'ennuyer, Mr. Meyer! Je suis âgé et j'ai besoin de repos.

Il se plaignait mais sans colère.

— Précisément, vous aurez un très long repos, si vous persistez à retarder l'enquête. Vos dix jours s'écoulent! En voilà trois de passés; aujourd'hui, c'est le quatrième et vous continuez à ne pas vouloir nous aider!

— Laissez-moi! dit Josiah.

Meyer cette fois, obéit au vieillard. Il sortit rageusement de la pièce, aussi furieux contre Josiah que contre lui-même. Il s'arrêta, dans le vestibule et nous attendit.

— Où en sommes-nous? demanda le Juge.

— Pas un pas de plus, dit-il, à cause de cet animal!

— Oh! Ne blamez pas Josiah! Ce n'est pas lui qui a la responsabilité de l'enquête, mais nous. Par ailleurs, il est normal qu'il soit ennuyé, non seulement à cause de nous, mais du fait de la menace qui pèse sur lui.

— Il n'y aura pas d'autre meurtre ici, je vous le promets! déclara Meyer en nous regardant comme si nous avions fait de notre mieux pour laisser accomplir le deuxième.

— Je l'espère. En même temps, faites tous l'effort possible pour retrouver cette femme qui a acheté le dinitrophénol. Cela nous conduira peut-être à quelque chose.

Mais la femme en question, au chapeau garni de cerises, s'avéra introuvable. Les recherches n'avaient encore rien révélé lorsqu'arriva le troisième jour de John Braden, le dernier si le meurtrier trouvait le moyen de frapper encore.

Le Juge Peck avait perdu son optimisme. Il s'était même montré soucieux durant la journée précédente.

— Ne vous inquiétez donc pas comme cela, lui dis-je. Le meurtrier a vraiment peu de chances cette fois-ci.

Le Juge secoua la tête.

— Il ne s'agit pas de cela, Lorin. J'ai négligé quelque chose, que j'avais sous le nez. Je le sens.

J'ai eu envie de rire, mais je me suis rappelé qu'en de pareilles occasions, le Juge avait justifié de telles impressions.

— Nous surveillerons Braden comme des éperviers! lui dis-je.

Braden avait obtenu un autre revolver, ce qui avait calmé sa colère, et maintenant, face au danger, il était presque gai. Du fait que nous ignorions d'où viendrait l'attaque, il fut décidé que l'un de nous, le Juge ou moi, resterait constamment avec lui durant ce dernier jour. Cette continuelle surveillance l'agaçait. Il avait une arme dans la poche et se sentait assez de courage à lui seul pour défier n'importe qui. J'eus ainsi l'occasion de mieux le connaître et, comme Kerby, je le trouvai bien plus agréable qu'il ne nous avait été dépeint. Evidemment, à l'entendre parler, il n'avait jamais montré une bien grande délicatesse en affaires. Très dur sous certains angles, et charmant par ailleurs. Il m'étonna à plusieurs reprises, se montrant même, en une occasion, presque charitable vis à vis de l'un de ses parents, ce dont jamais je ne l'aurais imaginé capable.

— Oui, lui dis-je un moment après, c'est pourtant parmi eux que se trouve votre meurtrier en puissance.

— Peut-être, mais, du moment que j'ai une arme, je consens à courir ma chance!

J'allais ajouter un mot sur notre surveillance, lorsque me revint à l'esprit le peu d'aide que nous avions su apporter à Mrs. Alben et je me tus. Braden était d'une nature bien différente. Personne ne l'aurait sans livrer bataille! Il portait à sa sœur, une réelle affection, qu'il se gardait jalousement de montrer. C'était un de ces hommes qui considèrent toute extériorisation de sentiment comme une impardonnable faiblesse. En dépit de son extrême vivacité, je m'entendis fort bien avec lui.

Cette nuit-là, dans la maison Sloan, la tension fut à son comble. Personne ne montra grand appétit au dîner, excepté Peterkin qui dévorait avec obstentation, pour essayer de cacher à tous combien il était réellement effrayé. Il ne parvint à tromper personne, en dépit de ses essais pour mettre un peu de gaité dans la conversation, et qui échouait lamentablement devant l'absence totale de réaction des quatre autres parents. Le Juge, de temps en temps, lui jetait un regard compréhensif, et, dans mon for intérieur, je souffrais avec lui. Irène Braden était glaciale. Kerby restait sans cesse sur ses gardes, un masque de méfiance sur sa figure.

Rien n'était impossible, ainsi que le disait le Juge! Herbert Alben était laborieusement animé, contrairement à son naturel morose, preuve tangible de l'émotion qu'il ressentait, — la peur, je pense — et qu'il voulait camoufler.

Même Esther ne semblait pas à son aise en faisant son service.

Peterkin Hesselgrave s'éclipsa immédiatement après le dîner. Kerby et Irène Braden sortirent dans le parc. Les fleurs des pommiers étaient tombées et le lilas commençait à passer. Déterminés à ne pas lâcher Braden, le Juge et moi, nous nous attardâmes à table avec lui.

— Je vais monter dans ma chambre! dit-il enfin.

— Très bien! dit le Juge. Je serai sur le palier du premier et Lorin restera au rez-de-chaussée, gardant les portes d'entrée.

Braden protesta, de façon peu convaincante, contre l'utilité d'une telle surveillance, aussi longtemps qu'il avait son revolver. Le Juge n'en tint aucun compte. Il était encore tôt, neuf heures n'avaient pas sonné, lorsque Braden entra dans sa chambre, non sans que nous l'ayons soigneusement examinée. Le Juge vérifia la fenêtre, jusqu'à ce qu'il fut convaincu de l'impossibilité d'entrer par ce chemin.

Sur le seuil, le Juge fit ses ultimes recommandations :

— Je vous recommande de ne pas vous approcher de la fenêtre. Quelqu'un pourrait vous tirer dessus. Et il serait préférable de tenir les rideaux fermés.

Ce que fit Braden, de mauvaise grâce.

Cette absence apparente de peur, chez Braden, impressionna le Juge. Il sortit de la pièce, puis il fit quelques pas dans le hall, me faisant signe de l'accompagner. Il poursuivait sans doute une idée.

— Supposez que Braden en réchappe! dit-il enfin.

— Ce serait parfait! répondis-je avec conviction.

— Mais que pourrons-nous en déduire? Supposez, par ailleurs, qu'il soit attaqué dans sa chambre, alors que nous surveillons sa porte sans discontinuer, et que l'agresseur s'échappe, qu'en faudra-t-il conclure?

J'avais saisi. Braden n'en serait pas moins suspect à nos yeux. Le Juge secoua la tête comme pour chasser cette idée.

— Attendez une seconde lui dis-je. N'oubliez pas qu'il serait parfaitement logique qu'il s'en tire. Il y a eu déjà deux meurtres, dont un en dépit de notre vigilance. Ne quittant plus la porte des yeux, personne même ne trouverait étrange, vu les dispositions prises, que Braden en réchappe avec une légère blessure.

— Mais je n'ai pas l'impression que Braden soit coupable, murmura le Juge.

Je haussai les épaules :

— Vous avez souvent des intuitions, Juge. Mais il ne faut pourtant pas exagérer. En ce qui concerne Braden, sa situation est idéale parce que c'est le diable pour trouver une preuve solide contre lui, et un jury comme celui de Baraboo se moquerait de nous.

— Il ne faut pas aller trop loin dans les théories, dit le Juge. Il y a quelqu'un sur lequel nous n'avons guère réfléchi jusqu'ici, c'est Herbert Alben. Il se tient plutôt tranquille, trop tranquille, je trouve! D'autre part, il est égoïste et cupide à un point anormal.

— Et que pensez-vous d'Hesselgrave?

— Je crois qu'il a réellement peur. Quoique...

Nous nous séparâmes. Le Juge Peck prit son poste en haut de

l'escalier et, de mon côté, je regagnai le vestibule du rez-de-chaussée. D'où nous étions placés, il nous était facile de surveiller toutes les entrées par lesquelles on pouvait accéder aux étages supérieurs de la maison.

La vieille demeure sombra lentement dans le silence malgré le ronflement des autos sur la grand route et Alexandre Carswell, qui se mit à chanter, dans le verger, de toute sa voix désagréablement fausse. Il y eut toute une série de petits faits avant que la maison ne s'abandonnât définitivement au repos de la nuit.

D'abord, ce fut Kerby, qui monta se coucher à 9 heures et demie. Il grimpa pensivement l'escalier, puis, apercevant le Juge, le considéra d'un air hésitant durant une longue minute avant de se décider à lui parler.

— Je suppose, dit-il enfin, que vous avez vu la photo de notre groupe?

— Oui, je l'ai vue, dit le Juge. Pourquoi?

— Ce n'est pas à la photo que je pense particulièrement, mais à un événement survenu la nuit précédente, qui n'a sans doute pas grande importance, dit-il en haussant les épaules.

— De quoi s'agit-il?

— Une femme est venue rendre visite à l'oncle Josiah, aux environs de minuit et quart. Seule. Ce n'était ni Irène ni Mrs Alben. Je ne sais qui l'a faite entrer, mais il faut bien que ce soit quelqu'un. Cette femme est restée une heure avec lui. Il était donc une heure du matin, ou plus, lorsqu'elle est partie.

Je me suis rapproché de quelques marches pour mieux entendre. Le Juge resta silencieux, à réfléchir. Il était facile de voir qu'il prêtait foi en cette histoire. Jusqu'à plus ample informé, bien sûr.

— Que vient faire la photo là-dedans? demanda-t-il à Kerby.

— Rien, sinon à fixer, dans mon esprit, la date de cette visite. Je me rappelle simplement que c'était la nuit précédant la prise de la photo, c'est à dire cinq nuits avant la mort de Phinéas.

— Je vois! Qui, selon vous, a pu la faire entrer?

— Esther probablement.

— Lui avez-vous parlé de cette femme?

— Pour qu'elle aille tout rapporter à Josiah? Dieu m'en garde! Il ne nous porte déjà pas tellement dans son cœur!

— Bon! Je m'occuperai de cette question.

Un quart d'heure plus tard, Peterkin Hesselgrave parut. Il nous croisa aveec un léger signe de tête, sans plus, et traversa le palier, sautillant laborieusement. Peterkin était certainement très nerveux et effrayé, à moins qu'il ne jouât son rôle d'une façon vraiment prodigieuse, ce dont je doutais fort.

Presque immédiatement après que Peterkin eut fermé sa porte, John Braden ouvrit la sienne et apparut sur le seuil l'air harrassé et vaguement en colère.

— Impossible de dormir! dit-il d'un ton brusque.

— Ce n'est pas étonnant! répondit le Juge. Comptez-vous passer toute la nuit sans dormir?

La mâchoire de Braden se contracta :

— Non. Je veux dormir, même si c'est ma dernière nuit. Je vais emprunter un comprimé de véronal à Hesselgrave.

Le Juge hésita, puis lui dit :

— Parfait! Mais assurez-vous qu'il ne vous donne pas autre chose.

Braden ne saisit pas sur-le-champ. Puis, je le vis sursauter :

— Soupçonneriez-vous Peterkin Hesselgrave? Son ton était à la fois incrédule et un peu dédaigneux. Il ajouta : Il ne ferait pas de mal à une mouche. Il aurait trop peur qu'elle se défendit!

J'étais au milieu de l'escalier. Je le vis traverser le palier en direction de la chambre de Peterkin. Il dût attendre devant la porte. Peterkin l'ouvrit lentement et regarda avec précaution pour s'assurer que c'était bien Braden qui était là. Je ne pouvais m'empêcher de songer à la folie et à l'illogisme de ce Peterkin, qui avait si peur et qui ouvrait pourtant sa porte à Braden, l'assassin peut-être. Braden ressortit, un comprimé entre ses doigts. Il réintégra sa chambre, puis alla dans la salle de bain chercher un verre d'eau pour dissoudre le comprimé. Du seuil de sa porte, il nous lança finalement un « Bonne nuit! », puis s'enferma à clé.

La maison était prête pour la nuit. Les bruits s'étouffèrent, puis cessèrent. A dix heures, Irène Braden monta. Elle s'arrêta devant moi et entama la conversation.

— Croyez-vous que nous dormirons tranquilles cette nuit? me demanda-t-elle, une trace d'ironie sur ses lèvres entr'ouvertes.

— Je l'espère! répondis-je. En tout cas, rien ne s'est encore produit.

— Dites-moi, suspectez-vous quelqu'un en particulier? ou bien vous est-il interdit de parler?

Essayait-elle de me soustraire quelques renseignements? Je lui souris :

— Suspecter? Mais le Juge a déjà résolu toute l'affaire.

— Alors, qu'attend-il?

— Que le meurtrier se perde lui-même.

— Aux dépend de John, peut-être.

— C'est possible. Qui vivra verra!

Elle se mit à rire et regagna sa chambre.

Herbert la suivit à quelques minutes. A ses yeux, j'aurais aussi bien pu ne pas avoir été là. Il me croisa comme si j'avais été une horloge sur le palier, car il ne me regarda même pas. Il dit cependant quelques mots au Juge, que je ne pus saisir.

Le temps s'écoula lentement. A onze heures moins le quart, Esther apparut dans l'escalier, revêtue de sa robe de chambre, de longues nattes lui pendant dans le dos. Elle portait un plateau garni de deux verres embués remplis d'un liquide vert-émeraude, glacé. Quelle tentation! Je l'accueillis avec un sourire d'un pied de large.

— Avec les compliments de Mr. Sloan! dit-elle. Voulez-vous un « julep » ?

— On me demande si j'en veux un? Mon Dieu!... Merci!

Elle monta l'escalier et parvint à vaincre le peu de goût du Juge pour toute boisson en général.

— Avez-vous préparé cela vous-même? l'entendis-je demander.

— Qui d'autre voulez-vous que ce soit? Mr. Sloan a dit qu'il vous faudrait certainement quelque chose pour vous empêcher de dormir cette nuit.

Je flairai mon verre : un arome merveilleux. J'en pris une gorgée que je goûtai soigneusement, sans même songer à la facilité de droguer une boisson glacée. Je ne décelai rien en dehors de la liqueur. Elle était forte et douce.

— Quand vous aurez fini, voudrez-vous me rapporter le verre, s'il vous plaît? demanda-t-elle au Juge. Je pourrai ainsi le laver ce soir, pour ne pas avoir de vaisselle à faire demain matin. Vous aussi! ajouta-t-elle en passant devant moi.

Quelques minutes plus tard, le Juge descendit avec son verre à la main.

— Prenez le mien en même temps, lui dis-je. L'un de nous doit rester là.

Du milieu de l'escalier où j'étais placé, je pouvais surveiller le vestibule aussi bien que le palier du premier. Je ne quittai pas de l'œil la porte de Braden, tout en continuant à suivre ce qui se passait en-dessous de moi. Esther, entendant les pas du Juge, était venue à sa rencontre.

— Merci! lui dit-elle.

Elle arborait un air tellement malheureux que le Juge lui demanda ce qui n'allait pas.

— Alexandre est encore parti. A Baraboo, je suppose. Il va encore revenir saoûl.

Mais Alexandre n'était pas à Baraboo. Il était en train de frapper à la porte, ce dont je ne prenai pas garde, étant en train d'écouter la conversation du Juge et d'Esther. Le Juge s'en rendit compte en même temps que moi. Il frappait discrètement mais de façon insistante. Le Juge traversa le vestibule et ouvrit la porte.

— Peut-être cela vous intéresserait-il, dit Alexandre, de savoir qu'une femme vient de quitter cette porte. Je n'ai pas eu le temps de voir son visage. Elle est partie en courant vers le bois.

Il parlait avec une dignité compassée, comme si l'épisode survenu quelques nuits auparavant lui faisait encore honte.

Je me penchai par-dessus la rampe de l'escalier :

— Est-ce que j'y vais? demandai-je. Elle n'est peut-être pas encore bien loin.

Le Juge inclina la tête :

— Allez-y avec Alexandre, mais revenez si vous ne retrouvez pas sa trace dans les alentours immédiats. Ce doit être la femme dont me parlait Kerby. Allez-y. Je garde le palier.

Je ne perdis pas de temps. J'étais sorti de la maison et j'en avais fait le tour avant qu'Alexandre eut pu seulement me rejoindre. Il courut gauchement et m'indiquant sans mot dire la direction qu'elle avait prise. Je pris le pas de course vers le lac, mais tout ce que je pus faire fut de suivre le sentier, et je réalisai rapidement que, connaissant sans doute fort bien les environs, elle n'aurait

aucune difficulté à m'échapper. En même temps, la pensée du Juge resté seul me troubla.

Je fis demi-tour et parcourus le chemin en sens inverse. Alexandre était demeuré où je l'avais laissé.

— Que se passe-t-il? lui demandai-je. Vous auriez pu venir m'aider à la chercher?

— Dans ces bois, elle peut se cacher trop facilement, répondit Alexandre.

— Que faisait-elle quand vous l'avez vue?

— Elle essayait d'entrer.

— Par où?

— Par les portes-fenêtre qui donnent dans la bibliothèque, dit Alexandre, en s'excusant presque. Je l'ai vue comme je revenais de Baraboo.

Je lui souhaitai bonsoir un peu sèchement et rentrai dans la maison. Le Juge Peck était assis sur une marche au milieu de l'escalier.

— Rien à faire! lui dis-je en venant m'asseoir près de lui. Je ne l'ai pas même aperçue, et dans ces bois je n'avais aucune chance. Elle s'est sauvée quelque part vers le lac.

— Que faisait-elle? demanda-t-il.

Je lui rapportai brièvement les indications d'Alexandre et le Juge remonta au premier étage sans commentaires. Le calme régnait dans la maison. Pas un bruit, à part le frémissement doux du vent dans les arbres et le ronflement d'une auto sur la route. Minuit sonna bruyamment. Les aiguilles de l'horloge s'avancèrent vers une heure. De temps à autre, je pouvais entendre le Juge se lever et faire quelques pas pour se dégourdir les jambes autant que pour combattre le sommeil.

Je commençais à somnoler lorsque Peter me fit sursauter. Il émergea brusquement de l'ombre et poussa un « miaou! » amical. Je le caressai un peu. Il renifla ma main, arqua le dos et finalement grimpa au premier. Le chat s'arrêta entre la porte de Kerby et celle d'Irène Braden. Il renifla prudemment quelque chose qui se trouvait par terre, avança une patte et s'approcha pour un examen plus sérieux.

Le Juge s'aperçut tout à coup que je le regardais. Il descendit de quelques marches.

— Fatigué? me dit-il.

— Je tiens le coup! lui répondis-je en étouffant un bâillement. Mais il se pourrait bien que nous soyons en train de perdre notre temps. L'aurions nous battu?

Le Juge secoua la tête :

— Pas encore. Et, si le plan de notre meurtrier échoue cette nuit, il faudra continuer à surveiller Braden, ou l'éloigner de la maison. Parce que, si la petite note l'avertit que rien ne sera tenté pendant trois jours, à tout moment, ensuite, il peut être frappé. Je désirerais que Meyer accepte de laisser partir ces gens.

Je secouai la tête :

— Vous ne connaissez pas Meyer. Il a besoin que tout le monde

soit là parce que cela lui facilite les choses. Pour le moment, il est tellement lancé sur l'X du vieux qu'il va sans doute demander un mandat d'arrêt spécial. Vous voyez d'ici Meyer arrêtant Josiah pour « entrave à l'action de la Justice » !

— Pas Josiah, murmura le Juge. Il saura se défendre, je suis tranquille.

Mon attention fut à ce moment attirée par les gambades du chat. Il avait trouvé un petit objet et, couché sur le dos, le roulait entre ses pattes de devant. C'était un bout de papier froissé.

— Qu'est-ce qu'a pu trouver Peter? m'exclamai-je.

Le Juge se dirigea vers l'extrémité du palier, moi derrière lui. D'où nous étions, nous pouvions entendre les ronflements sonores de Braden. Il allait bien merci! Le Juge se pencha sur Peter et l'effraya. Il put s'emparer du petit morceau de papier déchiré.

Je grattai une allumette et nous regardâmes ensemble. C'était encore un message, à nous destiné, cette fois! Même papier et même écriture.

« J'arriverai à mes fins en temps voulu. »

Rien d'autres, mais c'était suffisant. Cela signifiait que le tueur avait eu, une fois de plus, son occasion, mais avait épargné la victime.

— Quand cela a-t-il pu être déposé ici? demandai-je.

— Lorsque nous nous sommes séparés, probablement, répliqua le Juge. Soit quand vous étiez dans l'escalier et moi en bas avec Esther et Alexandre, soit quand vous étiez dehors avec Alexandre.

— Il aurait tout aussi bien pu s'occuper de Braden.

— Mais non. Il n'en avait pas le temps. C'est un défi, qui nous laisse la victoire.

Il eut un sourire tranquille et confiant. Je commençais à croire qu'il en savait plus long qu'il ne voulait me le dire. Il me montra la feuille de papier :

— C'est une phrase célèbre. La connaissez-vous?

— Ma foi non! Je ne suis pas un dictionnaire de citations!

Je pris le papier en réfléchissant, puis j'ajoutai :

— Elle est bien banale, à mon avis.

— Bon! Peut-être cela ne vous dira-t-il rien, me lança-t-il négligemment, mais c'est une phrase de « Alice à travers son miroir » !

— C'est un livre que possède Alexandre! m'exclamai-je.

— En effet, un des livres d'Alexandre.

Il reprit sa surveillance, me laissant à mes réflexions.

VIII

JOSIAH S'EXÉCUTE.

Après quelques heures de sommeil dans la matinée, le Juge et moi descendîmes dans la chambre de Josiah. Le vieillard était assis devant sa fenêtre, une expression de ravissement sur le visage.

— Bonjour! nous dit-il. J'ai appris que John était encore vivant, C'est un succès, qui me permet de reprendre un peu espoir pour mon compte personnel.

— Dans une certaine mesure, oui. Peut-être cela fera-t-il oublier notre défaite de l'autre nuit?

Josiah sourit.

— A propos de la nuit dernière, on m'a raconté qu'un papier...

— Oui, je l'ai sur moi.

Le Juge le sortit de sa poche et le remit à Josiah. Le vieillard le lut soigneusement.

— Ecriture et papier identiques aux autres, murmura-t-il en le rendant au Juge. Qu'en pensez-vous?

— C'est un défi, en quelque sorte.

— Vraiment?

— Et également une citation.

— Très juste! Il y a quelque chose de connu là-dedans, quoique les mots soient tout à fait courants. Cela peut être une citation, mais aussi une coïncidence.

Josiah leva les yeux et ajouta :

— D'où est-ce tiré?

— De « Alice à travers son miroir », neuvième chapitre, fin du deuxième paragraphe. Cette phrase termine la conversation entre les reines.

Le Juge s'interrompit puis ajouta brusquement :

— Alexandre possède un exemplaire de ce livre.

Josiah fit un geste dédaigneux de la main. De ma place, j'eus l'impression qu'il maîtrisait un mouvement de colère.

— Oh! J'en possède un également, je ne sais où. Et il est facile de se documenter à la Bibliothèque Municipale. Vous n'êtes guère malin!

— C'est possible! répondit le Juge avec douceur.

Josiah saisit sa robe de chambre.

— En tout cas, si s'est un défi, dit-il d'un ton posé, c'est aussi, et d'une certaine manière, l'aveu d'une défaite.

— Défaite provisoire, du reste..

— Je crois que vous avez réussi à lui faire peur.

— A lui ou à elle!

— Evidemment. Je ne pensais pas à la possibilité d'une femme.

Le juge hocha gravement la tête, se préparant à ce moment à étonner le vieillard. Il se pencha un peu en avant sur la pointe de ses souliers :

— Vous venez de dire cela parce que votre X est une femme. De plus, elle est venue vous voir cinq nuits avant la mort de Phinéas, et elle a essayé la nuit dernière. Ne pouvant y parvenir, elle a pris la fuite dans le bois.

Josiah lança un regard pénétrant sur le Juge, les paupières plissées et les lèvres serrées. Il était en colère, mais il était aussi béat d'admiration. Il s'assit en silence, et dit enfin avec hésitation :

— Vous connaissez tout cela?

— C'est exact, n'est-ce pas?

Josiah inclina la tête.

— Est-ce tout ce que vous connaissez d'elle?

— Tout ce que je sais, oui. Mais j'ai deviné d'autres choses. Il s'agit d'une de vos parentes, et nous ferions bien d'orienter nos recherches sur les villas qui avoisinent le lac. C'est là que nous la trouverons, car c'est elle qui a acheté à Madison le dinitrophénol, dix jours avant la mort de Canler.

Josiah s'éventa avec une branche d'aubépine.

— Vous êtes sur la mauvaise piste! Restez-y, puisque vous y tenez! et essayez de la trouver!

— Vous feriez mieux de reconsidérer cette question, Josiah! dit le juge. Les journaux commencent à montrer les dents au sujet de ces deux meurtres, et Meyer va certainement se décider à faire quelque chose. D'autre part, cette femme va être la proie des journalistes.

— Je m'en doute, et c'est bien regrettable.

— Personne n'y peut rien. Dans le fond, c'est assez logique. Mais, si vous persistez à ne pas parler, Meyer va vous apporter ici-même un mandait d'arrêt pour entrave à la Justice, et vous irez en prison.

Josiah se tourna et fit face au Juge. Il ajouta .

— Vous êtes un juriste. Que puis-je faire, à votre avis? Comment arriver à la fois à ne pas répondre et à ne pas être arrêté?

— Il faut parler!

— Vous dites cela parce que vous-même vous voudriez savoir. Quel est le moyen de m'en sortir?

— Il y en a un, mais bien fragile. Vous pouvez refuser de répondre en alléguant que cela vous incriminerait vous-même. Mais je crois que Meyer avalerait difficilement cela. Non, il faut que vous parliez.

— Bon. Je vais y réfléchir.

Josiah rêvassa, le regard fixé sur la fragile aubépine. Une minute s'écoula avant qu'il ne reprenne :

— Pour en revenir au papier trouvé sur le palier, je ne vois qu'un seul moment où il ait pu être déposé. C'est pendant que vous étiez en bas, en train de rapporter votre verre à Esther, et que Lorin était seul.

Le juge Peck hocha la tête :

— Cela nécessiterait une étroite surveillance. Tout est tellement bien combiné qu'on serait en droit d'incriminer plus d'une personne. Et pourtant, ces crimes ont un style qui fait irrésistiblement penser qu'un seul criminel mène le jeu.

— Mais c'est invraisemblable! Comme celui qui était en train de vous épier aurait-il pu prévoir, en vous voyant descendre le temps de votre absence? C'était une trop grande chance à courir.

— Je ne suis pas de votre avis. C'était un risque qu'il était fort raisonnable de prendre, et qui fut pris. Après tout, quoi de plus facile qu'ouvrir une porte et laisser tomber un morceau de papier? Il n'y a rien de plus!

Le regard scrutateur de Josiah croisa celui du juge.

— Vous vous êtes absenté cinq minutes à peine?

— A peine, oui! répondit le Juge. En fait, c'est Peter qui a découvert le papier, et je n'en ai pris connaissance que quelques minutes plus tard.

— Quoiqu'il en soit, cet assassin ne manque pas de sang-froid, et n'hésite pas, remarquez-le, à affronter délibérément les soupçons.

— Je le sais, et j'en tiens compte.

— Bon! Continuez. Qu'a-t-on trouvé de neuf sur les deux meurtres?

— Rien ou presque. Je n'ai pas encore vu Meyer, et il ne m'a rien fait dire de spécial. Pour ma part, je m'attaque au plan du meurtrier. Parce que tout ce qui est arrivé, l'échec de la nuit dernière excepté, me semble se dérouler suivant un plan préétabli.

— Oh, un plan! Quel plan?

— Je n'ai encore rien de précis à l'heure actuelle, répondit le Juge. Et c'est ce qui me tracasse. En voici un échantillon : pourquoi les messages portent-ils : sept petits hommes?

— Alors qu'il se trouve deux femmes? Est-ce cela que vous voulez dire?

Le juge fronça les sourcils.

— Non, ce n'est pas cela. Je veux dire ceci : pourquoi six?

— Oh! mais c'est très, très intelligent! Cela signifierait qu'une de ces sept personnes est derrière tout cela.

— Oui, mais cela peut vouloir dire autre chose. Cela peut avoir été écrit pour faire précisément croire que l'une d'elles est responsable. Ce qui serait le cas si votre Miss X était la coupable.

Josiah retrouva instantanément son air agressif et secoua violemment la tête :

— Elle est en dehors de cela, je passe mon temps à vous le dire. C'est une hypothèse ridicule. Inutile de discuter avec vous. Vous vous trompez dans les déductions les plus élémentaires!

— Peut-être! Nous reparlerons de tout cela.

A ce moment, la pièce fut envahie par le District Attorney, qui entra, l'air belliqueux et farouchement déterminé, suivi de Carr. Ils allèrent directement à la fenêtre, disposèrent des chaises et s'assirent. Ils saluèrent le vieillard, qui inclina la tête d'un air méfiant.

— Nous en arrivons finalement à ceci, dit Meyer d'emblée, vos cinq héritiers sont autorisés à venir à Baraboo et à loger dans un hôtel sous la protection de la police, si toutefois ils le désirent. Dans tous les cas, nous emmenons Braden dont la vie, à l'heure actuelle, se trouve directement menacée. Hesselgrave viendra également, ainsi que Miss Braden.

— Kerby reste ici, je parie? dit Josiah. Il veut courir sa chance!

— Ce sont ses propres paroles. Les autres désirent partir.

— Ils ont peur, hein? Que devrais-je penser, moi qui suis immobilisé dans ma chambre? L'un d'entre eux peut fort bien être l'homme que nous cherchons? Et vous parlez de lui permettre d'aller à Baraboo, où il aura toutes les chances de s'en tirer? Non, ils ne partiront pas!

— Mais si, si nous les y autorisons!

— Je vous répète qu'ils ne partiront pas! Parce que s'ils partent, je les raye de mon testament. Je suis encore libre de le faire, après tout!

— Eh bien! murmura Meyer déconcerté. Enfin, laissons cela pour l'instant et venons-en à quelque chose de plus important.

— X! dit Josiah.

— X, en effet. Il faut que nous sachions son nom. Nous savons qu'il s'agit d'une femme, pour le moins suspecte de complicité. Votre entêtement ne sert à rien, à nous comme à vous. Un mandat d'arrêt spécial vous obligera à parler.

— Vous oseriez me mettre en prison?

— Pas si vous parlez.

— Et si je ne parle pas : entrave à la Justice et emprisonnement.

— Exactement!

— Ce qui vous reviendra cher, du fait que j'exigerai mon hospitalisation. C'est une manière élégante de s'en sortir! Et à quoi cela vous avancera-t-il?

— A rien.

— Qu'à la petite satisfaction de me savoir en prison, n'est-ce pas?

— Même pas!

— Alors ne me parlez plus de cet imbécillité! Si vous me promettez de ne plus me parler de X, je vous proposerai une affaire.

Meyer sursauta :

— On ne fait pas d'affaire avec moi. J'obéis à la loi!

— Je vais faire une affaire avec vous, répéta Josiah. X sera là demain. Elle s'appelle, puisqu'il n'y a plus aucune utilité à le cacher, Fola Sloan. Elle a vingt-sept ans. Elle est la petite-fille de mon unique frère, mort depuis longtemps déjà. Elle est orpheline et n'est pas mariée. La chambre de Mrs. Alben est déjà préparée pour elle.

— Où était-elle, pendant tout ce temps?

— A Baraboo ou à côté du lac. Elle y habite une petite villa. Vous feriez donc aussi bien d'écarter tout de suite l'idée de mettre la main sur elle pour l'interroger avant. J'ai dit qu'elle était en dehors de tout cela et elle l'est.

— Mais je ne peux pourtant pas...

— Assez sur ce sujet! Continuez donc à m'exposer vos déductions!

Meyer, exaspéré, aurait persisté à pousser le vieillard sur la question si le Juge ne lui avait fait signe de s'arrêter.

— C'est tout pour le moment! grommela-t-il.

Josiah eut un sourire de satisfaction enfantine.

Le Juge demanda, de son ton négligent :

— A propos, Josiah! depuis combien de temps avez-vous Esther à votre service?

— Cela fera quinze ans en juin prochain.

— Elle vous aime bien, n'est-ce pas?

— Elle m'est très dévouée, oui.

Le ton du Juge attira l'attention de Meyer. Il leva la tête, comme s'il allait dire quelque chose, mais décida de se taire. Le vieillard n'avait pas eu l'air d'attacher de l'importance à ces questions, à première vue bien banales. En mon for intérieur, je compris que le Juge réunissait de nouveau Esther et Alexandre, tous deux entièrement dévoués à leur maître, dont les cupides héritiers attendaient la mort. Malgré son silence, je pouvais suivre le cheminement de ses pensées, pesant et évaluant tous les liens possibles entre Esther et Alexandre.

Le District Attorney se retourna vers Carr et lui fit signe.

Carr se leva et sortit.

— Que faisons-nous maintenant? demanda Josiah avec impétuosité.

— Nous allons fouiller un peu la maison, dit Meyer, comme si c'était chez lui un exercice quotidien.

— Encore? N'est-ce pas suffisant?

— En certains points, non.

Il y eut un bref silence, puis Meyer se leva, disant :

— Je sors. Je vous verrai avant de partir, n'est-ce pas Juge?

— Entendu. Dans la bibliothèque, si vous voulez. Par la même occasion, demandez donc à Carr qu'il recherche spécialement des gants, des gants de peau, que le meurtrier de Canler et de Mrs. Alben utilisait probablement puisqu'on n'a relevé aucune empreinte.

— Pas l'ombre d'une, c'est vrai! admit tristement Meyer.

— N'oubliez pas le pavillon, si ce n'est déjà fait.

Meyer regarda le Juge, impénétrable comme toujours. Il referma son carnet avec un bruit sec, seule manière dont il disposait pour exprimer sa contrariété, malgré le succès obtenu à propos de Fola Sloan. Pendant ce temps, Josiah, la tête inclinée sur le côté, nous observait l'un après l'autre.

— Demain, nous interrogerons Miss Sloan, dit Meyer d'un air important à Josiah. Je vous demande de ne pas communiquer avec elle auparavant.

Le vieillard eut un geste de lassitude, d'agacement aussi :

— Elle sait fort bien ce qu'elle doit faire, et n'a pas besoin de mes conseils.

Nous entendîmes, de l'autre côté de la porte, un bruit de pas précipités, puis la porte s'ouvrit brutalement. Carr se tenait sur le seuil, les yeux dilatés, la cravate de travers, échevelé, comme s'il venait de se battre.

— Meyer! cria-t-il, Miss Braden...

Irène Braden apparut alors, rouge d'émotion et sur son visage une froide détermination. Attention, pensai-je, la crise de nerfs n'est pas loin! Elle poussa Carr de côté, avec une force dont on l'aurait crue incapable, quoiqu'il eut été pris par surprise.

— Qu'est-ce qui se passe? demanda le District Attorney d'un ton bourru.

— Je viens résoudre le mystère à votre place, puisque vous êtes trop stupides pour y arriver tout seuls! dit-elle d'une voix saccadée.

— Vous? répondit-il avec incrédulité mais déjà en fureur par ce défi.

— En personne! dit-elle, moqueuse. C'est moi qui les ai tués, et j'aurais également tué mon frère la nuit dernière, si personne ne l'avait surveillé!

Cette révélation fit l'effet d'une bombe, mais n'eut pas le résultat qu'elle escomptait. Elle était trop visiblement sous le coup d'un choc nerveux; en outre, rien ne venait la relier aux événements survenus depuis notre arrivée dans la maison Sloan. Le Juge Peck garda le silence et Carr tenta de remettre sa cravate en place comme si de rien n'était.

Seul Meyer, bouche bée, sembla enregistrer.

— Assez d'idioties! dit-il, s'avançant inconsciemment vers elle.

Ce fut ce mouvement, je pense, qui déclencha la suite chez Irène. Je crois que si le District Attorney ne s'était pas avancé, comme pour la mettre en état d'arrestation, elle se serait effondrée en se rétractant bien vite. Mais, le voyant approcher, elle ouvrit le petit sac qu'elle portait, et en sortit une petite boule chiffonnée qu'elle voulut mettre dans sa bouche.

Carr fut plus rapide que moi, et nous deux plus qu'elle. Il bondit en avant et lui attrapa le poignet qu'il tordit en l'éloignant de sa bouche, lui faisant pousser un cri de douleur. Le Juge s'était également précipité, tandis que Carr continuait à tordre sans pitié son poignet pour la forcer à ouvrir la main. Ce fut moi qui ramassai ce qui s'en échappa. Un morceau de papier chiffonné et à moitié déchiré.

Chacun dans la pièce, avant même que le Juge l'eut déplié, savait de quoi il s'agissait.

On pouvait lire ceci :

« Sept petits hommes attendent dans le salon.
L'un a été drogué, et il en reste six.
Un autre a été tué d'une balle, et il en reste cinq.
Un autre a été empoisonné, et il en reste quatre.
Il vous reste deux jours à vivre! »

IX

CONSEIL DE GUERRRE DANS LA BIBLIOTHÈQUE.

Une demi-heure plus tard, le District Attorney nous rejoignit dans la bibliothèque. Je m'étais confortablement assis tandis que le Juge Peck se promenait de long en large, les sourcils froncés, l'air réfléchi et mécontent de lui-même. Meyer était furieux. Point n'était besoin de le questionner pour savoir qu'il venait d'échouer.

— Que pensez-vous de ces aveux d'Irène? demanda-t-il.

— Rien! répondit le Juge sans hésiter. C'est du bluff et pas autre chose. Je serai tenté de croire qu'elle a davantage peur de rester ici que d'aller en prison.

— Mais elle avait toutes les chances de pouvoir partir!

— Je ne crois pas, répartit le Juge avec gravité. Il faut qu'elle parte. Nous pourrions la mettre avec son frère.

Meyer, les lèvres pincées, l'air absorbé, s'approcha d'une porte-fenêtre et regarda la pelouse et les bois. Il demeura ainsi un long moment, puis se retourna vers le Juge qui s'était assis, attendant ses questions.

— Et son message? Qu'en faites-vous?

Le Juge haussa les épaules :

— Il m'ennuie énormément! répondit-il, troublé.

Les sourcils de Meyer se relevèrent :

— Vraiment? Et pourquoi donc?

— Selon elle, il était sous le tapis de sa chambre, près de la porte. Impossible de savoir depuis combien de temps il se trouvait là, mais du fait qu'un de ses coins dépassait, il s'ensuit fatalement qu'il ne fut pas déposé dans sa chambre avant la nuit dernière. Pratiquement, il a été glissé sous la porte au même moment que le nôtre. Et voici ce qui m'embarrasse : ce message vient nous avertir que son frère a été empoisonné — notez au passage ce verbe au passé — en dépit du fait, parfaitement justifié jusqu'ici, que le message d'Irène et le nôtre ont été déposés en même temps.

— Comprends pas! dit Meyer.

— C'est pourtant clair! reprit le Juge. Notre message affirme que l'assassin arrivera à ses fins, c'est-à-dire l'assassinat de John Braden, en temps voulu, et celui d'Irène parle d'une troisième mort, évidemment celle de Braden, comme déjà causée par le poison.

Brusquement, je compris. Ainsi, le piège destiné à Braden était déjà tendu quelque part. Le District Attorney n'avait pas compris, car il dit avec emphase :

— Ce qui n'est pas vrai, de toute évidence!

— Mais si, Meyer! Dans ces conditions, où se trouve le poison?

— Bon Dieu! Voulez-vous dire que le poison est déjà préparé pour Braden?

— Mais oui, dit le Juge en hochant la tête. L'assassin est tellement sûr de son fait qu'il parle déjà de Braden comme empoisonné. C'est un défi qu'il nous jette, affirmant qu'il tuera Braden en temps voulu.

— Mais il ne donne aucune indication de la forme sous laquelle le poison sera administré.

— Vous ne pouvez pas vous attendre à ce qu'il marque sur une carte l'endroit où le poison a été caché, dit le Juge d'un ton sec. Non. C'est à nous de chercher. Tout ce qui appartient à Braden doit être soigneusement fouillé avant d'être transporté à Baraboo.

— Je vais charger Carr de ce travail.

— J'ai quelque chose à lui faire faire, moi aussi, qui doit rester un secret absolu entre nous. Du reste, le voici qui arrive, je crois.

Carr pénétra dans la bibliothèque, sur les talons d'Irène Braden. Il ferma la porte et s'y adossa.

Irène, mal remise de ses émotions, s'arrêta devant le Juge et lui demanda :

— Vous voulez me parler?

— Asseyez-vous, Miss Braden.

Elle obéit.

Le Juge se pencha vers elle :

— Ecoutez-moi! Voudriez-vous nous faire croire que c'est vous qui avez tué Canler et Mrs. Alben, et votre frère si vous l'aviez pu.

Elle inclina la tête, très gênée.

— Cela n'explique évidemment pas le message trouvé sous votre tapis. Non, ne dites rien maintenant. Ecoutez, simplement. Il nous serait extrêmement facile de démontrer que vous connaissez bien peu de chose sans doute des propriétés du dinitrophénol par exemple. Il en serait de même d'une douzaine d'autres détails dont vous n'avez pas tenu compte dans votre confession. D'autre part, lorsque vous avez trouvé le papier sous votre tapis, vous avez été si terrifiée que vous avez laissé la bride de vos impulsions et confessé les meurtres dans l'espoir d'être mise en prison, ce qui vous aurait donné le répit nécessaire pour sauver votre vie.

La jeune femme regarda le Juge, puis le District Attorney en hésitant. Elle baissa la tête et dit enfin d'une voix presque imperceptible :

— C'est exact.

— Alors, écoutez, Miss Braden! continua le Juge. Ne croyez pas que nous sous-estimions le danger de cette menace. Nous ferons l'impossible pour vous sauver de l'assassin. Mais nous avons besoin de votre coopération, parce que nous voudrions lui tendre un piège.

Etonnée, elle regarda le Juge et dit enfin :

— Que voulez-vous que je fasse?

— Peu de chose, dit le Juge. Que vous nous prêtiez quelques vêtements. J'ai un plan dont vous ne devez souffler mot à personne. Vous descendrez dans un hôtel de Baraboo avec votre frère et vous y res-

terez. Ici, nous ferons savoir à tout le monde qu'à la suite de vos aveux, nous avons dû vous emmener mais que vous reviendrez le soir même. En réalité, c'est Carr qui retournera, dans vos habits. Seuls, nous cinq sommes au courant.

Irène Braden réfléchit longuement, hochant la tête.

— Je ferai tout ce que je pourrai pour vous aider.

— Choisissez quelques vêtements qui pourront aller à Carr, et emportez-les avec vous à l'hôtel, de manière qu'il puisse se changer et rentrer directement ici. C'est tout pour le moment. En attendant, essayez de dominer vos craintes. A en juger par les derniers événements, le meurtrier ne vous touchera pas durant les deux jours qu'il vous laisse. Ensuite, c'est Carr qui assumera vos risques.

— Une idée excellente! murmura Meyer quand Irène fut partie.

— Parfaite, si elle réussit. J'ai fait, ce matin, un résumé des événements. Le voici. Examinez-le.

Il tira de sa poche une feuille de papier qu'il tendit à Meyer. Je vins derrière lui et lus par-dessus son épaule :

I. Meurtre de Canler.

A) *Cause :* forte dose de dinitrophénol, prise à la place de cachets de sous-nitrate de bismuth.

B) *Motif :* apparemment élimination d'un des héritiers du testament de Josiah Sloan.

C) *Particularité :* la victime est prévenue par un message.

D) Cet empoisonnement implique certaines connaissances médicales, que l'on retrouve dans les événements ultérieurs.

1° Suspects en raison du mobile et de leurs éventuelles possibilités : Carson Kerby, Mrs. Alben, Herbert Alben, Esther, John Braden, Irène Braden, Peterkin Hesselgrave, Miss Sloan.

2° Suspect en raison du mobile seul : Alexandre Carswell, supposé se trouver à Baraboo, ce qui n'est pas démontré.

3° Les soupçons s'orientent sur Miss Sloan, que l'on peut rattacher à l'achat de dinitrophénol à Madison, avant le meurtre de Canler. Vue dans la maison la nuit précédant la découverte du message concernant Canler.

II. Avertissement de Josiah Sloan.

A) Ne correspond pas à la ligne de conduite adoptée jusqu'ici par le meurtrier, qui frappe ses victimes dans l'ordre des avertissements délivrés.

En conséquence, il peut être considéré :

1° Soit comme un piège,

2° Soit comme un défi insolent.

3° Dans les deux cas, un maillon important de la chaîne, sur lequel il convient de réfléchir.

III. Meurtre de Mrs. Alben.

A) *Cause :* balle de revolver calibre 25.

B) *Motif :* élimination d'un des héritiers du testament de Josiah.

C) L'humour macabre du meurtrier se manifeste : sourire fixé sur les lèvres de la morte, magazine laissé en évidence sur le lit.

Ce meurtre implique :

— des connaissances médicales,

— l'humour macabre,

— un esprit sagace, plein de calcul et d'une audace extraordinaire,

— une certaine haine, de la part du meurtrier.

— dans les deux meurtres, le mépris des enquêtes de police : les cachets de sous-nitrate, la serviette de toilette, le révolver, disposés pour embrouiller les soupçons.

D) Ces deux meurtres permettent de déduire que le meurtrier est dans la maison, ou l'approche de près. En effet : il utilise librement de nombreux objets ménagers (serviette, pince à linge), il connaît parfaitement les habitudes de la maison, dans laquelle il peut se déplacer rapidement.

1° Suspects en raison du mobile et de leurs possibilités : Carson Kerby, Herbert Alben, Esther, John Braden, Irène Braden, Peterkin Hesselgrave, Miss Sloan.

2° Définitivement éliminé du meurtre, mais non d'une complicité possible : Alexandre Carswell (me trouvais avec lui dans le pavillon).

IV. Echec sur John Braden.

A) On y retrouve toutes les caractéristiques précédemment relevées. La combinaison de la note trouvée sur le palier et de celle trouvée sous le tapis d'Irène B., indiquant ce défi orgueilleux.

B) Probablement, il n'y a qu'un seul coupable, en dépit des nombreuses suggestions de complicités (à souligner!).

C. Cette note élimine Alexandre Carswell, Esther Clohr et Miss Sloan, si toutefois c'est elle qu'Alexandre a vue (s'il a vu une femme, et nous n'avons que sa parole, quoique corroborée par un témoignage précédent de Kerby).

D) Suspects qui restent : Herbert Alben, Peterkin Hesselgrave, Carson Kerby, Irène Braden et John Braden, aucune preuve particulière ne venant l'innocenter et le fait qu'il ait échappé laissant place au doute.

V. *Conclusion.* Tenant particulièrement compte des connaissances médicales, de l'humour macabre, de l'audace, de l'imagination dont il a été fait preuve, et éliminant la possibilité d'un rôle tenu d'une façon par trop audacieuse de la part de Braden et d'Hesselgrave, seuls restent en piste cinq personnes psychologiquement capables des meurtres effectués :

1° Josiah Sloan (pas de motif apparent),

2° Carson Kerby, qui présente, en chaque occasion, le motif et l'opportunité d'exécution, et, contre lui, un seul indice contrôlé : la serviette de toilette.

3° Herbert Alben, que je connais encore mal, mais qui semble bien correspondre à ce que Josiah pense de lui,

4° Esther Clohr, dont le dévouement pour son maître est total. Semble fort simple, en réalité très astucieuse.

5° Alexandre Carswell, que deux circonstances éliminent si complètement qu'on ne peut le suspecter plus longtemps.

6° Fola Sloan, qu'il faut garder en réserve.

Meyer lut cela pensivement, en se grattant le menton.

— Ce qui limite notre champ d'action à Kerby, Alben ou Miss Sloan, n'est-ce pas?

Le Juge acquiesça :

— Oui, théoriquement. Il n'est pas tenu compte, là-dedans, de trop de détails évocateurs. Si nous admettons que l'assassin n'est pas fou, et je crois que nous le pouvons, je ne vois aucune raison expliquant cet effroyable humour.

— C'est vrai!

— A propos, qu'avez-vous fait, de votre côté. Nous sommes assez loin de l'enquête, nous autres.

Meyer secoua les épaules :

— Pas grand'chose, pour le moment. Nous avons continué à rechercher Miss Sloan, mais il est inutile de la poursuivre, puisqu'elle sera là demain. Nous l'interrogerons dans la matinée. Il est certain que c'est elle qui a acheté le dinitrophénol, mais rien que le fait de le mettre en cachets nécessite une certaine connaissance de la médecine, sans parler du reste!

— Emmenez-vous Braden avec vous?

— J'emmènerai ceux qui le voudront, que Sloan le veuille ou non. Je ne veux plus courir aucun risque.

Carr entra et, derrière lui, Hesselgrave, Herbert Alben et Kerby. Ils se rangèrent devant le District Attorney.

— Je vous ai demandé de venir, Messieurs, pour vous faire savoir que nous emmenons John Braden à l'hôtel Warren, à Baraboo, pour le protéger plus efficacement. Chacun de vous est libre de l'accompagner.

Kerby sourit et dit :

— Pour mon compte, je préfère tenter ma chance ici.

— Comme vous voudrez. Et vous, Hesselgrave?

— Je vais avec vous.

— Et vous, Alben?

Hebert Alben, les paupières mi-closes, regarda le District Attorney, puis le Juge et enfin secoua la tête en disant :

— Je reste ici.

— Je vous remercie, Messieurs! conclut Meyer en se détournant.

— Une seconde, s'il vous plaît! dit le Juge doucement.

Les trois personnages se retournèrent d'un même mouvement.

— Je voudrais vous citer une phrase. Celle-ci : « J'arriverai à mes fins en temps voulu ». L'un de vous l'a-t-il déjà lue ou entendue?

Kerby, toujours impassible, ne montra aucune réaction. Alben prit un air stupéfait, mais, chez Hesselgrave, on pouvait deviner une lointaine réminiscence.

— Il me semble avoir déjà lu cela, dit-il. Mais je ne peux préciser où. Les mots n'ont rien de caractéristique.

— Oui, en effet, dit le Juge d'un ton négligent. En tous cas, pour vous deux, elle ne signifie rien du tout. Merci, Messieurs!

Tous trois sortirent. Carr demeura avec nous.

Le Juge observait Meyer qui restait silencieux.

— Faites venir Carswell, demanda alors le Juge. Je voudrais avoir son avis sur cette phrase.

— O. K. dit Carr.

— Où voulez-vous en venir, Juge? interrogea Meyer.

— A mon avis, l'utilisation de cette citation est très évocatrice de l'esprit du meurtrier, sa culture générale, son audace, son intelligence. Chez les trois dernières personnes, aucune réaction, quoique Kerby soit assez maître de ses expressions. Mais rappelez-vous que Carswell nous a cité des poésies tirées du livre dans lequel cette phrase a été prise.

Les sourcils de Meyer frémirent de surprise :

— Ce qui signifierait que...

Carswell apparut brusquement à la porte-fenêtre, une binette à la main, son vaste chapeau de paille rejeté négligemment en arrière.

— Qui donc veut me voir? demanda-t-il.

— Moi! répondit le Juge. Seulement pour vous citer une phrase et voir si vous pouvez me dire d'où elle vient.

— Allez-y!

Le Juge répéta la phrase de notre message.

Carswell sourit :

— C'est facile! Elle est tirée d'« Alice à travers son miroir ». Je suis certain de ne pas me tromper. J'ai lu ce livre, ainsi que l'autre *Alice*, une douzaine de fois au moins. C'est quand Alice parle à la Reine Blanche et à la Reine Rouge, vers la fin du livre.

Le Juge inclina la tête :

— C'est exact. Mais savez-vous que cette phrase était écrite sur le papier que nous avons trouvé la nuit dernière devant la porte de John Braden?

Carswell ne parut pas avoir compris les paroles du Juge. Puis, son expression changea brusquement. Ses yeux s'élagirent d'étonnement et il disparut comme un éclair.

Meyer sauta sur ses pieds pour le faire revenir, mais le Juge l'arrêta.

— Il ne connaît rien, mais se doute de quelque chose. Ne vous inquiétez pas, Meyer! Chaque chose en son temps!

— Et c'est le seul qui soit définitivement hors de cause! remarqua le District Attorney avec amertume.

Le Juge Peck sourit, d'une façon quelque peu distraite :

— J'ai pensé à cela! dit-il.

X

LE JUGE PECK MARQUE ENCORE UN POINT.

Miss Fola arriva le lendemain matin, par le sentier du lac à travers le bois. Elle portait, à la main, une petite valise, et était vêtue d'un tailleur sombre, d'un corsage fleuri, et de son joli petit chapeau garni d'un bouquet de cerises.

Ce fut le Juge qui l'aperçut le premier. Nous étions dans la chambre de Josiah depuis un grand moment. Le Juge était à la fenêtre lorsque, jetant un coup d'œil en bas, il la vit dans le sentier, et moi presque au même moment que lui.

— Serait-ce Miss Sloan? demandai-je.

Josiah, qui était en train de s'habiller avec quelque peine, répliqua sans regarder :

— Probablement nous allons bien voir!

Il noua sa cravate un peu de travers, et s'assit en soupirant.

— Vous paraissez fatigué, observa le Juge.

— Cela m'arrive de temps en temps, admit le vieillard avec une grimace. Mais je me sens pourtant plus fort chaque jour, je le sens... malgré notre pessimiste Enderby!

Il y eut un silence. Je pus entendre la voix d'Esther de l'autre côté de la porte. Elle montrait, sans doute, sa chambre à Fola Sloan. Attentifs, nous attendîmes. Je me trompais. Elle apparut brusquement sur le seuil.

Le visage de Josiah s'épanouit :

— Fola! Bonjour! Entrez, que je vous présente le Juge Peck et son secrétaire, Lorin Fenner. Ma petite-nièce, Fola Sloan, Messieurs!

Elle s'approcha et nous lui serrâmes la main. Une petite main qu'accompagnait un merveilleux sourire. Je ne me la représentais pas du tout comme une meurtrière. On voyait, pourtant, au premier coup d'œil, que Miss Sloan était une jeune fille loyale. Elle le montrait dans chacun de ses gestes, ou bien elle était une meilleure actrice que je ne le supposais. Elle me jeta un coup d'œil rapide, mais s'attarda sur le Juge qui la fixait avec gravité.

— Heureux de faire enfin votre connaissance, Miss! dit tranquillement le Juge. Vous savez probablement que nous vous avons recherchée quelque peu.

— Quelque peu! ironisa Josiah.

— Eh bien, me voilà! répondit-elle. Je vais habiter ici.

Elle vint s'asseoir près de son grand-oncle. Je pus l'observer, sous le jour cru qui tombait de la fenêtre. Quelqu'un l'avait qualifiée d'assez jolie, ce vendeur de Madison chez qui elle avait acheté sa

drogue, si toutefois c'était bien elle! A mon avis c'était une calomnie qui relevait de la correctionnelle. Ses yeux gris étaient un peu durs. Mais ils n'avaient pas cette dureté qu'enseigne la vie et ses difficultés. Ils ne témoignaient que de force d'âme et de confiance en soi. Sa bouche était belle, ni trop petite, ni trop large, les lèvres naturellement rouges et fermes. Son teint était chaud et sa figure d'un ovale exquis, avec les hautes pommettes léguées par ses ancêtres, sa mère, comme l'apprit plus tard le Juge, étant une descendante directe des Chippewa. Ses sourcils, au dessein bien équilibré, et sa peau claire, sans maquillage. C'était cette absence d'artifice qui lui donnait cette allure franche et naturelle.

— N'êtes-vous pas effrayée de venir habiter ici? lui demanda le Juge au bout d'un moment.

Elle haussa légèrement les épaules :

— Pourquoi le serais-je? Parce que quelqu'un est mort, ou plutôt a été assassiné? Mais qui songerait à me tuer? Je n'ai rien possédé de toute ma vie!

— Vous devez hériter d'une fortune!

— Si vous vivez! ajouta Josiah en plaisantant.

— Et la somme dont vous devez hériter s'accroît avec chaque meurtre. Depuis que votre grand-oncle a fait son testament, de trente mille dollars, elle est montée à quarante trois mille.

— Sans compter la propriété, ajouta Josiah. Quoiqu'elle ne représente que peu de chose.

Elle se mit à rire.

— Je n'ai pas peur. Je crois que tous les deux vous voulez m'effrayer.

Le Juge hocha la tête :

— C'est une maison où il vous faudra tenir votre porte et vos fenêtres bien fermées. Parce, parmi vous, rôde un meurtrier ou une meurtrière.

— Parce que, moi aussi, je suis une suspecte... puisque vous parlez d'une meurtrière!

— Oui, vous aussi! dit le juge Peck.

Des escaliers, nous parvint un bruit de pas et un murmure de voix. Josiah haussa les sourcils et regarda la porte d'un air inquisiteur.

— C'est Meyer! dit le Juge Peck. Il vient interroger Miss Sloan.

— Ne le laissez pas faire son boule-dogue avec elle, Juge! Je ne le supporterais pas.

Le Juge Peck secoua négativement la tête :

— Je ne pense pas qu'il se montre bien méchant. Mais s'il le fait, ce sera officiellement et il n'y aura rien à faire. Je suis persuadé que, s'il rencontre quelque opposition au présent interrogatoire, il s'emparera du code et des moyens légaux qui sont à sa disposition.

Josiah grommela.

La porte s'ouvrit brutalement et le District Attorney, suivi du Dr Enderby et de Carr, entra dans la pièce. Tous trois fixèrent la mince jeune fille qui se trouvait contre le lit du vieillard.

— Ma petite-nièce Fola Sloan, Messieurs! dit Josiah. Et voici

M. Meyer, notre District Attorney, le Dr Enderby, médecin-légiste, et M. Carr, officier de police.

— Pas besoin de circonlocutions, Miss Sloan, dit Meyer. Nous sommes venus exécuter une mission désagréable. Plus tôt elle sera faite, mieux ce sera.

— Tout à fait de votre avis!

— Vous êtes libre de ne pas répondre à nos questions du fait que, comme vous le savez peut-être, tout ce que vous nous direz pourrait être ensuite utilisé contre vous.

Josiah renifla ostensiblement. Il balança sa branche d'aubépine devant le visage du District Attorney, en disant d'un ton irrité :

— Ne faites donc pas tant de manières et dépêchez-vous de poser vos questions. Elle a encore à ranger ses affaires, et peut-être se reposer un peu.

— Pour commencer, dit alors le District Attorney, où étiez-vous la semaine dernière? Ne saviez-vous pas que nous vous recherchions?

— Non! Et comment aurais-je pu m'en douter, alors que mon nom et ma photographie s'étalaient en plein milieu de la devanture d'un photographe, à Baraboo, dont je ne sais plus le nom?

— Trimpey? s'exclama Meyer, incrédule.

— C'est cela. Je suis restée à Baraboo jusqu'à ce que mon oncle m'envoie chercher.

— C'était cinq jours avant le meurtre de Phinéas Canler?

— Au début de ce mois, oui.

— Et alors?

— Je suis venue habiter une villa de mon oncle, sur le bord du lac.

— Avez-vous vu votre oncle de temps en temps?

Elle hésita et répondit avec un certain embarras :

— Oui!

— La nuit durant laquelle Braden était sous notre surveillance, vous avez essayé d'entrer dans la maison, n'est-ce pas?

— Non.

— On vous a vu! dit le District Attorney d'un ton tranchant.

— Je n'essayais pas d'entrer dans la maison, mais j'étais là, en effet.

— Et que faisiez-vous? Racontez-nous cela!

— J'étais là, voilà tout!

— Voilà tout! répéta le District Attorney, railleur. Il falait pourtant bien que vous ayiez un motif quelconque. Lequel?

— Apporter et prendre une lettre.

— De votre grand-oncle et pour lui?

— Exactement.

— Hem! Meyer lança un regard furibond à Josiah qui souriait. Et qui les lui remettait? Où les preniez-vous?

— Sous le porche. Quant à la personne chargée de lui remettre mes lettres, je ne la connais pas.

— Vous ne la connaissez pas?

— Non. je n'habite pas encore ici.

Meyer se tourna vers le vieillard qui maintenant le regardait avec animosité.

— Voilà leur système : harceler... harceler... harceler toujours! murmura-t-il.

Meyer l'interpella, furieux :

— Qui vous apportait ces lettres? Qui emmenait les vôtres?

— C'était Esther! dit le Juge Peck.

— Esther, en effet, dit le vieillard en détournant les yeux.

Meyer se retourna vers la jeune fille, la mâchoire en avant, l'air féroce :

— Quant à vous, dit-il, vous ne m'avez pas satisfait, loin de là. Quelqu'un pourrait-il témoigner que vous n'avez pas bougé de la villa?

— Personne.

— Vous auriez donc fort bien pu venir ici?

— Oui, mais je n'y suis pas venue!

Meyer s'interrompit pour consulter son carnet. Il fit une grimace.

— Laissons ce sujet, pour en arriver à quelque chose de plus sérieux et faites attention à vos réponses! Vers la fin du mois d'avril dernier, vous avez acheté vingt grammes de dinitrophénol dans une pharmacie de Madison.

— Serait-ce une affirmation? interrompit Josiah. Comment le savez-vous? Quelles preuves avez-vous?

— Miss Sloan répond à la description donnée.

Elle sourit en secouant la tête :

— Pourtant, c'est moi qui ai acheté le dinitrophénol, vingt grammes.

— Et alors, dit Meyer brutalement, qu'en avez-vous fait?

— Je l'ai employé.

— Employé? A quoi? A l'expérimenter sur Phinéas Canler?

— Imbécile! hurla Josiah. Cet interrogatoire me rend malade! A-t-elle l'air d'une criminelle, oui ou non? Regardez-la donc, mon vieux!

— Restez tranquille, vous! dit Meyer, en ne pouvant s'empêcher de rougir.

Josiah grogna et parut retrouver son calme.

— A quoi l'avez-vous employé? reprit Meyer avec insistance.

— C'est moi qui l'ai utilisé.

— Vous? Meyer eut un air stupéfiait. Mais une dose pareille aurait dû vous tuer! ajouta-t-il en lançant un regard à Enderby qui inclina la tête.

— Je ne l'ai pas prise en une fois, évidemment. J'en prenais trois fois par jour, à la dose de cinquante centigrammes. Pendant onze jours environ.

— Pour quelle raison?

— Pour me faire maigrir.

— C'en est, en effet, l'indication, dit Enderby en réponse au regard interrogateur de Meyer. Mais il a fallu, bien sûr, une ordonnance médicale.

— En avez-vous une?

Elle sourit en inclinant la tête :

— Mais oui! C'est le Dr Cass qui m'a indiqué ce remède pour maigrir rapidement.

— Le Dr Cass? demanda Meyer se tournant vers Enderby comme s'il s'attendait à ce que celui-ci le dénonce comme un charlatan. Mais le Dr Enderby n'avait pas une telle opinion :

— Vous vous rappelez, c'est Cass qui nous a aidé dans l'affaire Allison!

Ceci équivalait à dire que la réputation de ce médecin était au-dessus de tout soupçon.

— Eh bien! dit Meyer avec amertume.

Josiah eut un soupir de soulagement et sourit.

— Bon! C'est tout pour le moment, Miss! Mais, sachez-le, nous n'en avons pas encore terminé avec vous d'une façon définitive, dit tristement Meyer en s'effaçant devant elle de l'air de lui signifier qu'elle était libre.

Elle inclina la tête, sourit et se retira.

Josiah la dévorait des yeux. Il dit à Meyer :

— Vos méthodes sont vraiment détestables. Elle est butée et ne vous dira plus rien. Vous le méritez, du reste. Mais, assez sur ce sujet. Vous voulez sans doute interroger Esther, maintenant que vous avez découvert que c'est elle qui apportait les lettres. Leur contenu est une autre affaire. Allons dans la cuisine, je pense qu'elle y est.

Meyer ne releva pas ses remarques blessantes. Je vis qu'elles avaient porté, car il pinça les lèvres et les tordit un peu, sur le point de répliquer. Toutefois, il se contint.

— Je voudrais éclaircir cette histoire de clés que vous avez données à Esther, dit-il sur le seuil de la porte. J'ai oublié l'autre jour de lui en parler. Rappelez-vous que ces clés ouvrent toutes les portes du premier étage. Si nous arrivons à savoir ce que sont devenus ces doubles, nous pourrons peut-être prouver qui a eu accès dans les chambres.

Esther travaillait dans la cuisine. Elle pétrissait de la pâte et je compris aussitôt, à son expression farouche, que nous tombions au mauvais moment pour l'interroger. Meyer, cependant, l'aborda franchement. Il vint à ses côtés, les poings aux hanches, prenant son air du troisième degré. Josiah ricana, sachant par expérience qu'Esther pouvait se débrouiller seule. Il s'assit à la table de la cuisine.

— Miss Clohr, dit le District Attorney, nous venons d'apprendre que vous emportiez des lettres que vous trouviez sous le porche. A qui les remettiez-vous? De qui venaient-elles?

— De qui? Je n'en sais rien. Je les remettais à M. Sloan. A qui d'autre voulez-vous que je les remette?

— Où ces lettres étaient-elles placées? Et comment saviez-vous quand il y en avait?

— En passant par là et en y regardant, pardi! dit-elle d'un ton qui suggérait que cette question était bien inutile. Croyez-vous que je restais là à les attendre, ou bien que je les sentais venir?

— Ce n'est pas à moi à répondre à vos questions! dit sèchement

le District Attorney. Où étaient-elles, sous ce porche? Voilà ce que je vous demande.

— Vous posez trop de questions à la fois, lui répliqua-t-elle vexée. Je les trouvais derrière les pots de géranium, près de la porte. Elles y étaient bien cachées.

— N'avez-vous jamais vu quelqu'un en déposer une? Miss Sloan, par exemple?

— Non, dit-elle d'un ton maussade. Mon Dieu! avec tout le travail que j'ai à la maison, s'il fallait encore que je fasse attention à cela! C'est probablement elle, mais je ne puis l'affirmer. Je prenais les lettres, c'est tout ce que je sais. Et, manitenant, si vous avez fini, j'ai encore du travail avec ma pâte!

— Pas encore! dit Meyer, cassant. Nous avons appris que M. Sloan vous avait donné des clés en double dont il voulait se débarrasser. Qu'en avez-vous fait?

— Ce que j'en ai fait? Je les ai jetées, évidemment!

— Où?

— Oh ça! Avec les ordures, pardi!

— Oui! continua Meyer avec patience. Mais, était-ce à un endroit où quelqu'un ait pu les retrouver plus tard?

— Je ne crois pas. Je les ai apportées le jour qu'Alexandre allait vider les ordures. Je les ai jetées sur la charrette et je lui ai dit : Emportez ça. Elles sont en double. Il les a prises et c'est la dernière fois que je les ai vues.

— Bien. Et où les a-t-il mises?

— Dans le lac. Dans un bateau d'abord et puis au fond du lac.

— Vous êtes sûre qu'Alexandre les a jetées?

— Et qu'est-ce que vous voulez qu'il en fasse? En tout cas, vous pouvez lui demander vous-même!

Ces réponses agaçaient visiblement Meyer, mais enchantaient Josiah souriant et humant une grappe d'aubépine prise d'un vase placé sur la table. Le District Attorney rengaina sa mauvaise humeur et continua :

— Bon, nous verrons cela! Et votre clé personnelle, est-elle encore sur votre anneau?

— Oui.

— Montrez-la!

— Avec mes mains pleines de farine? demanda-t-elle, indignée, avec un regard mauvais.

— Montrez-la! insista-t-il.

— Très bien!

Elle souleva son tablier et découvrit un trousseau de clés attaché à une lanière de cuir passée autour de sa taille. La clé en question y était.

— La voilà! Et j'espère que vous ne m'obligerez pas à la détacher, pour l'essayer devant vous!

Meyer rougit et dit :

— Parfait. C'est tout!

Nous regagnâmes la bibliothèque, Meyer maudissant sa défaite. Le juge pinçait les lèvres pour ne pas rire.

Josiah s'installa dans un fauteuil et déclara :

— Et les autres clés? Sont-elle aux portes? Pourrais-je vous suggérer d'y jeter un coup d'œil? Toutes les portes, sur cet étage, ouvrent avec la même clé, ainsi que les deux offices et votre chambre, Juge. Vous devriez les vérifier toutes.

— Excellente idée! dit Meyer en faisant signe à Carr, qui sortit immédiatement.

— Maintenant, reprit Josiah, que pensez-vous d'Irène et de son étrange confession?

— Peu de chose! dit le Juge. Elle est très effrayée.

— La menace est sérieuse. Pourquoi a-t-elle fait cela? Préférait-elle aller en prison plutôt que de rester ici?

— Apparemment! dit Meyer.

— Où est-elle maintenant?

Le District Attorney regarda le Juge et répliqua :

— Elle est encore détenue, mais nous la laisserons rentrer ce soir. Inutile que nous la gardions : son histoire est évidemment fausse. Elle ignore de nombreux détails essentiels.

Josiah demeura un instant silencieux, puis il dit :

— Et cet avertissement? Le temps stipulé est peut-être déjà écoulé?

Le Juge secoua la tête :

— Il le sera ce soir ou demain matin seulement.

— Mais si c'est pour ce soir, selon l'avertissement, et que vous la laissiez revenir, que se passera-t-il? Ne pourriez-vous la garder en prison?

Meyer sursauta :

— Déjà John Braden vit à l'hôtel aux frais du Comté, et les journaux nous le reprochent suffisamment. Pensez quelle histoire nous aurions sur les reins : « La Police obligée d'emprisonner une femme pour la protéger efficacement! »

— Nous ne la perdrons pas de vue cette nuit, continua Meyer. Le Juge Peck ou Carr sera constamment avec elle. Elle n'a pas l'intention de se coucher. Elle restera continuellement sur ses gardes, et je suis persuadé que l'assassin échouera. Après tout, nous avons réussi avec son frère!

— Provisoirement, en tout cas! dit Josiah. A mon avis, il serait préférable que vous les emmeniez à Baraboo. Sans doute, cela me changera, mais je ne peux m'en prendre qu'à moi-même. Je n'aurais jamais dû faire connaître mon testament.

— Nous pouvons les emmener, dit Meyer. Mais, il me vient une idée : Miss Sloan connaissait-elle le testament?

Josiah hésita, puis acquiesça :

— Oui. Je lui en avais fait part avant les autres.

Brusquement, le Juge se pencha en avant :

— Qui était encore au courant?

— D'abord Esther. Puis le jeune Alben, qui faisait tout son possible pour se mettre dans mes petits papiers. Personne d'autre. Mais pourquoi vous me demandez cela.

— Parce que cela réduit le champ des suspects, et l'eut encore plus réduit si j'avais pensé à vous poser la question plus tôt.

— Pourquoi? demanda Meyer.

— Parce que Phinéas Canler a reçu son avertissement avant la lecture du testament.

Le District Attorney fronça les sourcils en serrant les lèvres.

— Ceux qui ont été mis au courant par Josiah peuvent avoir parlé, objecta-t-il.

— Ce n'est pas une chose dont on parle volontiers! fit observer le Juge. Fola n'a certainement rien dit : elle ne rencontrait que son grand-oncle, autant que je sache. Esther peut en avoir parlé à Alexandre, mais rien qu'à lui. Quant à Alben, il en a peut-être informé sa mère, mais personne en dehors d'elle.

— Alben... n'aurait pourtant pas tué sa mère, voyons! dit Meyer.

— Ils ne s'aimaient guère, tous les deux! remarqua Josiah.

— Et, si elle était au courant, continua Meyer, elle peut en avoir parlé aux autres, elle!

— Certainement, mais ce n'est pas vraisemblable.

Le District Attorney réfléchit à cela un moment, puis reprit :

— Donc, en ce qui concerne ce point, notre liste se monterait à quatre suspects : Alben, Esther, Carswell et Miss Sloan. Kerby se trouve éliminé.

— Pour le moment! dit le Juge sèchement. Le trait caractéristique de cette affaire consiste en ceci : la contradiction entre certains indices qui suggèrent des complicités, et certains autres qui témoignent d'un criminel unique dans l'affaire. Nous ne savons presque rien de l'empoisonnement de Canler. Pour le meurtre de Mrs. Alben, il s'est produit le fait qu'Alexandre et Esther ont détourné notre attention de la victime désignée, Alexandre se trouvant indubitablement hors de la maison. Quant à la note jetée sur le palier, et à celle d'Irène Braden, Esther, Alexandre et Fola Sloan jouent un rôle, tous trois cette fois loin du palier.

Le District Attorney soupira :

— Je n'ai jamais été fort en mathémathiques!

Le Juge Peck sourit :

— Tout cela n'a pas d'importance. La solution apparaîtra en temps voulu.

Carr apparut à ce moment à la porte. Du seuil, il demanda au Juge :

— Avez-vous la clé de votre chambre sur vous, Juge?

— Non; répondit le Juge. En fait, je ne pensais pas qu'il y en eût une, avant que Josiah n'en parle.

— Dans ce cas, elle n'est pas sur la porte.

— Et les autres? s'enquit Meyer.

— Elles sont toutes là.

— Il serait donc possible que la clé de Canler ait été volée au moment de sa mort et utilisée ensuite par le meurtrier pour assassiner Mrs. Alben, et déposer dans les autres des indices compromettants.

— Il faudra réfléchir à tout cela, dit le Juge pensivement. Pour l'instant, à l'ouvrage!

Il se tourna vers Josiah :

— Etes-vous bien, ici?

— Parfaitement! Mais ne vous inquiétez pas de moi. Allez! Je suis aussi intéressé que vous à voir cette affaire débrouillée.

Nous vînmes sous le porche de la maison. A l'est, le soleil était déjà haut au-dessus de l'horizon. Sur l'asphalte, il y avait de larges plages d'ombre. Meyer était renfrogné et de mauvaise humeur.

— Cré bon sang! explosa-t-il, moi qui était si content de mettre la main sur Fola Sloan! J'était convaincu qu'avec toutes les explications qu'elle aurait à nous donner, elle se ligoterait elle-même et nous permettrait de démarrer légalement. Mais, de la manière dont elle s'y est prise, nous ne pouvons même pas la donner en pâture à la Presse sans risquer de nous faire dévorer nous-même!

— Josiah appellerait cela la justice poétique! A l'heure actuelle, il vaut mieux ne pas mettre les journaux au courant, à condition qu'il n'y ait pas d'autre meurtre.

— Bon Dieu! Croyez-vous qu'il puisse y en avoir un autre?

— Je reste sur le qui-vive, voilà tout!

Je lançai un coup d'œil rapide au Juge. Il était calme, avec une lueur de satisfaction dans ses yeux. Il devait être certain qu'un autre meurtre n'aurait pas lieu.

— Que pensez-vous de son explication à propos du dinitrophénol? demanda Meyer après avoir fait quelques pas sous le porche.

— Très plausible, bien qu'un peu trop précise, tombant trop à point! Canler a été empoisonné par du dinitrophénol. Donc, elle ment. Pour quelle raison? C'est à nous de trouver.

— Dans ce cas, elle devait être en rapport avec quelqu'un d'autre que son oncle.

— Je le crois.

— Sapristi! J'ai envie d'aller la trouver et de lui sortir ce nom!

— Ne vous emballez pas, Meyer. A mon avis, Fola Sloan n'est qu'une complice involontaire, et rien de plus. Nous n'avons aucune preuve qu'elle ait sciemment donné le dinitrophénol à l'assassin. On peut le lui avoir échangé sans qu'elle s'en doute et sans son consentement. Laissons cela. Nous avons mieux à faire, pour l'instant.

Toutefois, ce que le Juge avait l'intention de faire tomba à l'eau, car une demi-heure plus tard, on le demandait au téléphone.

— C'est urgent, paraît-il! dit Esther dédaigneusement, comme si, à ses yeux, rien ne pouvait être aussi urgent que la fabrication de ses petits pains.

C'était Enderby.

— Dites, Juge pouvez-vous venir? Braden est malade, et cela m'a tout l'air d'un empoisonnement. Rien de grave... pour le moment!

— Bon Dieu! J'arrive...

Je lus sur sa figure et je bondis à la voiture. Le moteur tournait

quand il me rejoignit, et nous fonçâmes sur la route comme sur un autodrome.

Moins d'une minute après, nous étions au chevet de John Braden. Si, jusqu'ici, il n'avait pas été effrayé, maintenant il l'était certainement. Meyer faisait les cent pas derrière notre dos. Enderby, l'air grave, se trouvait de l'autre côté du lit.

— Arsenic! dit-il laconiquement. Une petite dose.

— Une petite dose! rugit Meyer. Mais, comment est-ce venu là?

Le Juge Peck approcha une chaise et s'y assit, faisant signe à Meyer de patienter.

— Allors, Braden! Vous n'êtes pas encore mort et vous n'en mourrez certainement pas. Mais il est nécessaire que nous sachions exactement ce qui s'est passé. Auriez-vous, à un moment quelconque, trouvé un goût particulier à votre nourriture?

— Non. J'ai mangé des mêmes plats que les autres, ici.

— Et vos boissons?

— Du café et du thé glacé.

— Bien. Toutes vos affaires ont été soigneusement examinées avant que vous quittiez la maison hier. Il semble incroyable que vous ayez pu emporter du poison avec vous jusqu'ici, et également incroyable que vous ayez pu être empoisonné ici. C'est pourtant ce qui est arrivé. Maintenant, racontez-nous en détail tout ce que vous avez fait, ce que vous avez mangé et bu, quand et où, si vous avez pris un bain, et ainsi de suite, depuis que vous êtes arrivé ici.

Nous écoutâmes le compte-rendu monotone de ses faits et gestes. Rien de frappant, vraiment. Braden avait pris son premier repas à l'hôtel, la veille au soir. Il s'était soigneusement gargarisé, lavé les dents, et mis au lit. Il s'était levé ce matin à neuf heures et demie, avait pris son petit déjeuner, s'était lavé les dents avant et après, et s'était senti malade vers midi. Rien de plus.

— Il ne peut avoir été empoisonné, c'est impossible, dit Meyer exaspéré.

— Il l'a été, dit le Juge brièvement. Il a emporté le poison avec lui. En fait, je sais où il se trouve.

La mâchoire de Meyer tomba :

— Cela ne fait pas dix minutes que vous êtes là! protesta-t-il.

— Vous attendez-vous à me voir à quatre pattes, armé d'une loupe, pour le chercher! Non! Le poison se trouve où il fut placé la nuit précédant l'attentat manqué sur Braden : dans son tube de pâte dentifrice.

Meyer bondit à la table de toilette de Braden et saisit le tube. Il l'examina d'un air sidéré.

— Comment avez-vous trouvé cela?

— Déduction vraiment élémentaire, dit le Juge. Braden n'a apporté que deux choses qui peuvent atteindre sa bouche de façon naturelle : son gargarisme et sa pâte dentifrice.

— Vous savez bien que Carr les a goûtés tous deux avant le départ de Braden.

— Oui, et c'était très judicieux de sa part. Mais cela n'empêche rien. L'arsenic ne pouvait être dans le gargarisme. On s'en serait

immédiatement aperçu. Mais le meurtrier, qui fait preuve de connaissances médicales approfondies, a placé son arsenic, sous forme de pâte, au fond du tube, et il a fallu au moins vingt-quatre heures pour qu'il se répande dans tout le tube. En conséquence, Braden n'a rien ressenti la nuit dernière, tandis que, ce matin, la pâte s'étant mélangée, il a été empoisonné. Je suis certain que le fond du tube à été ouvert, Meyer.

Je m'approchai de Meyer. C'était exact. Je poussai un soupir de soulagement. Voilà qui était bien dans les manières du Juge : quelque chose d'indiscutable.

— Vous avez parfaitement raison, mon cher! dit le District Attorney.

Le Juge se tourna vers Braden.

— Désormais, vous pouvez être tranquille. Aucune tentative ne sera plus faite sur vous tant que vous serez ici.

— Penons le tube, dit Enderby.

— Oui. Il faudrait le confier au Dr Metzger, de l'Université, pour qu'il vérifie mon hypothèse.

Le Juge se leva.

— Je vais dire deux mots à Miss Braden. Elle est dans la chambre à côté, n'est-ce pas?

Meyer inclina affirmativement la tête.

— Elle s'y trouve en ce moment.

Irène Braden était troublée et effayée. Elle jeta un coup d'œil craintif derrière nous, vers le palier. Seul, le Juge entra. Je restai devant la porte entr'ouverte.

— Pourquoi avez-vous si peur? demanda le Juge. Un policier reste en permanence dans le couloir. Votre chambre est surveillée nuit et jour. Et votre fenêtre est inaccessible.

Elle eut un mouvement des épaules.

— Je ne sais pas. Evidemment, en raisonnant, je ne cours aucun danger, mais maintenant j'ai peur.

— Serait-ce parce que quelqu'un est en train de comploter votre mort? Je vous certifie que vous pouvez être tranquille. Croyez-moi!

— Comment va John? demanda-t-elle.

— Il sera sur pieds demain, aujourd'hui peut-être. Le poison était dans sa pâte dentifrice. Nous retournons maintenant à la maison Sloan, où Carr nous rejoindra cette nuit. Pourrez-vous tenir jusqu'à demain, après-demain au plus tard?

— J'espère! dit-elle avec un sourire tendu. Pourquoi?

Il sourit à son tour en se penchant vers elle, et lui répondit d'une voix douce :

— Parce qu'alors le coupable sera pris!

XI

DU POISON POUR JOSIAH.

Nous retournâmes à la maison Sloan à petite allure. Le Juge était profondément absorbé, j'avais l'impression qu'il avait résolu le problème. J'allais lui demander s'il connaissait le coupable, lorsqu'il m'en empêcha en disant :

— Avez-vous pensé, Lorin, que puisque le poison a déjà été utilisé, il peut l'être une fois de plus. C'est la seconde fois. Pourquoi pas une troisième?

— Que voulez-vous dire?

— N'importe! Le délai laissé à Josiah tire à sa fin.

— Oh! Vous pensez à ses pilules de somnifère. Il faudra les vérifier!

Le Juge Peck, lorsqu'il a une idée en tête, n'agit comme personne. Sa nervosité augmenta sans arrêt jusqu'à notre arrivée à destination. Mon compteur de vitesse monta à cent kilomètres à l'heure. Nous montâmes directement à la chambre de Josiah. Le vieillard était assis dans un fauteuil, près de la fenêtre. Il se retourna, un léger sourire aux lèvres et nous demanda avec une vivacité un peu puérile :

— Comment marche notre affaire?

— Je suis assez satisfait, dit le Juge. Je viens examiner vos pilules de somnifère.

— C'est curieux que vous y ayez pensé, dit vivement Josiah. J'en ai trouvé treize, alors que j'étais persuadé n'en avoir que dix. Je me trompe sans doute.

— C'est possible. Nous venons juste de sauver John Braden d'un empoisonnement.

Josiah lança un regard rempli de curiosité au Juge.

— Vous voilà à égalité avec le meurtrier.

— Je le crois, oui. Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, je vais prendre vos pilules et les remettre à Enderby.

— Comme vous voudrez. Je n'en ai pas besoin. Racontez-moi donc : comment avez-vous trouvé John Braden?

— Il présentait des symptômes bénins d'un empoisonnement à l'arsenic, que nous avons découvert dans sa pâte dentifrice. Très ingénieux, vraiment! mais qui eût pu lui être fatal.

Josiah sourit :

— Et Irène?

— Elle sera ici ce soir.

— J'aurais pensé qu'elle serait restée là-bas! grommela Josiah.

— J'ai essayé de la persuader, mentit le Juge d'un air affable, mais elle n'a pas voulu en démordre. Bon! Il faut maintenant que je me sauve. Je suis sur la piste de cet arsenic. Il vient certainement de cette maison.

— Restez encore un peu avec moi!

— Impossible!

— Promettez-moi une partie d'échecs, aujourd'hui ou demain.

— Aujourd'hui, d'accord!

Nous quittâmes la chambre aussi précipitamment que nous y étions entrés, mais le Juge avait ses comprimés.

— Maintenant, dit-il dès que nous fûmes assez éloignés pour ne courir aucun risque d'être entendus, prenez ces pilules et allez les remettre à Enderby le plus rapidement possible. Qu'il me téléphone le résultat. Recommandez-lui d'examiner toutes les pilules. Qu'il ne se contente pas d'une ou deux.

— Que faudra-t-il que je fasse, ensuite? Faut-il que j'attende? J'avoue qu'un petit bifteck à l'hôtel Warren...

— Non. Revenez tout de suite.

Esther arrivait en haut des escaliers. Le Juge se tourna vers elle :

— Où est Alexandre, Esther?

— A Baraboo, dit-elle en lui jetant un regard soupçonneux, il va encore se saoûler comme un polonais,

— Quand reviendra-t-il?

— Le diable sait quand!

Elle entra dans la chambre de Josiah et referma la porte derrière elle, avec fracas.

Le Juge sourit et dit :

— Allez, maintenant. Et ne flânez pas en chemin!

Une heure après, j'étais de retour à la maison Sloan.

Carr arriva à la nuit tombante, dans son déguisement féminin. Il fut rapidement conduit à la chambre d'Irène Braden. Il nous remit un message d'Enberdy. Le médecin avait examiné les pilules et avait découvert que dix d'entre elles étaient du véronal, mais que trois contenaient une dose mortelle de morphine. C'était Enderby lui-même qui avait confectionné les pilules de véronal. Il ne connaissait rien des autres. Sur le champ, la police orientait ses recherches sur cette morphine, mais n'avait encore rien découvert dans les pharmacies les plus proches.

— Que faisons-nous? demanda Carr. Vais-je rester dans cette chambre?

— Pour le moment, oui, dit le Juge. Je suppose que vous saurez vous défendre tout seul?

— Je le crois.

— Un peu plus tard, nous nous promènerons dans le parc, assez ostensiblement pour provoquer une attaque. Lorin restera au rez-de-chaussée et moi je vais m'arranger pour que votre présence (en tant qu'Irène Braden, évidemment) soit connue de tous.

Il hocha la tête, comme s'il réfléchissait à ce sujet :

— Je viendrai vous chercher quand j'aurai vu Josiah et Carswell. Venez, Lorin! dit-il en se tournant vers moi.

Je souris à Carr, qui faisait une femme assez présentable. Je suivis le Juge dans la chambre de Josiah. Le vieillard n'avait pas changé de position depuis notre visite. Il avait sans doute lu; sa Bible et un Macbeth étaient à côté de lui.

— Qu'avez-vous découvert de neuf? demanda-t-il, visiblement très intéressé.

— Vos pilules étaient empoisonnées.

— Avec de l'arsenic?

— Pas cette fois-ci. De la morphine!

— Vraiment! Voilà de la variété! Quelle imagination! Comment a-t-on pu faire cela? Pendant que je dormais?

— Probablement!

— Bon! Cela signifie qu'il nous faut redoubler d'attention.

Je sentis, et le Juge comme moi, qu'il n'était point trop alarmé.

— N'avez-vous pas peur? demanda celui-ci.

— De rien! Voyez-vous, je puis mourir, de mort naturelle, avant le jour fixé par le meurtrier. Je jouerai donc le jeu, même si le cher ami qui s'occupe ainsi de nous ne doit pas respecter toutes les règles.

Il gloussa, de son rire amer.

Le Juge le considéra un moment, ses yeux glauques braqués sur lui.

— Irène Braden vient d'arriver, dit-il sur un ton de conversation banale.

— Elle a le courage de l'imbécile.

— C'est possible. Nous verrons!

— Essaye-t-elle de faire oublier sa grande scène de l'autre jour?

— Elle nous montre maintenant sa vraie nature.

Nous sortîmes de la chambre. Le Juge se planta au milieu du palier, tirant le lobe de son oreille droite et regardant d'un air inquiet, en direction de la chambre de Carr-Braden.

— S'il lui arrivait quelque chose? murmura-t-il.

— N'ayez pas peur! lui dis-je. Il ne lui arrivera rien. Vous avez posé deux et deux dans la colonne et vous connaissez parfaitement le résultat!

— Ce n'est pas le résultat... c'est la manière de jouer qui m'embarrasse. Enfin, nous verrons en temps voulu. Je monte dans ma chambre. Vous, allez en bas, prévenez Esther de l'arrivée d'Irène Braden, et arrangez-vous pour que Kerby et Alben soient au courant.

— O. K.

Esther balayait le vestibule. Je m'arrêtai devant elle :

— Frottez pas si dur! Vous allez user le parquet! lui dis-je.

— Occupez-vous de vos affaires! aboya-t-elle.

Je lui ris au nez et ajoutai :

— Irène Braden est revenue. Elle est dans sa chambre.

Elle s'immobilisa net :

— Dans sa chambre? Eh bien! Elle a plus de cœur que je ne croyais. Avec un fou en liberté! Il la tuera, c'est sûr!

— Pas avec nous dans la maison! dis-je en me dirigeant vers la bibliothèque.

— Oh! vous avez tellement été utile à Mrs. Alben! me lança-t-elle.

J'entrai dans la bibliothèque et trouvai Alben et Kerby en grande conversation. A ma vue, ils se turent, Alben nettement hostile.

— Irène est-elle rentrée? demanda Kerby.

— Elle est dans sa chambre, dis-je, mais ne veut voir personne. Il prit un air ennuyé.

— Elle n'aurait pas dû revenir. Je lui avais pourtant bien dit...

— Elle est là, en tout cas! Et elle y reste. Mais, excusez-moi!

Je fis une grimace à l'adresse d'Alben et me retirai. Je vins dans notre chambre. Le Juge avait écrit. Sur la table, devant lui, s'étalait une feuille de papier. Au moment où j'entrai, il regardait dans le vide, au-delà de la lueur de la lampe. Une odeur entêtante de roses emplissait la pièce. Des roses sauvages, dont un vase, placé à côté du lit, était garni. Encore une attention de l'oncle Josiah! Le Juge tapotait le papier de son crayon.

— Lisez cela! me dit-il.

C'était un questionnaire, une manie qu'il affectionnait. Quand il en arrivait à cette phase, cela signifiait que l'affaire était pratiquement terminée.

1° A quoi Fola Sloan a-t-elle utilisé son dinitrophénol? (Certainement pas pour maigrir, comme elle le prétend! Ce serait une coïncidence par trop étrange qu'un membre de la famille ait eu un motif aussi nettement valable, alors que Phinéas Canler mourait d'une trop forte dose de ce même produit.)

2° Pourquoi n'a-t-on pas étudié de façon plus poussée l'écriture des avertissements? (Malgré l'affirmation de Meyer qu'une écriture en lettres capitales ne peut être dépistée, et malgré qu'il eut collectionné des échantillons de celle de chacun des membres de la famille au cours de son enquête. A chercher.)

3° Quelle signification attribuer à la différence du procédé employé pour attenter à la vie de Josiah — pilules de morphine — en regard des meurtres précédents? (Le meurtrier s'affole-t-il? Un deuxième personnage prendrait-il les choses en main? Josiah n'a pas peur. Suspecte-t-il quelqu'un?) Si le meurtrier s'affole, pourquoi ce défi absurde, lancé dans son message?

4° Que signifient les coïncidences suivantes :

— le retour d'Alexandre, ivre, au moment du meurtre de Mrs. Alben.

— l'apparition de Fola au moment où John Braden pouvait être attaqué. (Ce qui conduit à Esther et à Alexandre, ce dernier particulièrement, puisque c'est lui qui l'a repérée.)

5° Pourquoi ne retrouve-t-on pas la morphine qui devait empoisonner Josiah? (Etant donné les lois qui entourent la délivrance de la morphine, c'est inexplicable. Il y a de fortes chances pour que nous n'aboutissions à rien. Morphine de contrebande, peut-être? Peu vraisemblable. Kerby aurait pu s'en procurer, mais le témoignage d'Enderby, disant que seule une main expérimentée a pu préparer ces pilules, enlève toute suspicion sur Kerby. Signi-

ficatif : le jeune Alben a commencé des études médicales à l'Université.)

Je reposai le papier.

— J'aurais encore des tas de questions à ajouter, dis-je. Et quelques-unes bien plus embarrassantes que celles-ci.

— C'est possible! me répondit-il. Pour mon compte, c'est la question N° 3 qui m'intéresse surtout.

— Le procédé d'empoisonnement utilisé pour Josiah?

Il acquiesça :

—C'était une erreur. Il y a là-dedans une erreur à peine perceptible quand on considère les événements antérieurs.

Je ne voyais pas où il voulait en venir et lui dis.

Il sourit, de ce sourire exaspérant qu'il prend lorsqu'il pense que vraiment il n'y a rien à tirer de moi.

— Quelle heure est-il?

— Dix heures, répondis-je, et, si nous devons faire une promenade avec la jeune fille, il vaudrait mieux ne pas nous attarder.

— En effet, mais j'attends Alexandre.

Un instant, je prêtai l'oreille.

— Vous n'aurez pas à attendre longtemps. Le voilà qui arrive.

Encore une fois, le jardinier avait largement son compte. Nous entendîmes sa voix de la route puis du verger, détonnant de tout son cœur.

— Encore plein! dis-je. Rond comme comme un pois!

— Je vais quand même lui parler. Venez!

Nous descendîmes. En passant devant la chambre d'Irène Braden, le Juge frappa à la porte, pour attirer l'attention de Carr et chuchota : « Prenez garde. Nous sortons. Alexandre est encore ivre! »

Quand nous franchîmes la porte de la cuisine, Alexandre avait disparu. Le Juge s'immobilisa un moment, regardant dans l'ombre. Nous entrevîmes Alexandre se glissant furtivement dans son pavillon. Le Juge se mit à courir. La chambre d'Alexandre restait obscure. Le Juge frappa doucement à la porte.

Pas de réponse.

— Alexandre! appela-t-il en haussant à peine la voix.

— Allez-vous en! Qui est-ce?

— Le Juge Peck.

Nous attendîmes longuement. Enfin, le grincement prudent d'un verrou se fit entendre, et la porte, calée par une chaise, s'entrebâilla juste assez pour permettre à Alexandre de jeter un coup d'œil dehors. Il reconnut le Juge et ouvrit complètement.

Le jardinier s'attendait au pire : il tenait à la main un fleuret d'escrime démoucheté. Il nous regarda de son air lugubre avant de retourner s'asseoir, les jambes repliées sur son lit, le fleuret à porté de la main.

— Encore ivre? dit le Juge Peck.

— Vous croyez?

A mon avis, il n'était pas si parti qu'il aurait voulu nous le faire croire. Le Juge s'assit près du lit et se tourna vers lui.

— J'ai quelques questions à vous poser, commença-t-il. J'aurais dû le faire depuis longtemps. Alexandre! l'autre nuit, quand vous êtes rentré saoûl à la maison, savez-vous que vous êtes arrivé au moment précis du meurtre de Mrs. Alben. Si c'est une coïncidence, elle est miraculeuse, mais je ne le pense pas. Comment a-t-il pu se faire que vous soyez ainsi arrivé à point nommé?

— Je ne sais pas. C'est comme ça, tout simplement, répliqua Alexandre en dodelinant de la tête.

Le Juge Peck, visiblement, ne crût pas Alexandre. Cependant, il n'insista pas.

— A propos de Miss Sloan, reprit-il. Elle était là, elle aussi, au bon moment. Encore un plan fort bien conçu, je trouve. Que savez-vous d'elle?

— Moi? Rien du tout! Elle est venue, puis repartie, comme un fantôme.

— Et d'autres avec elle! remarqua le Juge d'un air grave.

Alexandre grommela des mots indistincts. Le Juge Peck se leva.

— Je ne peux m'absenter plus longtemps de la maison. Mais votre fleuret m'intrigue, Alexandre! Etes-vous effrayé?

— Oh, effrayé! Pourquoi le serais-je? Je ne possède rien.

Pourtant, il avait peur. Cela se voyait comme un furoncle au bout du nez.

— Regardez-moi, Alexandre! et répondez-moi, dit le Juge d'un ton ferme. Il y a de l'arsenic, dans la maison, pour les rongeurs, les pucerons ou autres?

Alexandre acquiesça.

— En dehors de vous, qui sait où il se trouve?

— Tout le monde peut le savoir.

Mais le ton d'Alexandre trahissait un soupçon précis.

Le Juge Peck n'ajouta rien. Alexandre veillait. Incontestablement, il était sur ses gardes.

De retour à la maison, nous trouvâmes Carr impatient de sortir.

— J'étouffe dans ce costume, se plaignait-il. Mais si jamais vous en soufflez mot à Dorothy, vous entendrez parler de moi!

— Elle vous comprendrait! plaisanta le Juge. Sortons, maintenant! Tout le monde est endormi, je pense. Lorin se postera aux porte-fenêtres de la bibliothèque et tâchera d'ouvrir l'œil. C'est ce que nous ferons de notre côté.

— Il est presque onze heures.

—Allons-y!

Je pris mon poste. A l'Est, la lune, à son déclin, affleurait le sommet des arbres, et, du bois, s'élevait le cri intermittent d'un engoulevent. La nuit était douce et chaude. Je ne savais à quoi s'attendait le Juge, mais plus je réfléchissais à son plan, plus je le trouvais follement téméraire. Ils se promenèrent pendant dix minutes, dans le verger. Ils s'arrêtèrent enfin sous un acacia, si proche que j'en pouvais sentir le parfum. Il y avait un banc sur lequel Carr s'assit. Le Juge restait debout, la tête dans l'ombre, les yeux fixés sur la maison, dont une pelouse le séparait.

Ils causaient à voix basse, quand l'attaque survint. Moi-même

je ne vis rien, sauf le geste du Juge : il renversa brusquement le banc sur lequel Carr était assis. Je bondis à l'acacia et y arrivai avant que Carr ne se fût relevé. Je vis le projectile au moment où le Juge se penchait pour le retirer du sol.

C'était une flèche, à la pointe aiguisée, mortelle. Attaché à l'empennage, un petit morceau de papier portait de l'écriture si familière : « A vendre. Prix réduit! »

— C'était destiné à Irène Braden! bégaya Carr. Je l'ai échappé belle. Bon sang! Comment avez-vous pu voir cette flèche?

— D'abord, une seule fenêtre ouverte au premier étage. Ensuite, le papier blanc qui filait dans notre direction, dit le Juge en regardant intensément vers la fenêtre en question.

Elle était encore ouverte.

Je me retournai vers lui. Il était grave, le regard digne, la bouche triste. Je connaissais cette expression. Je savais ce qu'elle voulait dire. Le Juge Peck avait résolu le problème.

XII

UNE PARTIE D'ECHECS.

Dans le courant de la matinée, arrivèrent quelques hommes du District Attorney, qui ne servirent pas à grand'chose et furent rapidement expédiés ailleurs. Olvie vint lui aussi, mais fut sur le champ renvoyé à Madison avec la mission d'interroger le Dr Cass. Alexandre reconnut la flèche. Elle était autrefois accrochée au mur de la bibliothèque, ensuite reléguée dans un débarras. L'arc fut retrouvé sur le palier du premier étage. Lui aussi venait de ce débarras du deuxième étage.

Mais l'événement le plus important de cette matinée fut celui-ci : Carson Kerby reçut son avertissement. Il le trouva sur sa porte et le fit parvenir immédiatement au Juge Peck, par l'intermédiaire de Fola Sloan.

Le Juge le lut à haute voix. Dans son esprit déductif, il avait déjà établi l'identité du meurtrier, sans l'ombre d'une preuve et avec ses seuls moyens psychologiques.

« Sept petits hommes attendent dans le salon.
L'un a été drogué, il en reste six.
L'un a été tué, il en reste cinq.
L'un a été empoisonné, il en reste quatre.
L'un a été effrayé, il en reste trois.
Une chance est accordée au joueur.

Le Juge monta les escaliers d'un air pensif et arriva devant la chambre de Kerby. Il frappa légèrement à la porte. Je le suivais comme son ombre.

— Qui est là? demanda Kerby d'une voix dure et coupante à travers la porte.

— Le Juge Peck.

J'entendis Kerby traverser la pièce. Il ouvrit brusquement et nous nous apparut, l'œil méfiant, la main placée de façon significative dans la poche de son veston, une cigarette plantée entre les lèvres.

— Voilà le Juge! dit-il en ouvrant sa porte.

— Peur?

Kerby secoua la tête. Souriant, les lèvres serrées, il dit :

— Non! mais il est inutile de prendre des risques, n'est-ce pas?

— D'accord!

Kerby changea de sujet :

— J'ai compris que Braden avait failli être empoisonné.

— Oui! dit le Juge brièvement. Votre revolver pourra-t-il combattre le poison?

Kerby fixa le Juge pendant une minute au moins avant de répondre. Des petites gouttes de sueur luisaient autour de sa moustache. Il se décida brusquement :

— J'ai envie de vous faire confiance. J'ai quelque chose à vous dire avant que ce ne soit découvert. Je sais que je suis très suspect mais, je le jure! je ne suis pour rien dans tout cela.

— De quoi s'agit-il?

— Ceci : cette première nuit, la seule pour laquelle j'aie un bon alibi, je n'ai pas passé la soirée avec Slite et sa bande mais avec une dame et c'est pour me faire plaisir que les camarades ont juré que j'avais passé la nuit avec eux. Mais je ne tolèrerai pas que vous mêliez le nom de cette femme à tout ceci.

— Pourquoi? Serait-elle mariée?

Kerby secoua la tête, un peu vexé :

— Non, mais nous avons fait le projet de l'être.

— Mais pourquoi me dire cela à moi? Pourquoi pas au District Attorney?

— A cause des circonstances! répondit Kerby avec assez de logique. Les journaux le malmènent parce qu'il n'a pas encore fait d'arrestation. Avec un alibi faux, je serais en cellule immédiatement. Vous ne croyez pas? ajouta-t-il, défiant le Juge de le contredire.

Le Juge ne le fit pas :

— Vous voyez juste : ce serait son premier mouvement. Parfait, je ne dirai rien.

— Mais, de votre côté, me croyez-vous?

Le Juge haussa les épaules :

— Je le pense. Actuellement, Je n'ai aucune raison de ne pas vous croire.

Kerby restait sur ses gardes, c'était évident. En outre, j'avais l'impression, plus nette qu'auparavant, que malgré sa passion du

jeu, il n'était pas un meurtrier. Mais il était difficile de savoir ce que pensait le Juge. Ses yeux étaient sous le masque et ne livraient rien.

— Vous avez noté, je suppose, qu'aucun délai ne m'était fixé?

— Oui. Raison de plus pour être prudent.

— Ne vous en faites pas! Je ne serai pas pris par surprise. Et je ne mourrai pas seul... si je meurs.

— Personne ne l'espère plus que moi! dit le Juge en partant.

Sur le palier, nous rencontrâmes Fola Sloan, sortant de sa chambre. Ses cheveux étaient un peu en désordre, mais elle valait quand même le coup d'œil. Le Juge s'arrêta à côté d'elle.

— Dites-moi, aimez-vous votre grand'oncle? lui demanda-t-il d'un ton amical.

— Il me plaît beaucoup! répliqua-t-elle. Il est bourru en surface, mais si bon à l'intérieur! C'est un vieillard, et il est tellement délaissé!

Il la regarda un long moment, de ses yeux ternes, jusqu'à ce que ceux de la jeune fille soient forcés de s'abaisser et de se détourner. Il lui dit alors :

— Prochainement, vous aurez à me dire quelque chose que je voudrais bien connaître.

Elle le regarda avec un léger sourire :

— Je n'en suis pas trop sûre!

Elle nous laissa et nous allâmes dans la chambre de Josiah. Le vieillard était assis sur son lit, ébouriffant la fourrure de Peter.

— Bonjour! nous dit Josiah. Esther vient de me raconter ce qui s'est passé la nuit dernière. Très astucieux de votre part, cette substitution, qui vous permet, tout au moins, d'éliminer les trois personnes qui sont à l'hôtel.

— En effet!

— Un arc et une flèche à moi, me dit-on.

— Oui on a pénétré dans le débarras la nuit dernière; malheureusement, les marques laissées sur la poussière sont sans valeur. L'arc a été trouvé sur le palier. Le meurtrier a encore utilisé des gants. Les fenêtres ne nous ont guère renseignés. La flèche a été lancée de la fenêtre de Hesselgrave.

— J'ai vu la flèche partir, ou presque. Cette fenêtre était fermée et j'ai remarqué, quelques minutes plus tard, qu'elle était ouverte. Il n'y avait pas de store et il était fort simple au meurtrier de viser et de lancer sa flèche.

Il haussa les épaules et s'assit.

Josiah agitait une grappe d'acacia sous ses narines, fixant le Juge à travers les fleurs délicates blanches et jaunes.

— Que pensez-vous de ces avertissements? Est-ce une manie, ou quoi?

— Peut-être bien. Une de ces trois causes certainement : manie, désir d'inspirer aux victimes une frayeur mortelle avant de les tuer, ou bravade devant le risque d'être pris. Je préfère cette dernière hypothèse.

— Ce sont des risques inutiles, objecta Josiah.

— Il en a pris d'autres! Ce qui m'embarrasse, c'est l'absence de certaines preuves tangibles, les gants par exemple. D'autre part, Enderby prétend que l'assassin doit avoir le moyen de s'être renseigné sur le dinitrophénol. Ce produit est d'introduction récente sur le marché et tout à fait inhabituel.

— Oh! s'exclama Josiah, ce serait facile ici. Mes revues de pharmacie sont accessibles à tous dans la bibliothèque. N'importe qui peut le consulter. Des articles sur le dinitrophénol ont été publiés depuis quelques mois.

— Ce qui nous ramène à notre point de départ. Aucune connaissance particulière n'est nécessaire à qui que ce soit. C'est exaspérant!

— Oui, et ceci me rappelle quelque chose que j'avais à vous dire. Vous pourrez en faire part à Meyer également. Vous avez été si occupés à attendre que les gens soient assassinés, que vous ne vous êtes pas inquiétés des journalistes. Qu'ils prennent des photos de la maison ou de mes héritiers n'a guère d'importance, mais je proteste contre le fait qu'ils se soient emparés du vieux portrait de moi qui était accroché dans la bibliothèque.

— Qui était accroché? demanda le Juge avec incrédulité. Serait-il parti?

— C'est ce que m'a dit Esther. Il n'est plus là, et je ne doute pas que ce soient ces journalistes qui l'aient volé.

On frappa à la porte. C'était Carr.

— Olvie vient de téléphoner de Madison. Il a obtenu quelques faits intéressants.

— Allez-y! dit le Juge.

Carr ouvrit un carnet et lut :

Primo : la morphine. Rien n'a encore été trouvé. Aucun achat en rapport avec l'affaire.

Secundo : Docteur Cass. Olvie l'a interrogé sur la consultation donnée à Fola Sloan.

Question : Vous rappelez-vous avoir prescrit, sous une forme quelconque, du dinitrophénol à une jeune femme nommée Fola Sloan, dans les derniers jours du mois d'avril?

Réponse : Oui, le 27 avril. (Cette date coïncide avec un précédent témoignage.)

Question : Pour quelle raison lui avez-vous prescrit ce produit, et en quelle quantité?

Réponse : Je lui ai conseillé de prendre du dinitrophénol pour se faire maigrir, à la dose de cinquante centigrammes trois fois par jour. (Ce qui coïncide avec le témoignage de la jeune fille. Mais le docteur a précisé de lui-même que le dinitrophénol avait été demandé par Miss Sloan qui voulait absolument l'essayer. En suite de quoi, il le lui avait prescrit.)

Carr leva les yeux :

— Intéressant, n'est-ce pas? Une jolie manœuvre!

Le Juge Peck hocha la tête :

— C'est visible, oui.

Carr reprit :

— Olvie a ensuite demandé au docteur si elle lui paraissait avoir besoin de maigrir. Il a répondu qu'il ne le pensait pas. Il estimait son poids à une cinquantaine de kilogs.

— Elle n'en pèse guère moins, actuellement, dit le Juge. Ce qui prouverait la préméditation. Rien de plus?

Carr revint à son carnet :

— La photo de Trimpey a été prise il y a quelque temps, à l'occasion d'une visite de Miss Sloan à son grand-oncle au cours de l'été dernier. C'est une coïncidence que sa photo se soit trouvée à la devanture du photographe.

Quant à l'écriture des avertissements, aucun signe qu'elle soit déguisée.

— Ces messages m'intriguent, dit Josiah en tournant sa branche en direction du Juge. Ils sont bizarres. Vous vous rappelez ces poésies d'enfant : dix petits nègres sur un mur, remplacés quelquefois par dix petits indiens?

Le Juge Peck inclina la tête. Josiah ajouta :

— C'est ce qui se passe. Que leur est-il arrivé, vous rappelez-vous?

— Ils furent éliminés un par un.

— C'est cela. Tous les dix. Croyez-vous que nos sept personnages seront ainsi éliminés?

— Je ne crois pas, dit le Juge sèchement. Deux ne sont plus là, et il y a deux échecs. Il peut y avoir d'autres tentatives, mais, dans les vingt-quatre heures, personne n'aura plus rien à craindre.

— Pourquoi?

— Parce que je connais l'identité du meurtrier et que j'aurais, à ce moment-là, toutes les preuves nécessaires.

Le vieillard le regarda d'un air pensif, puis s'enfonça dans ses oreillers et réfléchit.

— Donc, dit-il enfin, vous ne me dites pas tout!

— Pas absolument tout, non.

Carr sortit de la chambre avec hésitation. Un silence tomba.

Le Juge Peck reprit tout à coup :

— Je pense qu'Alexandre a vent de quelque chose.

Josiah lui lança un regard vif :

— Comment?

— Je l'ai laissé la nuit dernière assis sur son lit, dans le pavillon, un fleuret sur les genoux, aux aguets.

— Aux aguets? le ton de Josiah était incrédule. Pour quelle raison?

— Lui seul le sait. Mais je la devine. Il attend l'assassin.

— Aurait-il l'intention de le transpercer, avec cette lame mince? Vous n'êtes pas excusable, à votre âge, Ephraïm, de faire du roman.

— Je voudrais que ce ne soit que du roman! Je suis convaincu qu'il soupçonne le meurtrier et a peur que celui-ci le sache et veuille le tuer. Il reste donc sur ses gardes.

Josiah s'agita, puis soupira :

— Que ce rayon de soleil est beau, sur le plancher!

Saisissant une rose sauvage d'un vase placé sur sa table à médicaments, il respira son parfum, remarquant :

— C'est la plus jolie fleur de juin, à mon avis.

Puis, comme s'il eut délibérément tourné autour du sujet avant d'oser l'aborder, il dit :

— Vous m'avez promis une partie d'échecs. Voulez-vous la faire maintenant?

— Autant maintenant que plus tard, si Lorin n'y voit pas d'inconvénient.

— Allez-y, dis-je. Je suis un spectateur de premier ordre.

Josiah regarda le Juge, un faible sourire aux coins des lèvres et lui répondit :

— Avant que le sable de mon sablier ne soit écoulé, n'est-ce pas? Vous ne me tromperez pas, Ephraïm!

Il indiqua d'un signe de tête un bureau, contre un mur de la pièce :

— L'échiquier et les pièces sont dans le tiroir du haut, à gauche.

Le Juge traversa la chambre, prit l'échiquier et la boîte et retourna au chevet du vieillard. Il regarda Josiah de ses yeux mélancoliques et embrumés et commença à disposer méthodiquement les pièces.

— Je prends les blancs, dit Josiah. Normal, après tout, que j'aie l'initiative du combat, n'est-ce pas?

Le vieillard avança le pion de la reine de deux cases.

— Le gambit de la reine! murmura le Juge Peck en sortant le cavalier de la reine.

Josiah avança un pion pour garder le premier, le Juge sortit l'autre cavalier et la partie commença. Le vieillard construisit soigneusement une offensive qui tint le Juge en haleine pendant une demi-heure. Puis, tout à coup, en une seule manœuvre, Josiah fut réduit à la défensive. Un cavalier blanc tomba, un fou, une tour, et le roi blanc fut en échec.

— Pourquoi vous laissez-vous ainsi démolir? demanda le Juge.

— Pour conserver ma reine, murmura Josiah. Je vois votre plan, vieux malin! mais j'aime mieux sacrifier toutes mes pièces que de la laisser prendre.

Le Juge Peck dut se défendre un peu, mais un quart d'heure après, Josiah était échec et mat. Le vieillard se renversa en arrière, souriant :

— Vous jouez fort bien!

Le Juge Peck remarqua :

— Je trouve le jeu d'échecs passionnant à plus d'un titre, mais j'apprécie particulièrement sa valeur psychologique. C'est un test de l'intelligence de mon adversaire et de la manière dont elle travaille.

— Votre offensive fut inopinée.

— C'est ce que je voulais. Je crois en une défensive prudente, jusqu'à ce que l'offensive adverse soit affaiblie, puis en offensive décisive.

Il se leva, rassembla les pièces et les reporta dans le bureau. Il se tint près du lit, prêt à prendre congé.

— Kerby a reçu son avertissement aujourd'hui, déclara-t-il.

— Vraiment? s'étonna Josiah. Je n'en ai pas été informé, mais Esther n'en savait peut-être rien. Combien a-t-il de temps?

— Le temps n'est pas spécifié. On lui donne « une chance », pas plus.

Josiah sourit largement.

— Cela lui va bien, n'est-ce pas? Ce meurtrier a vraiment le sens de l'humour. Je suis certain que Kerby aura sa chance.

— Moi aussi.

Mais Josiah apparemment n'était pas désireux de nous voir partir. Il prit un air réfléchi :

— Le meurtrier a manifesté tout du long un tour d'esprit humoristique des plus accusés, ne trouvez-vous pas? Il joue avec ses victimes un jeu qui ressemble à une partie d'échecs. C'est manifeste.

— J'y ai déjà pensé, admit le Juge.

— Moi aussi! dis-je. Et, si je connais bien le Juge, l'échec et mat n'est pas loin.

— Réellement? dit Josiah, comme s'il n'y pouvait croire.

Il se pencha en avant et regarda un long moment en silence dans les yeux indéchiffrables du Juge.

— Le prochain coup me tirera d'affaire! murmura-t-il, et je m'y attends à tout instant.

Il sourit de nouveau et tourna les yeux vers la fenêtre, en direction du verger. Il ajouta d'un ton calme :

— Laissez-moi. Je suis fatigué.

XIII

LA CHANCE DE KERBY.

Nous rencontrâmes sur le palier, le District Attorney qui se dirigeait d'un pas hésitant vers la chambre de Josiah.

— Je viens de voir l'avertissement de Kerby, dit Meyer. Cette affaire va-t-elle durer encore longtemps?

— Je ne pense pas. Elle prendra fin, je pense, avant la tombée de la nuit.

— Que voulez-vous dire? dit Meyer en regardant son ami d'un air interrogateur.

— Le meurtrier sera pris à ce moment-là, répliqua le Juge. Avec preuves à l'appui.

— Connaissez-vous son nom? le défia Meyer.
— Oui, je le connais.
— Alors, dites-le moi.
— Non! répéta-t-il et il ajouta : Je vais vous dire pourquoi. Il va essayer d'en tuer un autre et, jusqu'alors, tout mouvement contre lui peut provoquer la destruction des preuves nécessaires à sa condamnation.
— Même avec des preuves très faibles, le mobile seul peut nous permettre de réussir.
— Mais l'argent n'est pas le mobile. Navré de vous désappointer, Meyer, mais ce n'est pas!
— Voulez-vous dire que le testament, les héritiers, n'ont rien à voir dans cette histoire?
— Ce n'est pas tout à fait ce que je dis, Meyer. Ils jouent un rôle indirect. Mais je répète qu'il ne s'agit pas d'argent, de gain, d'ambition ou d'avantages quelconques. C'est le jeu d'un homme intelligent contre la loi, comme un jeu d'échecs, avec des hommes pour pièces, et la mort est la main qui les déplace.
Meyer ne comprenait pas. Il demanda avec obstination :
— Alors, quel est le motif?
— Je ne suis pas très sûr qu'il soit compréhensible. Et pourtant, je crois le comprendre.
— Mais qu'est-ce que c'est?
— Je me rappelle, il y a de nombreuses années, avoir rendu visite au Dr Metzger, dans son petit bureau de la Faculté des Sciences, à l'Université. Il était envahi par les mouches, qu'il tolérait parce qu'il s'en rendait à peine compte. Puis, soudainement, il s'aperçut de leur présence, Il étudia la question, et se mit à les détruire d'une façon méthodique. Très complètement. Il y avait appliqué son intelligence et ce fut réglé.
— Dieu du ciel, donnez-moi la patience! rugit Meyer. Vous parlez en paraboles et vous perdez du temps.
— Exact. Je perds un temps précieux!
— Mais quel est ce motif?
— Vous le saurez en temps voulu. Mais il y a une chose que vous devez faire : laissez tout tomber et collez-vous comme une sangsue à Kerby.
— Et vous?
— Je vais interroger Alexandre et Flora. J'y vais. Venez Lorin.
Il s'éloigna, mais nous n'allâmes pas loin. Ce matin-là il allait comme un tourbillon, poursuivant une douzaine d'idées à la fois. Nous croisâmes Carr dans les escaliers. Sa main saignait.
— Où diable pourrais-je trouver de la teinture d'iode dans cette maison, Juge?
—Dans la salle de bain, probablement
Il allait continuer son chemin, lorsqu'il pensa tout à coup à quelque chose :
— Dieu du ciel! Dans toutes nos recherches, nous avons pratiquement laissé passer la salle de bain! J'y vais.
Il nous précéda à une telle allure que Carr dit, en riant :

— C'est moi qui suis blessé, pas vous!

On trouva facilement du mercuro-chrome. La teinture d'iode aussi, placée dans un coin. Un flacon presque vide. Mais, après y avoir jeté un coup d'œil, je compris tout l'intérêt que ce flacon présentait. C'était lui que le Juge cherchait. Il le montra à Carr.

— L'écriture des avertissements! s'exclama Carr.

— Voici la première de nos preuves! dit le Juge. Prenez soin de ce flacon et confiez-le à Meyer. Maintenant, je vais rendre visite à Alexandre.

Nous traversâmes la cuisine puis le verger, en direction du pavillon. La fenêtre était ouverte. Le Juge avança la tête. Alexandre était là, les cheveux ébouriffés, sur le qui-vive.

— Bonjour! nous dit-il gravement.

— Je viens vous demander seulement ceci : qui vous a donné l'idée de rentrer saoûl à la maison, le soir où Mrs. Alben fut assassinée? Peut-être cela vous fut-il si adroitement suggéré que vous ne l'avez pas réalisé avant hier?

Alexandre nous regarda un moment, sans émotion apparente, puis hocha la tête :

— Je ne peux pas le dire.

— Mais ma supposition est exacte, hein?

— En y réfléchissant, c'est possible.

— Je peux vous le nommer,

Alexandre eut un mouvement d'appréhension :

— Avez-vous peur?

Alexandre haussa les épaules.

— Je ne veux pas en courir la chance.

— Kerby non plus! dit le Juge doucement.

Alexandre prit un air étonné, mais ne répondit pas, fixant seulement le Juge avec des yeux écarquillés.

— Faites attention à vous, Alexandre. Nous aurons besoin de vous au procès.

Le Juge se détourna :

— Au tour d'Esther, maintenant!

Elle n'était pas dans la cuisine, mais ne fut pas longue à apparaître. Elle n'était pas de bonne humeur. Malgré notre présence, elle continua son monologue :

— Et encore du café! Que voulez-vous, Juge Peck? Comment vais-je pouvoir faire tout mon travail? Je vous le demande.

— Venez par ici, Esther! Le moment est venu de dire la vérité. Qui vous a suggéré de détourner notre attention de John Braden, la nuit dans laquelle nous le surveillions? Peut-être pour nous demander de rapporter les verres que vous nous aviez servis?

Esther fut effarée et resta quelques secondes à nous fixer, bouche bée d'indignation.

— Oh, oh! Est-ce que je ne peux pas avoir d'idées, moi toute seule?

— Répondez-moi?

— C'est à vous de me répondre! Me croyez-vous incapable de penser à quelque chose, par moi-même?

— Pourtant, dit le Juge avec entêtement, vous avez créé une diversion.

— Moi? Tout cela vous a brouillé la cervelle!

— Quelqu'un vous a suggéré de créer une diversion. Peut-être pas en propres termes, mais d'une façon tout à fait négligente, pour que vous ne vous rendiez même pas compte qu'on venait de vous planter une idée dans le crâne.

— Planter une idée dans mon crâne? Ma parole! Faut-il que je sois patiente! Apprenez que je ne suis pas un jardin, pour qu'on me plante des idées dans le crâne!

Le Juge fit une grimace :

— Vous, vous êtes rendue complice d'un assassin, Esther!

— Moi?

Sa voix, maintenant vibrait de colère et sa figure s'empourprait.

— J'aurais aidé un assassin, moi? C'est trop fort!

Le Juge ne répondit rien à cette explosion de colère. Il restait immobile, oubliant les yeux étincelants d'Esther braqués sur lui, et sa main frémissante qui cherchait quelque chose à lui jeter à la tête. Puis la tension baissa.

— Cela n'a pas d'importance, dit-il tranquillement. Je sais!

Fola Sloan apparut dans la cuisine. Elle aperçut le visage triste du Juge. Ses yeux s'élargirent et elle se figea, une main sur la poignée de la porte.

— Bonjour, Miss Sloan! Une chance que vous arriviez. Nous allions précisément à votre recherche.

Elle eut un rire un peu hésitant.

— Me voilà! Qu'y a-t-il?

— A propos de ce dinitrophénol. Dites-nous maintenant pourquoi vous l'avez acheté.

— Pour moi!

— Vous vous cramponnez donc à cette histoire?

— Certainement!

— Vous l'avez acheté pour maigrir, avez-vous dit. Vous pesiez à ce moment une cinquantaine de kilogs, un peu au-dessous de votre poids normal, donc. Vous concevez que cette histoire d'amaigrissement, malgré le témoignage concordant du Dr Cass, ne tient pas debout. Et, à partir de maintenant, vous protégez sciemment un meurtrier.

— Oh non, pas un meurtrier!

—Vous êtes le Juge, alors?

— Je ne veux pas dire que j'en connaisse plus que vous, mais...

— Vous le faites quand même. Allons, Miss Sloan, avouez!

— Y a-t-il un moyen légal qui m'oblige à vous répondre? interrogea-t-elle, méfiante.

Le Juge secoua la tête :

— Non, pas ici. Mais il vous faudra témoigner, au cours du procès et il faudra bien que vous parliez!

— Le procès? Dans ce cas, je préfère attendre jusque là. Merci.

— Comme vous voudrez! dit le Juge avec lassitude. De toute manière je sais déjà.

Nous quittâmes la cuisine. Enderby était dans le vestibule et s'apprêtait à monter l'escalier. Il s'arrêta pour s'essuyer le front avec son mouchoir. Il sourit en nous apercevant :

— Une chaleur effroyable, dehors. Comment ça marche?

— Pas trop mal. Il faut que je vous pose une question. Avez-vous prescrit de la morphine à quelqu'un dans cette maison.

Le médecin-légiste réfléchit.

— Attendez! Oui, je crois. Il y a deux mois, avant que j'aie donné le véronal...

Meyer apparut dans l'escalier. Il était seul. Les yeux du Juge s'alarmèrent aussitôt :

— Meyer! Où est Kerby?

— Dans ma chambre.

Le Juge grimpa les marches avec précaution.

— Ne vous avais-je pas dit de ne pas le perdre de vue?

— Ne vous emballez pas! Il est en toute sécurité!

— Est-ce la première fois que vous le laissez?

— Non. Le vieux l'a invité à boire une tasse de café avec lui. J'ai pensé qu'il ne pouvait pas y avoir de mal à cela. Il est parti, il y a une demi-heure. Je suis resté tout le temps devant la porte. Il ne courait donc aucun danger.

La manière dont le Juge le regarda indiquait bien ce qu'il pensait. Si Meyer avait été plus sensible, il aurait diminué instantanément de moitié de volume.

— Quand je travaille avec vous, Meyer, il n'y a absolument aucune exception aux ordres que je donne! dit le Juge d'un ton tranchant.

Esther Clohr sortit de la cuisine et monta l'escalier pour se rendre dans la chambre de Josiah. Nous la vîmes ouvrir la porte et jeter un coup d'œil à l'intérieur, puis elle se retourna en refermant doucement la porte derrière elle.

— Allons voir Josiah! dit le Juge.

Esther l'entendit et lui répondit :

— Pas maintenant. Il dort. Laissez-le.

Elle se tenait, les bras croisés, en haut des marches, comme pour nous barrer le passage. Meyer voulut l'écarter, mais elle tînt bon. Le Juge temporisa :

— Ne vous inquiétez pas! Il est nécesaire que nous le voyions, mais une heure ou deux ne changeront rien. Venez dans la bibliothèque. Dans une heure, Esther, vous le réveillerez et nous irons le voir. Lorin! Allez chercher Kerby et amenez-le dans la bibliothèque. Il s'y tiendra avec nous.

Je traversai le palier et vins dans la chambre de Kerby.

— Que se passe-t-il? me demanda-t-il?

— Mon vieux! nous allons tous vous garder : le Juge, Meyer, Carr, Enderby et votre modeste serviteur. Nous allons vous mettre dans la bibliothèque et faire le cercle autour de vous. Nous ne voulons pas vous lâcher des yeux une seconde.

— Quelle belle confiance le Juge a en lui! murmura Kerby.

— Oui, Monsieur! dis-je. Il a résolu le problème et il peut le terminer à tout moment.

— Il prend son temps!

— Le Juge est un homme prudent. Vous n'allez pas le critiquer?

— Non. J'admets que c'était un cas difficile.

— Etait? m'étonnai-je.

Il sourit.

— C'est ce que vous-même avez dit, n'est-ce pas?

Nous entrâmes dans la bibliothèque. Kerby salua le Juge et dit à Meyer :

— Encore vivant, vigoureux et bien portant. Je crois que nous y arriverons.

— Je suis tout à fait capable d'aboutir en temps voulu, dit le Juge Peck.

— Je vous propose de nous reposer un peu, en attendant notre visite à Josiah.

— Si je vous faisais quelques tours de cartes? suggéra Kerby.

— Excellente idée. J'allais moi-même vous le demander.

Kerby sortit un jeu de cartes de sa poche et nous invita à l'examiner :

— Elles ne présentent aucune marque, comme vous pouvez le constater vous-même.

Nous le lui rendîmes et il s'installa à la table de la bibliothèque.

— Je vais vous faire un tour où la main est plus rapide que l'œil. Je vais distribuer les cartes et je donnerai à l'un de vous l'as de pique, mais c'est moi qui le retrouverai dans mon jeu.

Je fixai attentivement ses mains, mais je ne vis absolument rien. Il donnait les cartes à toute allure. Quand il étala les siennes, l'as que je lui avais vu donner au Juge était dans sa main.

Meyer prit un air méfiant :

— C'est comme ça que vous travaillez, vous autres joueurs, hein.

— Pas seulement les joueurs, dit Kerby. La main plus rapide que l'œil! Vous avez déjà entendu cela, monsieur le District Attorney!

Meyer émit un grognement du fond de sa gorge.

Kerby nous présenta un autre tour. Il me fit couper. La carte de coupe était la reine de pique.

— Encore une carte de mort, dit-il. Les piques sortent bien souvent, vous ne trouvez pas.

La reine se trouvait sur le jeu et j'aurais évidemment dû l'avoir. Je regardai les doigts agiles de Kerby jusqu'à ce que cela me donne le vertige et je ne vis rien de spécial. A la fin, pourtant, c'est lui qui avait la reine, et moi un deux.

Une heure s'écoula, un peu plus peut-être. Kerby continuait ses tours. Le Juge consulta gravement sa montre.

Brusquement, Esther Clohr apparut à la porte. Je vis au premier coup d'œil qu'il se passait quelque chose d'anormal. Elle était livide, l'air égaré, comme si elle allait s'évanouir à tout instant. Elle restait clouée sur place, sans nous voir, semblait-il.

— Esther! cria le Juge d'une voix tranchante.

Sa tête se mit à vaciller, comme celle d'une vieille femme.

— Mr. Sloan est mort! dit-elle d'un ton lointain et détaché.

Meyer sauta de sa chaise comme un boulet de canon. Le Juge fut à peu près aussi rapide que lui. Je venais après et Enderby me suivait. Pour la troisième fois, la mort. Une fois de plus, une radieuse matinée s'écroulait sous l'horrible événement.

Le vieillard était mort. Etendu sur le dos dans son lit, les bras un peu écartés, la tête contre sa poitrine. Il était encore chaud. Enderby secoua la tête et prit une des deux tasses qui étaient restées à côté du lit, Esther n'ayant pas voulu réveiller Josiah une heure auparavant. Il la sentit avec précaution puis, avec plus de précaution encore, sortit la pointe de la langue pour goûter le peu de café qui demeurait dans la tasse :

— Ça brûle! dit-il brièvement. Aconitine, sans doute.

Je jetai un coup d'œil autour de moi. Kerby ne nous avait pas suivi, Le Juge Peck et Meyer le remarquèrent en même temps. Je n'attendis pas. Je bondis hors de la chambre et je courus à la bibliothèque, espérant qu'il ne s'était pas enfui.

Il était toujours là, faisant ses tours de cartes. En m'apercevant sur le seuil, il dit négligemment :

— Est-il mort?

— Vous devez être le premier à le savoir! lui dis-je, admirant son sang-froid.

Le Juge et Meyer arrivaient.

— Comment l'avez-vous tué, Kerby? demanda le Juge.

— Un tour de main bien facile! La main plus rapide que l'œil, vous comprenez! J'ai échangé les tasses.

Pendant un moment, le silence fut tel qu'on aurait entendu une plume tomber sur le tapis. Puis Meyer explosa de rage :

— Carson Kerby! cria-t-il, je vous arrête pour le meurtre de Phinéas Canler, de Mrs. Evelyn Alben et de Josiah Sloan. Tout ce que vous direz pourra être utilisé contre vous.

— Vous allez trop vite, Meyer! Kerby n'a tué personne!

— Mais c'est vous-même qui venez de dire...

— Rien de cette sorte. Ce n'est pas Kerby du tout. C'est Josiah.

XIV

FIN DE LA PARTIE.

Il fallut cinq bonnes minutes au District Attorney pour être convaincu que le Juge était sérieux. A l'amusement évident de Kerby, heureux de l'émotion de Meyer.

— Mais vous avez admis avoir tué le vieux! dit Meyer d'un ton de défi.

— J'ai bien peur que ce ne soit moi, en effet, dit Kerby. Quoique je n'ai aucune preuve, vous comprenez. Il n'en reste pas moins que, en mon for intérieur, j'en suis persuadé, à ma grande satisfaction, du reste.

Le District Attorney s'effondra dans une chaise.

— Tout cela me renverse. Je suis battu! Je me rends!

— Ne le prenez pas si mal! dit Kerby en souriant. C'était très simple, voyez-vous. J'ai fait ce que n'importe qui aurait fait à ma place. Si vous écartez le motif évident de ces meurtres, le motif que nous étions tous supposés croire tellement, il crevait les yeux, il ne restait plus qu'une personne pour les accomplir : le vieux. Le Juge le savait bien avant moi.

— Vraiment? s'exclama Meyer d'un ton sarcastique.

— J'en ai eu l'impression après l'assassinat de Mrs. Alben, je l'ai cru après l'attentat sur Braden, et j'en ai été convaincu au moment de l'attentat sur Carr déguisé en Irène Braden, dit le Juge. Continuez, Kerby!

— Bon. Mon avertissement arriva, et peu de temps après lui, l'invitation de Josiah à venir prendre une tasse de café en sa compagnie. Parfait! J'accepte le défi, me dis-je. Et je m'y rendis, décidé à le surveiller comme un épervier. Il se montra très amical, comme il savait l'être, ainsi que vous avez pu vous en rendre compte. Il plaisanta un peu sur l'enquête, ce qui était bien dans ses manières aussi. Et. pendant tout ce temps, je ne le quittai pas de l'œil. Je savais. Il tenta de détourner mon attention de la table où étaient posées nos tasses, à côté de son lit. « Regardez ces roses! » ou « Peter n'est-il pas sous le lit? » Je lui obéissais, sans cesser de le surveiller. Il versa le café dans des tasses parfaitement nettes. Il me donna un morceau de sucre, mais sans m'offrir le sucrier. Peut-être, me suis-je dit, est-ce une erreur de ma part, mais je ne veux pas courir de risque. J'ai fait alors un rapide escamotage, en détournant son attention comme il l'avait fait pour moi. Et c'est lui qui eut le morceau de sucre. C'est tout ce que j'ai à dire.

Le Juge regarda Enderby.

— Josiah n'aurait-il pas pu sentir le goût de l'aconitine?

— Pas nécessairement, répondit Enderby. Cela pouvait lui brûler un peu ses lèvres et sa langue, mais si le café était très chaud...

— Il l'était bien sûr!

Enderby haussa les épaules. Le Juge lui demanda :

— Est-il possible de placer de l'aconitine dans un morceau de sucre?

— Evidemment! Mais cette aconitine.. il en avait donc, également?

— Oui. Il avait emporté avec lui, lorqu'il s'était retiré de son officine, toutes sortes de poisons. De l'aconitine, certainement, et de la morphine. Il a fait acheter le dinitrophénol et il disposait facilement d'arsenic.

— C'est donc Fola Sloan qui lui a procuré le dinitrophénol? s'enquit Meyer.

— Très certainement, mais sans être au courant, bien sûr, des intentions de Josiah. Il avait, de la même façon, l'aide d'Esther et d'Alexandre. Ses suggestions les plus légères, même à peine formulées, étaient pour eux des ordres. Jamais il ne s'est exposé une seule fois.

— Mais son motif? protesta Meyer.

— Il nous l'a dit d'une douzaine de façons différentes : son mépris, sa haine pour ses héritiers. Le tableau est clair. Le voilà, lui, un vieillard condamné par Enderby, qui prend la décision de les convoquer. Josiah en fut bientôt écœuré. Il les méprisait de plus en plus, tout en reprenant des forces. Finalement, leur présence l'exaspéra jusqu'à la folie, et il décida de les exterminer. Leurs disputes, leur impatience de le voir mourir, leurs spéculations sur leurs parts d'héritage, vous imaginez à quel paroxysme d'énervement tout cela a pu le conduire.

— Mais, si c'est lui le coupable, comment expliquez-vous l'avertissement qu'il a reçu? Et plus encore, ces pilules empoisonnées, dans sa boîte de somnifère? demanda Meyer d'un ton triomphant.

— Son propre travail!

— Mais c'est lui qui vous a fait venir!

Le Juge sourit :

— Josiah considérait tout cela comme un jeu, ne le comprenez-vous pas, Meyer? Il a choisi ses propres adversaires et il a joué contre nous, comme il aurait fait une partie d'échecs. Son plan, bien bâti, débutait avec la prescription de morphine d'Enderby, dont il n'avait aucun besoin comme sédatif, mais dont il fallait qu'on ne pût retrouver la trace par la suite.

— Pourtant, nous l'avons vu, sous nos yeux, prendre ses pilules? dis-je en hésitant un peu.

— Mais oui, mais nous n'avons aucune preuve que ce n'était pas de la mie de pain! L'œil voit, mon petit! et l'esprit interprète de la façon la plus conventionnelle qui soit. On nous dit que, pour dormir, Josiah doit prendre un calmant. Nous le voyons prendre une pilule qu'il dit être du véronal, puis s'endormir. Nous concluons qu'il a pris un somnifère. Et lui, pendant ce temps, est libre, toute la nuit, de jouer avec nous au petit jeu de la vie et de la mort. Seul, Josiah avait ce sens macabre de l'humour, qu'il manifestait de temps à autre, dans les avertissements et dans l'assassinat de Mrs. Alben, par exemple. Et un fait important nous a échappé : Josiah avait les connaissances pharmaceutiques suffisantes pour lui permettre de préparer les poisons dont il avait besoin. Il avait même de l'aconit dans son potager, le long du mur, et il eût été capable de le distiller lui-même, quoique j'en doute qu'il l'ai fait.

— Bon Dieu! Je comprends encore bien mal! s'exclama Meyer. C'est tellement embrouillé.

— Cela passera! dit le Juge. Ce vieillard était vraiment extrêmement intelligent. Il ne trahit jamais aucune émotion et nous

dupa depuis le début. Après avoir reçu, des mains de Fola, le dinitrophénol, il prépara les cachets de Phinéas et lui envoya son avertissement. Puis, il fit lire son testament, nous jetant ainsi fort astucieusement un motif, si ingénieux, si puissant, que nous ne pouvions manquer de sauter dessus. Puis, il nous fit venir, et nous entrâmes aussi facilement dans ses plans que ses vieilles mains entraient dans les gants de caoutchouc qu'il cachait sous son matelas et réservait à ses exploits homicides. Nous arrivons donc et il prend plaisir à dénigrer nos théories boiteuses et suggérer la culpabilité de l'un ou de l'autre, avec subtilité. Phinéas ne lui donna aucun ennui : il n'eut qu'à attendre qu'il ait pris sa dose. Pour éliminer Mrs. Alben, il lui suffit de patienter jusqu'à l'arrivée d'Alexandre et notre départ tous les deux de la maison. L'auto à échappement libre ne fut qu'une coïncidence cette nuit-là, fort heureuse pour lui, mais elle n'était pas nécessaire. Il n'attachait pas grande importance à la détonation du revolver, sachant que si l'on identifiait le bruit, il ne lui restait qu'à s'en aller, sans manifester son humour sur Mrs. Alben. Je crois que c'est elle qu'il haïssait le plus. Il n'avait aucune difficulté à s'introduire dans les chambres, puisqu'il se servait de sa propre clé, et il prenait un plaisir tout spécial à semer les faux indices. Mais, point n'est besoin de revenir sur ses méthodes, nous les connaissons.

— Mais quel motif avait-il de préparer ces cachets contre lui-même? dit Meyer avec obstination.

— Je puis le deviner. L'échec de l'empoisonnement de Braden l'incita à renforcer, à nos yeux, les risques qu'il courait.

— Et tout cela, un jeu! Juste ciel! s'exclama pieusement Enderby.

— Les profondeurs de la conscience humaine, hein, Enderby! dit le Juge. Mais tout cela est réellement votre faute, vous savez!

— Ma faute? protesta le médecin.

— Certainement. Le fait que vous avez condamné Josiah. Sans cela, rien ne serait arrivé. Mais, que ceci ne vous empêche pas de dormir. Le vieil homme a joué sa partie, et la destinée lui a ironiquement joué un tour, lorsqu'il a voulu se mesurer avec une main plus intelligente que la sienne : Kerby l'a mis échec et mat.

Meyer grommela :

— Alors, je ne peux pas arrêter Kerby?

— J'en ai peur. Il vous faudra gagner votre élection sans lui!

Il se tourna vers moi, avec cet air qu'il prend toujours quand une chose est achevée et qu'un autre chapitre est terminé.

— N'en dites pas plus! lui lançai-je. Prenez votre chapeau et votre parapluie. J'avance la voiture!

FIN

L'homme qui savait comment s'y prendre

nouvelle de Dorothy L. SAYERS

Traduite de l'Anglais par Maurice B. ENDREBE

Pour la vingtième fois peut-être, depuis que le train avait quitté Carlisle, Pender leva les yeux de dessus le *Meurtre au presbytère* et son regard rencontra celui de l'homme assis en face de lui.

Il fronça légèrement le sourcil. Il était irritant de se sentir observé de la sorte, surtout avec ce sourire légèrement sardonique, et il était encore plus irritant de se sentir préoccupé par cette observation et ce sourire. Pender se replongea dans sa lecture, bien décidé à concentrer toute son attention sur le problème du vicaire assassiné dans sa bibliothèque. Malheureusement, le récit appartenait au genre académique qui accumule les incidents intéressants dans le premier chapitre et continue ensuite par toute une longue série de déductions aboutissant à une solution scientifique. Le mince fil d'intérêt auquel se rattachait l'attention de Pender venait d'être coupé. Deux fois, il dut revenir en arrière pour vérifier des détails qui lui avaient échappé à la lecture; puis il se rendit compte que ses yeux venaient de parcourir trois pages d'argumentation serrée sans que rien n'en eût été transmis à son cerveau. Il ne s'intéressait plus du tout au vicaire assassiné, mais il avait de plus en plus conscience du visage de l'autre. « Une drôle de figure » pensa Pender.

Il n'y avait rien de particulièrement remarquable dans les traits en eux-mêmes, mais c'était leur expression qui préoccupait Pender. C'était un visage fermé, le visage de quelqu'un qui en sait long au désavantage des autres. La bouche était légèrement tordue et se relevait aux extrémités, comme si son possesseur savourait un secret amusement. Les yeux, derrière le lorgnon sans monture, luisaient étrangement, mais c'était peut-être dû à la lumière se reflétant dans les verres. Pender se demanda quelle pouvait être la pro-

fession de son vis-à-vis. Vêtu d'un complet foncé et d'un imperméable, coiffé d'un feutre souple usagé, il pouvait avoir une quarantaine d'années.

Pender toussa sans raison et se rencoigna près de sa fenêtre, dressant la barrière du roman policier devant son visage. Ce fut pis.

Tout ce qu'il y gagna fut l'impression que l'homme avait percé sa manœuvre à jour et s'en divertissait... Il eut envie de se fâcher mais sentit obscurément que cela constituerait en quelque sorte une victoire pour l'autre. Il se força dès lors, à une telle impassibilité que la moindre attention à sa lecture lui devint une impossibilité physique.

Il n'y avait pas d'arrêt avant Rugby et il était peu vraisemblable qu'un autre voyageur, entrant par le couloir, vînt rompre cette désagréable solitude à deux. Il fallait pourtant faire quelque chose. Le silence durait depuis si longtemps que Pender avait l'impression que n'importe quelle remarque, aussi triviale fût-elle, ferait le même effet dans cette atmosphère tendue que la sonnerie d'un réveil retentissant au milieu de la nuit. Il était évidemment possible de sortir dans le couloir et de ne pas revenir, mais c'eût été s'avouer vaincu.

Pender abaissa le *Meurtre au presbytère*.

— Vous en avez assez? demanda l'homme.

— Les voyages de nuit sont toujours un peu monotones, répondit Pender, mi-soulagé, mi-réticent. Voulez-vous un livre?

Il prit *La Piste de l'Agrafe* dans sa serviette et le lui tendit, le cœur plein d'espoir. L'autre regarda le titre et secoua la tête :

— Merci beaucoup, dit-il, mais je ne lis jamais de romans policiers. Ils sont... tellement *inadéquats*, ne trouvez-vous pas?

— Ils manquent évidemment un peu de caractère et d'intérêt humain, dit Pender, mais en chemin de fer...

— Ce n'est pas ce que je veux dire. Peu importe l'intérêt humain mais tous ces assassins manquent tellement de compétence... ils vous ennuient!

— Oh! vous trouvez? répondit Pender. A tout le moins, ils font ordinairement montre de plus d'imagination et d'ingéniosité que les assassins dans la vie réelle.

— Que les assassins qui, dans la vie réelle, sont découverts, oui, admit l'autre.

— Même parmi ceux-là, il y en a qui ont fait preuve de pas mal d'habileté avant d'être arrêtés, objecta Pender. Crippen, par exemple, il n'aurait jamais été pris s'il n'avait soudain perdu la tête et voulu s'enfuir en Amérique. George Joseph Smith avait déjà réussi à se débarrasser, à la perfection, de deux de ses femmes avant que la fatalité et *The News of the World* n'interviennent.

— Oui, dit l'homme, mais que de maladresses dans tout cela! Que d'inutilités dans l'élaboration, les mensonges, les accessoires!

— Oh! comme vous y allez! dit Pender. Vous ne pouvez tout de même pas commettre un crime aussi simplement que vous vendriez un kilo de pois!

— Ah! dit l'autre. Vous croyez?

Pender s'attendait à ce qu'il développe cette remarque, mais rien ne vint. L'homme appuya sa tête contre le capitonnage et sourit, de sa façon si particulière, au toit du wagon; il semblait estimer que la conversation ne valait pas la peine d'être poursuivie. Pender, comme il reprenait à nouveau son livre, eut son attention attirée par les mains de son compagnon... elles étaient très blanches avec des doigts étonnamment longs. Pender regarda ces doigts pianoter sur le genou de l'homme, puis résolument, tourna sa page. L'instant d'après, il reposait son livre et demandait :

— Eh bien, puisque c'est si facile, comment vous y prendriez-vous pour commettre un crime?

— Moi? répéta l'homme. Le reflet de la lumière sur le lorgnon dissimulait son regard à Pender, mais sa voix trahissait un doux amusement. C'est différent; *moi*, je n'aurais pas besoin d'y réfléchir deux fois.

— Pourquoi?

— Parce qu'il se trouve que je sais comment m'y prendre.

— Vraiment? grommela Pender, un peu agressif.

— Oh oui! Il n'y a absolument aucun risque.

— Comment pouvez-vous en être sûr? Vous n'avez pas essayé, je suppose?

— A quoi bon essayer? Avec ma méthode, un essai est inutile, c'est ce qui en fait la beauté.

— C'est facile à dire, rétorqua Pender, mais quelle est donc cette merveilleuse méthode?

— Vous ne voudriez tout de même pas que je vous le dise? railla l'homme en abaissant son regard sur Pender. Ça pourrait être dangereux. Vous paraissez assez inoffensif, mais c'était aussi le cas de Crippen! On ne peut confier à personne *un contrôle absolu* sur la vie des autres.

— Oh! là, là! s'exclama Pender, je n'ai l'intention d'assassiner personne!

— Oh! mais si! Vous en auriez l'intention si vous étiez sûr de ne courir aucun risque, comme tout le monde! Pourquoi l'Eglise et la Loi élèvent-elles de si terribles barrières artificielles autour du crime? Simplement parce que le crime est, pour tout un chacun, aussi naturel que le fait de respirer.

— Mais, c'est ridicule! s'écria Pender avec chaleur.

— Vous le pensez vraiment? C'est ce que la plupart des gens disent mais je ne leur ferais pas confiance... non... pas avec le sulfate de thanatol que l'on peut acheter pour quarante sous chez n'importe quel droguiste.

— Sulfate de quoi? demanda vivement Pender.

— Ah! vous croyez que ça m'a échappé! Non, c'est un mélange de ça et de une ou deux autres choses... tout aussi ordinaires et bon marché! Avec cent sous, vous pouvez en fabriquer de quoi empoisonner tout le nouveau Cabinet... et encore on ne pourrait guère appeler ça un crime, n'est-ce pas? Mais, bien entendu, il ne faudrait

pas se débarrasser de tous à la fois, car cela pourrait paraître bizarre s'ils mouraient simultanément dans leurs bains.

— Pourquoi dans leurs bains?

— Parce que c'est comme cela qu'il faut procéder. C'est l'action de l'eau chaude qui fait produire son effet à la drogue, vous comprenez?... A n'importe quel moment, de quelques heures à quelques jours après qu'elle a été administrée. C'est une réaction chimique extrêmement simple et qui ne peut être décelée à l'analyse. Le tout a l'air d'un arrêt du cœur.

Pender le regardait avec malaise. Il n'aimait pas ce sourire : il était non seulement railleur, mais aussi satisfait, presque triomphant. Bref, un sourire inqualifiable.

— Avez-vous remarqué, poursuivit l'homme en prenant une pipe dans sa poche et en commençant à la remplir d'un air pensif, comme on lit souvent dans les journeaux que des gens ont été trouvés morts dans leurs bains? Ce doit être un accident très fréquent... et très tentant! Après tout le meurtre est une sorte de fascination. L'idée prend, peu à peu, de l'empire sur vous... du moins, j'imagine qu'il en est ainsi, vous comprenez!

— Bien sûr, dit Pender.

— Prenez le cas de Palmer... ou de Gesina Gottfried... ou d'Armstrong! Non, vraiment, je ne confierais cette formule à personne... pas même à un vertueux jeune homme comme vous!

Les longs doigts effilés tassèrent le tabac dans le fourneau de la pipe et craquèrent une allumette.

— Mais, et vous? dit Pender avec irritation. (Il ne plaît à personne de s'entendre qualifier de « vertueux jeune homme ».) Si vraiment on ne peut faire confiance à personne...

— ...A moi non plus? acheva l'homme. Ma foi, c'est vrai, mais qu'y faire? Je connais la chose et je ne peux pas ne plus la connaître. C'est regrettable, c'est comme ça. Du moins, vous avez le réconfort de savoir que rien de ce genre ne m'arrivera *à moi*. Ciel! déjà Rugby! C'est là que je descends. J'ai une petite affaire à régler à Rugby.

Il se leva et désengourdit ses membres, puis boutonna son imperméable et tirant sur le bord de son chapeau, l'abaissa encore davantage sur son énigmatique lorgnon. Le train ralentit et stoppa. Après lui avoir brièvement souhaité bonsoir en lui lançant un dernier sourire sarcastique, l'homme sauta sur le quai, et Pender le regarda s'éloigner rapidement.

— Encore un piqué! dit Pender en éprouvant un soulagement bizarre. Dieu merci, il semble que maintenant je vais avoir le compartiment pour moi seul.

Il se replongea dans le *Meurtre au Presbytère*, mais son esprit continuait à vagabonder. « Quel était donc le nom de ce produit dont l'autre avait parlé? »

Sa vie en eût-elle dépendue, Pender fut dans l'impossibilité de se le rappeler.

*
* *

Ce fut le lendemain après-midi que Pender lut le fait-divers. Il avait acheté le *Standard* pour lire après le déjeuner et ce fut le mot « Bain » qui attira son attention, autrement, il aurait probablement sauté l'entrefilet qui était assez court.

Un riche industriel meurt dans son bain.
Sa femme fait la tragique découverte.

Une tragique découverte a été faite tôt ce matin par Mrs. John Brittlesea la femme de l'industriel bien connu, propriétaire des Brittlesea's Engineering Works *à Rugby. Surprise que son mari — qu'elle avait vu en vie et bien portant moins d'une heure auparavant — ne descende pas prendre son petit déjeuner, elle partit à sa recherche, dans la salle de bains. Là, une fois que la porte eut été enfoncée, on trouva l'industriel mort dans son bain, depuis une demi-heure environ selon l'estimation du médecin qui a déclaré que la mort était due à un arrêt du cœur. Le défunt était bien connu...*

— C'est une curieuse coïncidence, se dit Pender. A Rugby. Cela n'a pas dû manquer d'intéresser mon inconnu du chemin de fer, s'il s'y trouve encore à régler sa petite affaire. Au fait, je me demande de quoi il pouvait bien s'agir...

Un fait curieux à constater c'est que lorsque votre attention a été attirée par une certaine suite de circonstances, ces circonstances semblent vous poursuivre. Avez-vous l'appendicite? Immédiatement les journaux sont remplis d'échos sur des hommes d'Etat souffrant de l'appendicite ou sur des gens qui en sont morts; vous apprenez que toutes vos relations l'ont eue ou connaissent d'autres personnes qui l'ont eue et qui en sont mortes ou s'en sont remises beaucoup mieux et beaucoup plus rapidement que vous-même; vous ne pouvez ouvrir un quelconque magazine sans y voir proclamer que l'opération de l'appendicite est un des triomphes de la chirurgie moderne ou tomber sur une étude comparée de l'appendice vermiforme chez l'homme et chez le singe. Vraisemblablement, ces allusions à l'appendicite sont aussi fréquentes en d'autres temps, mais vous ne les remarquez que lorsque votre attention a été attirée sur le sujet. En tout cas, c'est ce que se disait Pender en constatant combien étaient nombreux les gens qui, en ce moment, mouraient dans leurs banis.

Cela finissait par l'obséder. Toujours la même séquence d'événements : le bain chaud, la découverte du corps, l'enquête; toujours le même diagnostic : arrêt du cœur, consécutif à l'immersion dans un bain trop chaud. Pender commença à trouver que c'était chose bien imprudente que de prendre un bain chaud et se mit à prendre le sien de plus en plus tiède, au point qu'il devint froid et cessa d'être un plaisir.

Chaque matin, Pender commençait à rechercher les titres rela-

tifs à des bains, avant de se mettre à lire son journal et il était tout à la fois soulagé et vaguement désappointé lorsqu'une semaine se passait sans qu'il y ait eu de tragédie dans une baignoire.

Une de ces morts soudaines arriva à une jeune femme ravissante dont, le mari, un chimiste, avait essayé, sans succès, de divorcer quelques mois auparavant. Le coroner se montra enclin à soupçonner un crime et soumit le mari à un sévère interrogatoire; toutefois, la formelle déposition du médecin quant à la cause de la mort l'innocentait. Pender, laissant son imagination broder sur les possibilités de l'improbable, souhaita — comme il le faisait d'ailleurs chaque jour de la semaine — pouvoir se rappeler le nom du produit mentionné par l'homme du train.

Puis l'excitation gagna le voisinage immédiat de Pender. Un vieux Mr. Skimmings, qui vivait seul avec sa gouvernante dans une rue toute proche, fut trouvé mort dans sa salle de bains. Son cœur n'avait jamais été solide. La gouvernante confia au laitier qu'elle s'était toujours attendue à quelque chose de ce genre car le vieux monsieur voulait toujours prendre son bain trop chaud. Pender se rendit à l'enquête.

La gouvernante déclara à la barre que Mr. Skimmings était le meilleur des employeurs et qu'elle avait le cœur brisé par cette perte. Non, elle ne savait pas que Mr. Skimmings lui avait laissé une importante somme d'argent, mais cela ne l'étonnait pas : il était si bon! Le verdict fut : Mort par accident.

Pender, ce soir-là, sortit, comme à l'accoutumée, promener son chien. La curiosité le poussa à passer devant la maison de feu Mr. Skimmings. Comme il musardait sur le trottoir, regardant les fenêtres fermées, la grille du jardin s'ouvrit et un homme sortit. A la lueur d'un réverbère, Pender le reconnut immédiatement :

— Hello! dit-il.

— Oh! c'est vous, dit l'homme. Vous venez contempler le lieu tragique, eh? Que *pensez-vous* de cette mort?

— Oh! pas grand'chose, dit Pender. Je ne le connaissais pas. Curieux, que nous nous soyions à nouveau rencontrés comme ça...

— Oui, n'est-ce pas? Vous habitez par ici, je suppose?

— Oui, dit Pender qui regretta aussitôt d'avoir parlé. Vous aussi?

— Moi? dit l'homme. Oh! non, je suis seulement ici pour une petite affaire.

— La dernière fois que nous nous sommes rencontrés, dit Pender, c'est à Rugby que vous aviez affaire. Ils s'étaient mis à marcher côte à côte et se dirigeaient lentement vers le tournant que Pender devait prendre pour rentrer chez lui.

— C'est exact! reconnut l'homme. Mes affaires m'obligent à voyager constamment. Je ne sais jamais où l'on aura besoin de moi.

— C'était pendant que vous étiez à Rugby que le vieux Brittlesea fut trouvé mort dans son bain, n'est-ce pas? remarqua négligemment Pender.

— Oui, c'est vrai. Quelles drôles de choses, ces coïncidences.

L'homme le regarda de côté, à travers son lorgnon brillant. Il a laissé tout son argent à sa femme. Elle est riche maintenant... Une fille splendide... Beaucoup plus jeune que lui.

Ils arrivaient à la porte de Pender.

— Entrez donc prendre un verre, dit Pender, et, à nouveau, il regretta immédiatement d'avoir cédé à son impulsion.

L'homme accepta et ils s'installèrent dans le bureau de Pender.

— Il y a un nombre surprenant de bains mortels ces derniers temps, à ce qu'il me semble? remarqua négligemment Pender en servant des wiskies soda.

— Vous trouvez cela surprenant? dit l'homme avec son irritante manie de retourner en question tout ce qui lui était dit. Ma foi, je ne sais pas... Peut-être que ça l'est, en effet, mais, en tout cas, cela a toujours été un accident assez fréquent.

— Je suppose que si j'y ai accordé une particulière attention, c'est à cause de cette conversation que nous avons eue dans le train. Pender eut un petit rire gêné. Chaque fois, je me suis demandé — vous savez ce que c'est — si quelqu'un n'était pas tombé par hasard sur cette drogue que vous aviez mentionnée... quel était donc son nom?

L'homme ignora la question.

— Oh! je ne crois pas, dit-il, je dois être la seule personne à la connaître. Je l'ai découverte moi-même tout à fait accidentellement en cherchant quelqu'autre chose et je ne crois pas possible qu'elle puisse être découverte simultanément en tant d'endroits différents. En tout cas, ces verdicts montrent quel sûr moyen c'est de se débarrasser de quelqu'un.

— Vous êtes chimiste, alors? questionna Pender, se raccrochant à la seule phrase qui semblait promettre plus ample information.

— Oh! je suis un peu tout, une sorte d'homme à tout faire. J'ai pas mal étudié... Tiens, vous avez quelques livres intéressants à ce que je vois...

Pender fut flatté. Pour un homme de sa condition — il avait été employé de banque avant de faire ce petit héritage — il savait que sa collection de premières éditions d'œuvres contemporaines vaudrait un jour pas mal d'argent. Il ouvrit la porte vitrée de la bibliothèque et prit un ou deux volumes pour les montrer à son visiteur.

L'homme se montra intéressé et le rejoignit devant les rayons :

— C'est votre manie, à ce que je comprends? Il prit un volume d'Henry James et jeta un coup d'œil à la page de garde. C'est votre nom? E. Pender?

Pender acquiesça :

— Vous avez cet avantage sur moi, ajouta-t-il.

— Oh! moi, je fais partie de la grande famille des Smith, dit l'autre avec un rire, et je travaille pour gagner mon pain. Vous semblez gentiment installé ici.

Pender expliqua comment il avait hérité.

— Oh! c'est chic ça! dit Smith. Vous n'êtes pas marié? Quel heureux homme! Au moins, vous n'aurez pas besoin de sulfate de...

de drogues utiles, pour le moment. Et vous n'en aurez même jamais besoin si vous vous en tenez à ce que vous avez, en vous gardant des femmes et des spéculations.

Il eut un petit sourire de coin. Maintenant qu'il avait ôté son chapeau, Pender pouvait voir qu'il avait une abondante chevelure, grise et frisée, qui le faisait plus vieux qu'il ne le paraissait dans le chemin de fer.

— Non, je ne suis pas prêt d'avoir besoin de vos services, dit Pender en riant. D'ailleurs, comment vous trouverais-je si j'avais besoin de vous?

— Oh! vous n'auriez pas besoin de me chercher : *moi*, je saurais bien *vous* trouver. Ça n'est jamais bien difficile. Il eut un sourire étrange. Ah! maintenant, il vaut mieux que je m'en aille. Merci pour votre hospitalité. Je ne pense pas que nous nous rencontrions à nouveau, mais on ne sait jamais, n'est-ce pas, il arrive de si drôles de choses.

Quand il fut parti, Pender revint à son fauteuil et prit son verre de wisky qui était à côté, presque plein.

— C'est curieux, se dit-il à lui-même, je ne me souvenais pas m'être resservi. J'ai dû le faire machinalement. Il vida lentement son verre en pensant à Smith.

Qu'est-ce que Smith pouvait bien faire chez Skimmings?

Une affaire assez bizarre d'ailleurs... Si la gouvernante avait su que son patron lui laissait... Mais elle n'en savait rien et, l'eût-elle su, comment aurait-elle pu trouver Smith et son sulfate de... il avait le nom sur le bout de la langue maintenant!

— Vous n'auriez pas besoin de me chercher : *moi*, je saurais bien *vous* trouver. Qu'est-ce qu'il avait voulu dire? Mais c'était ridicule... Smith n'était pas le diable!... Mais si vraiment il connaissait ce secret... s'il voulait en tirer profit... Allons donc!

— Affaire à Rugby. Une petite affaire chez Skimmings... Non! non! c'était absurde!

— On ne peut confier à personne *un contrôle absolu* sur la vie des autres... l'idée prend peu à peu de l'empire sur vous...

Sornettes! Et s'il y avait quelque chose de vrai dans cette histoire, ce type était fou d'en avoir parlé à Pender. Si Pender parlait à son tour, il pourrait le faire pendre. L'existence même de Pender devenait une menace.

Le wisky!

Plus il y pensait, plus Pender était convaincu de ne pas s'être resservi. C'est Smith qui avait dû le faire, pendant qu'il avait le dos tourné. Pourquoi cet intérêt soudain pour les livres? Cela n'avait aucun rapport avec la conversation. Maintenant que Pender y réfléchissait, ce wisky était plutôt raide. Etait-ce un effet de son imagination ou avait-il vraiment un petit goût?

Pender sentit une sueur froide couler sur son front.

Un quart d'heure plus tard, après avoir ingurgité une bonne rasade d'eau chaude et de moutarde, Pender, glacé et frissonnant, était de retour auprès du feu. Il l'avait échappé belle... si vraiment il l'avait échappé! Il ne savait comment la drogue agissait, mais

il ne prendrait pas de bains chauds pendant quelques jours. On ne sait jamais.

Soit que l'eau chaude et la moutarde eussent eu raison de la drogue, soit que le bain chaud fut indispensable, en tout cas, pour cette fois, la vie de Pender fut sauvée, mais il ne se sentait pas très fier. Il mit une chaîne de sûreté à sa porte d'entrée et dit à son domestique de ne laisser pénétrer aucun étranger dans la maison.

Il s'abonna à deux autres quotidiens ainsi qu'aux *News of the World* du dimanche et éplucha soigneusement leurs colonnes. Les bains mortels devenaient chez lui une obsession et il prit l'habitude d'assister aux enquêtes.

C'est ainsi que, trois semaines plus tard, il se trouva à Lincoln. Un homme y était mort d'un arrêt du cœur dans un bain turc — un gros homme, d'habitudes sédentaires. Le jury ajouta un codicille à son verdict d'accident, demandant que la direction exerçât une surveillance plus étroite sur les baigneurs et ne permît à aucun d'eux de rester seul dans la chambre chaude.

Comme Pender sortait de la salle, il vit devant lui un feutre usagé qui lui parut familier. Il fonça derrière et arrêta Mr. Smith au moment où celui-ci montait en taxi.

— Smith! cria-t-il, un peu haletant. Il l'avait saisi par l'épaule.

— Quoi, encore vous? dit Smith. Vous suiviez l'affaire, hein? *Puis-je faire quelque chose pour vous?*

— Démon, dit Pender. Vous êtes pour quelque chose dans tout ceci! Vous avez essayé de me tuér l'autre jour!

— Moi? Pourquoi l'aurais-je fait?

— Vous serez pendu pour cela! cria Pender, menaçant.

Un policeman se fraya un passage parmi l'attroupement qui s'était aussitôt formé.

— Hé là! Hé là! dit-il. Qu'est-ce qui se passe?

Smith se frappa le front de façon expressive :

— Ce n'est rien, dit-il. Ce monsieur semble penser que je suis ici avec de mauvaises intentions. Voici ma carte. Le coroner me connaît. Néanmoins, comme il m'a attaqué, vous feriez bien de l'avoir à l'œil.

— C'est vrai! dit un badaud.

— Cet homme a essayé de me tuer, dit Pender.

Le policeman hocha la tête :

— Ne vous tracassez pas, monsieur, dit-il, ce ne sera rien. C'est la chaleur qu'il faisait là-dedans, sans doute... Ça va passer...

— Mais, je tiens formellement à l'accuser! dit Pender.

— Je n'en ferais rien si j'étais vous, dit le policeman.

— Mais puisque je vous dis, insista Pender, que cet homme, Smith, a essayé de m'empoisonner. C'est un assassin. Il a empoisonné des tas de gens!

Le policeman cligna de l'œil à l'adresse de Smith.

— Je vois qu'il vaut mieux que je m'en occupe, dit-il. Maintenant, mon garçon — il tenait solidement Pender par le bras — vous allez me faire le plaisir de vous calmer et de rester tranquille.

Le nom de ce monsieur n'est pas Smith. Vous m'avez l'air de déraisonner...

— Quel est son nom, alors? demanda Pender.

— Peu vous importe! répondit le policeman. Laissez-le en paix ou vous allez finir par avoir des ennuis, compris?

Le taxi avait démarré... Pender regarda tous ces visages qui l'entouraient et céda :

— Très bien, monsieur l'agent, dit-il, je ne veux pas causer de trouble. Je vais vous suivre au commissariat et tout vous raconter.

— Qu'est-ce que vous pensez de celui-là? demanda l'inspecteur au sergent, lorsque Pender eût quitté le poste.

— Il a quelque chose qui ne tourne pas rond, répondit son subordonné. Il doit avoir une des ces idées fixes dont on parle tant!

— Hum! reprit l'inspecteur. En tout cas, nous avons son nom et son adresse. Prenez-en bonne note, car il est possible qu'il revienne... Empoisonner les gens de façon à ce qu'ils meurent dans leurs bains, hein? Ma foi, ça serait un bon truc! On se demande où ces piqués vont chercher tout ce qu'ils racontent!

Le printemps, cette année-là, ne fut que froid et brouillard. C'est en mars que Pender se rendit à une enquête à Deptford, mais il y avait un brouillard épais sur la Tamise comme si l'on avait été en novembre. Le froid vous pénétrait jusqu'aux os.

Quand il s'assit dans la sombre petite salle, Pender put à peine distinguer, dans le demi-jour dû aux efforts conjugués du gaz et du brouillard, les témoins qui s'avançaient à la barre. Tout le monde semblait tousser, Pender comme les autres. Ses os lui faisaient mal et il se dit qu'il avait dû attraper une bonne grippe.

Ses yeux s'accoutumant à la demi-clarté, il crut reconnaître un visage de l'autre côté de la salle. Il plongea la main dans la poche de son pardessus et la referma avec satisfaction sur quelque chose d'épais et de lourd. Depuis l'incident de Lincoln, il s'était armé. Non pas un revolver — il était d'une insigne maladresse avec les armes à feu — mais un sac de sable. Il l'avait acheté à un vieux qui en poussait une pleine brouette et c'était normalement destiné à servir de bourrelet au bas des portes... un bon vieux système d'autrefois.

L'inévitable verdict fut rendu et les spectateurs se dirigèrent vers la sortie. Il fallait que Pender se dépêche maintenant, pour ne pas perdre son homme de vue. Il se fraya un chemin, à grand renfort d'excuses. A la porte, il rejoignit presque l'homme mais une forte femme s'interposa. Il la bouscula et elle émit une protestation indignée. L'homme qui était devant, tourna la tête et la clarté de la lampe au-dessus de la porte, fit étinceller son lorgnon.

Pender tira son chapeau sur ses yeux et le suivit. Il avait des chaussures à semelles de crêpe qui ne faisaient aucun bruit sur le pavé gluant. L'homme suivait son chemin, une rue, puis une autre, sans jamais se retourner. Le brouillard était si épais que Pender était contraint de se maintenir à quelques mètres seulement de lui. Où allait-il? Vers des rues éclairées? A la recherche d'un

tram ou d'un autobus pour rentrer chez lui? Non. Il tournait à gauche, dans une petite rue étroite.

Le brouillard semblait plus épais à cet endroit. Pender ne voyait même plus l'homme mais il entendait son pas toujours aussi régulier. Il semblait à Pender qu'il n'y avait plus qu'eux seuls au monde... le poursuivi et le poursuivant, le tueur et le vengeur. La rue se mit à descendre assez rapidement.

Soudain, les formes vagues des maisons disparurent de chaque côté. Il y eut un espace libre, avec une lampe jetant une clarté indistincte au centre. Les pas s'arrêtèrent. Pender, s'approchant silencieusement, vit l'homme debout sous la lampe, cherchant apparemment un renseignement dans un carnet.

Quatre pas et Pender fut contre l'homme. Il sortit son sac de sable. L'homme leva la tête.

— Cette fois, je t'ai dit Pender, et il frappa de toutes ses forces.

Pender ne s'était pas trompé : il avait bien attrapé la grippe. Il fut une semaine avant de pouvoir sortir à nouveau. Le temps avait changé et l'air était doux et frais.

En dépit de la faiblesse laissée par la maladie, Pender avait l'impression d'avoir un poids de moins sur les épaules. Il se rendit d'un pas chancelant jusqu'à une de ses librairies préférées dans le Strand et y dénicha une première édition de D. H. Lawrence à un prix qui était une véritable affaire. Encouragé par cette réussite, il gagna une petite brasserie, fréquentée surtout par des journalistes et y commanda une côtelette grillée et une demie de bitter.

Deux journalistes étaient assis à la table voisine.

— Tu as été à l'enterrement du pauvre vieux Buckley? demanda l'un.

— Oui, dit l'autre. Pauvre diable! Dire qu'il est mort assommé. Il se rendait sans doute chez la veuve de ce type qui était mort dans son bain, pour l'interviewer. Un sale quartier. Je ne serais pas étonné que ce soit un de la bande à Jimmy la Triche qui ait fait le coup. Ah! c'était un as pour les reportages criminels... c'est pas demain qu'ils en trouveront un autre comme Bill Buckley!

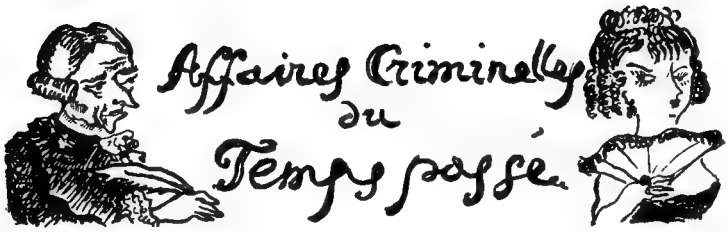
— Oui, c'était un chic type... un bon copain et quel pince-sans-rire. Tu te souviens de son coup du sulfate de thanatol?

Pender sursauta. C'était le nom qu'il avait tant cherché! Il se sentit pris d'un vertige soudain et il se servit un verre de bière pour se remettre.

— ...il te regardait, sérieux comme un pape, disait le journaliste. Il avait l'habitude de faire le coup à de pauvres bougres en chemin de fer pour voir comment ils réagiraient. Ça serait à croire qu'un de ces types lui a réglé...

— Hé là!... l'interrompit son ami. Il y a le pékin à côté qui se trouve mal... il me semblait bien pâle aussi...!

FIN



UNE CRIMINELLE SANS MOBILE

Nous avons conté dans le dernier numéro du Yard l'histoire d'un criminel sans nom, et qui, de ce seul fait, compliqua à l'extrême, pendant près d'un an, la vie d'innombrables juges et policiers. Et pourtant l'homme avait été pris en flagrant délit, ne niait point, et son mobile, six vols, était évident.

Nous allons voir que l'absence de mobile est encore un atout bien plus grand entre les mains d'un criminel, puisqu'Hélène Jegado put opérer pendant près de vingt ans sans être seulement soupçonnée.

Elle fut orpheline toute jeune, et recueillie par le curé du petit village de Bubry et, comme c'était alors généralement le cas pour ces pauvres filles privées de leurs soutiens naturels, lorsque l'âge fut venu de gagner sa vie, elle fut placée comme bonne. Tout d'abord chez un curé. Jusqu'à l'âge de 32 ans, elle vit la vie ingrate des servantes. C'est une fille brutale, sombre et taciturne, parfois d'une violence inouïe, mais en revanche un bourreau de travail. En somme, rien que d'assez banal, rien qui fasse deviner la criminelle.

Un très mauvais point, toutefois, surtout pour une femme, elle n'aimait pas les enfants.

Nous avons dit que jusqu'à 32 ans, elle est servante. En réalité, elle ne cessera de l'être jusqu'à la fin de sa vie, seulement, à partir de cet âge, en 1833, ce ne sera plus une servante ordinaire. Qu'on en juge :

Elle entre cette année-là au service d'un certain abbé Le Drogo, vicaire de Guern, et de juin à octobre, toute la famille de l'abbé, son père, sa mère, sa nièce, deux cousines, et lui-même meurent en quelques heures d'horribles souffrances. La sœur d'Hélène étant venue lui rendre visite, elle meurt du même mal.

Cette sœur était restée placée chez le curé de Bubry, l'abbé Lorho, successeur du curé qui avait recueilli l'orpheline. Comme il se trouvait désormais sans servante, il engagea Hélène. Idée malencontreuse; les trois personnes de sa famille qui vivaient sous son toit périrent du même mal qui avait frappé l'abbé Le Drogo. Toutefois, lui, fut épargné.

Sept morts à Guern, trois à Bubry. Hélène se déplaça de quelques kilomètres et s'alla placer à Locminé, où elle fit plusieurs maisons. Bilan, sept morts. On commença à croire que la servante avait le mauvais œil. Pour les médecins — sans doute étaient-ils de la veine de Charles Bovary — ils ne comprenaient goutte au mal qui s'abattait sur leurs malades. Et leur imagination jamais n'alla jusqu'à envisager l'empoisonnement. Ou, du moins, le seul d'entre eux qui prononça ce mot se fit répondre par Hélène, à propos d'une de ses victimes : « Personne que moi ne l'a soignée! » Et la réponse régla tout. Mais aussi comment soupçonner une fille qui n'avait exactement *rien* à gagner à aucune de ces morts, qui d'ailleurs ne possédait pas un sou vaillant, et se contenta toujours de gages infimes, sans jamais se plaindre ni de la nourriture, ni du logement. Du reste, il faut bien le dire, elle désarmait d'avance les racontars, allant partout répétant qu'elle était damnée, qu'elle portait la mort avec elle. C'était horrible cela, de savoir que partout où elle irait, il y aurait des morts. Elle le savait, elle le sentait il y en aurait encore, il y en aurait toujours, des morts maudites. Peut-être si elle avait vécu quelques siècles plus tôt, l'eût-on brûlée comme sorcière, car on avait peur d'elle maintenant, peur de respirer le même air qu'elle, peur de s'agenouiller au confessionnal après elle, et que n'eût-on pas tiré de cet épisode de sa vie, le seul d'ailleurs qui jette quelque clarté sur ce qui poussait Hélène Jegado? Elle alla faire une retraite dans le petit couvent d'Auray. Bientôt les sœurs furent obligées d'exorciser leur sainte maison, manifestement devenue la proie du démon.

N'y trouve-t-on pas en effet les livres de prières lacérés et souillés? Sans parler de mille petites déprédations plus anodines. Partout sur les murs, on trouve de malveillantes graffiti, et sans doute un de nos modernes médecins en tirerait des conclusions sur les raisons profondes des meurtres d'Hélène; car bien entendu, c'est elle qui a apporté le trouble chez les nonnes d'Auray. Et elle sera chassée le jour où la supérieure s'apercevra de ses inadmissibles agissements.

On imagine aisément qu'une telle retraite n'aura guère amendé le monstre. Aussi, la « soupe aux herbes » que réussit si bien Hélène fera-t-elle encore bien des victimes, à Auray même, puis, à Pontroy, à Hennebont, à Lorient, à Rennes, et toujours sans que la fille soit inquiétée le moins du monde.

Le récit détaillé de ses empoisonnements serait fastidieux. Notons toutefois celui d'une jeune fille d'auberge qui périra parce qu'Hélène s'est éprise du cocher de l'auberge, fiancé à la pauvre fille. Sur les trente assassinats connus d'Hélène Jedago, c'est sans doute le seul qui ait un motif logique. Mais ce n'est pas lui, bien qu'il se situe vers la fin de l'horrible série, qui fera enfin arrêter la criminelle.

A la fin de 1850, elle entre chez un professeur de droit à la faculté de Rennes, où, aussitôt, elle se débarrasse de l'intendante dont elle doit accepter les ordres, et qui est remplacée par une toute jeune servante qu'Hélène a choisie elle-même. Le malheur

pour la jeune fille est qu'elle n'est pas sans quelque instruction. A peine son maître l'a-t-il, de ce fait, chargée de tenir les comptes de la maison, qu'Hélène se met à prophétiser un malheur proche.

Et en effet, le 1er juillet 1851, la petite bonne est la victime d'Hélène. Mais ce sera la dernière. Et cela simplement sans doute, parce que M. Bidart, professeur à la faculté de droit, savait choisir ses médecins. De fait, les docteurs Baudoin et Pinault ne tardèrent pas à alerter le parquet.

Et, en somme, il suffisait qu'on soupçonnât le poison pour qu'Hélène fut prise, car elle n'était pas fort adroite. A peine, en effet, eut-elle ouvert la porte aux policiers et aux magistrats qu'elle ne put s'empêcher de s'écrier naïvement : « Je suis innocente! ». Cette parole imprudente, et l'arsenic trouvé abondamment dans ceux des corps de ses victimes qu'on autopsia la menèrent en cour d'Assises.

Sans doute, personne ne put témoigner avoir vu d'arsenic entre ses mains; elle n'en fut pas moins déclarée coupable; et, comme on lui refusa les circonstances atténuantes, et qu'à l'époque, en France, les femmes étaient encore exécutées, le 25 février 1852, elle monta sur l'échafaud, après avoir, enfin, avoué tous ses crimes.

R. DE ST-JUNIN.

Le gérant : Bernard PRIVAT.

Imprimé en France
TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. — MESNIL (EURE). — 7618.
Dépôt légal n° 91. 2e trimestre 1950.

on s'en doute, en dépit de l'infernale habileté du meurtrier.

Roman bien agencé et vivement mené. On dévore en un temps record les 256 pages et c'est le plus bel éloge qu'on puisse en faire.

J. P.

*** CHELSEA HOTEL, par Henri Porteny (192 pages) *Le Labyrinthe*. S. E. P. E. Prix : 135 fr.

Un colonial ayant fait fortune arrive à Paris bien lesté de quelques millions qu'il compte dépenser le plus agréablement possible. Il descend au Chelsea Hôtel. Dans un livre oublié par le précédent locataire il trouve un billet signé Katie. Il s'intéresse à cette jeune personne et commence ses recherches et peu à peu il progresse dans cette quête. Il apprend qu'elle est morte atrocement brûlée par l'explosion d'une ampoule de magnésium. Crime ou accident? La police et les assurances ont conclu à l'accident. Mais notre colonial n'est pas convaincu. Et il se passionne de plus en plus pour son rôle de détective amateur jusqu'au moment où il découvrira la vérité.

Ce roman n'est policier que pour une part. Dans la première partie du récit, il n'est pas question de crime : il s'agit simplement, pour notre héros, de retrouver Katie, à laquelle il s'intéresse sentimentalement. C'est, peu à peu, que s'implante dans son esprit le soupçon que Katie, n'est pas morte par accident. Les faits s'ajoutent aux faits sans que chacun ait en soi de l'importance, mais leur total finit par emporter son adhésion. Il est possible que, dans la vie, il en aille ainsi; mais il semble que, dans un roman policier, il vaudrait mieux donner un mouvement plus rapide au récit; ceci sans tomber dans l'excès contraire où sombrent souvent les romans noirs ou certains romans d'aventures policières.

J. P.

** TEMOIN MUET, par Agatha Christie. *Le Masque*. Prix : 100 fr.

« Témoin Muet » est un roman bien fait et même très bien fait. Mais il est un peu lent. Il semble que son genre date un peu et le sens de l'intrigue policière, que l'auteur possède à un très haut degré, devrait être assorti d'un certain dynamisme. Ceci dit, on lit avec grand plaisir, mais sans trop d'angoisse, l'enquête que le célèbre Hercule Poirot mène avec la collaboration du capitaine Hastings, son assistant, sur la mort suspecte de Miss Arundell, sa cliente... posthume, car la lettre de cette dernière à Poirot ne lui était parvenue que deux mois après sa mort.

Inutile de dire avec quel talent Agatha Christie met en place les différentes pièces du puzzle. Il n'en manque aucune. Et, bien entendu, jusqu'à la dernière, il est impossible de rien soupçonner du meurtrier et de ses méthodes. C'est dire que le livre est fait de main d'ouvrier. Mais on peut le lire la nuit sans mourir de peur.

J. P.

Abonnez-vous au **YARD!**

Un an : **650** fr. — Six mois : **325** fr. Virement postal : ÉDITIONS DES LOISIRS. PARIS 22-31-15.

... et demandez-nous nos RELIURES pouvant contenir six numéros du ***YARD***

au prix de : **150** fr. — Franco : **200** fr.

Du nouveau dans le **ROMAN POLICIER**

Une formule inédite en France :

"LE YARD"

Magazine policier mensuel

La Publication policière
la mieux adaptée aux exigences de la vie moderne

par sa conception
vivante et inédite

"LE YARD" publie tous les mois : **Un Roman policier complet** traduit de l'anglais — Une **Nouvelle** — des **Récits** — Une **Chronique des Livres**, du **Cinéma**, du **Théâtre** — Les **Actualités**, etc...

par son format
commode

Semblable à celui des **publications américaines**, aisément maniables et faciles à mettre dans la poche.

par son prix
imbattable

Puisqu'elle offre un **long roman** signé de l'un des meilleurs auteurs du genre, Carter Dickson, D. Fielding, Fletcher, etc... et une **partie chronique** pour la somme vraiment **imbattable** de

60 **francs**